



429^{sd}
Ph. U. 105

Exhibit

(Saint-Martin)

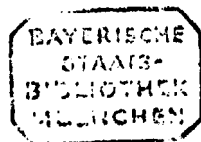


Philos. Opera varia. 250.

h.

DE L'ESPRIT

DES CHOSES.



DE L'IMPRIMERIE DE LARAN.

DE L'ESPRIT DES CHOSES,

O U

COUP-D'ŒIL PHILOSOPHIQUE

Sur la nature des êtres et sur l'objet de leur
existence;

O U V R A G E

*Dans lequel on considère l'homme comme
étant le mot de toutes les énigmes.*

Quia mens hominis rerum universalitatis speculum est.

PAR LE PHILOSOPHE INCONNU.

T O M E S E C O N D.

A P A R I S,

Chez { LARAN, imprimeur-libraire, rue Neuve-des-
 Petits-Champs, n°. 81.
DEBRAI, libraire au palais Egalité, galerie
 de bois.
FAYOLLE, libraire, rue Honoré, près le
 temple du Génie.

A N 8.



DE L'ESPRIT

DES CHOSES.

Le tems.

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MÜNCHEN

DANS le volume précédent nous avons considéré l'homme, beaucoup plus dans ses rapports extérieurs et scientifiques, que dans ses rapports directs avec l'œuvre qu'il a à faire, ou dans ses rapports spirituels, actifs et curatifs ; dans ce volume-ci ce sera le contraire.

Nous étions faits pour le tems vrai, et nous ne sommes que dans le tems apparent ; mais le caractère de ce tems ténébreux et apparent où nous sommes enfermés pendant notre vie, est néanmoins d'être encore une puissance divine, qui, à la vérité, est comme inclinée, ou, si l'on veut, horizontale : voilà pourquoi, par le balancement lent qu'il éprouve, il offre tant de cette longanimité, qui n'est que l'opération et l'œuvre de la patience divine.

Voilà aussi pourquoi il est si corroboratif et si régénérant, pour ceux qui savent le mettre à profit, puisqu'on y peut encore trouver son Dieu, et c'est là le salutaire présent que nous a fait la mère de famille. Ne voyons-nous pas tous les jours les

(2)

mères se baisser et s'incliner, pour relever leurs enfans qui sont tombés ?

Par cette même raison que le propre du tems est d'être une puissance divine-horizontale, il ne peut cependant pas nous offrir le même caractère que la puissance divine, directe et verticale ; aussi nous pouvons remarquer que quand nous restons dans le tems, le présent est toujours nul pour notre esprit, tant relativement à nos peines qu'à nos jouissances : car nous n'y éprouvons que des desirs ou des regrets, et nous n'y sommes occupés qu'à poursuivre et à perdre les objets, et jamais à les posséder.

C'est là un des plus industrieux secrets de Dieu : il nous rappelle par là vers l'unité directe, où nous rencontrons absolument l'opposé de ce qui se passe dans l'unité horizontale : car, dans cette unité directe, nous ne trouvons que la vie au lieu de la mort, que des jouissances réelles au lieu de privations, et, en outre, ces jouissances ne sont jamais, pour nous, ni dans l'avenir, ni dans le passé ; mais continuellement dans l'actuel ou le présent, parce que la forme de cette unité directe est d'être tout, et de ne pouvoir, dans cette suprême région, être tout que tout à la fois. C'est le sommet du triangle qui reste fixe, pendant que sa base ne fait que se balancer continuellement.

Aussi, dans le tems ténébreux et horizontal, que nous avons appelé le tems apparent, il y a de la mort et des souffrances, parce qu'il y a opposition de propriétés ; mais dans le tems vrai, il n'y a ni mort, ni souffrances ; il n'y a que vie et joie, parce

que toutes les propriétés sont en affinités vivantes et génératrices, les unes avec les autres.

Quelles obligations n'avons-nous donc pas à Dieu, d'avoir consenti, en quelque sorte, à soumettre sa puissance divine-directe, ou le tems vrai, à ce tems apparent et horizontal, et cela pour nous ramener à la rectitude du tems réel et vertical ?

En effet, cette ligne horizontale tend sans cesse à reprendre la direction de la ligne verticale, c'est-à-dire, au rétablissement de l'unité et par conséquent à l'abolition de toute barrière temporelle ; mais cette ligne horizontale trouve à côté d'elle, autour d'elle et au-dessous d'elle, une force séparée et contraire, qui la repousse et en empêche le redressement. Tant que cette opposition subsistera, le tems ne passera point, puisqu'il n'existe que par cette opposition.

Mais cet obstacle se détruira lui-même par l'excès de sa propre force et de son propre gonflement. Ce sont les pensées des hommes qui concourent le plus à accroître ce gonflement, et à fortifier ainsi cet obstacle : car ces pensées des hommes, qui s'accumulent à chaque instant dans tout le globe, avec tant d'abondance, sont toutes prises dans les regnes inférieurs, et particulièrement dans le règne astral, et ne sortent point de là. Lors donc qu'elles auront comblé la mesure de cette capacité ou de cette enceinte temporelle, elles feront éclater le tems par la violence de leur compression.

Ce droit du glaive n'auroit dû appartenir qu'à la pensée pure, qui auroit aussi, à son tour, rempli le tems, et qui l'auroit dissous doucement, au lieu

de le faire éclater par la violence de sa compression ; mais les Dieux des nations n'ont cessé de prendre, dans le tems apparent, la place de cette pensée pure, ou, au moins, de joindre leur action à la sienne : voilà pourquoi la vie du tems apparent s'abrègera, comme nous abrégeons nos jours individuels, par nos intempérances et nos désordres. Voilà pourquoi aussi cette vie du tems apparent ne peut finir que par de déplorables secousses, comme nous finissons la nôtre par des tourmens et des convulsions.

Cependant les tems eussent été bien plus abrégés encore, si l'homme avoit rempli sa loi, parce que la vérité est jalouse et très empressée de régner par-tout à la place du mensonge.

Dès que nous pouvons encore trouver Dieu dans le tems, quoique nous ne l'y puissions trouver qu'horizontal, nous y sommes donc toujours en présence de Dieu ; et ainsi c'est un aussi grand crime que de passer dans le tems, sans y recueillir les fruits divins dont il est plein, que si Dieu lui-même se montrait visiblement à nous, et que nous eussions l'indignité de le méconnoître.

C'est là ce qui nous montre quelle doit être le poids de l'arrêt final, qui ne peut manquer d'être prononcé un jour sur toute la postérité humaine, puisque la multitude des hommes passe dans le tems, non-seulement sans y profiter des fruits de la présence de ce Dieu horizontal, qui en constitue la forme et le caractère ; mais encore ne s'occupe que de lui substituer un Dieu de mensonge, un Dieu d'iniquité, un Dieu de néant et de matière.

Faut-il le dire ? c'est dans la grandeur même de l'être divin , que se trouve l'abus auquel la postérité humaine est exposée depuis qu'elle s'est précipitée dans le tems : ses erreurs et ses illusions laissent toujours transpirer une étincelle de divin , qui leur donne sa couleur , et qui engage les hommes à se croire dans la vérité et dans la mesure la plus complète , tandis qu'ils en sont si éloignés.

Cette étincelle se montre à eux , presque dans toutes les occasions innombrables , où d'abusives apparences les séduisent ; elle se montre à eux pour leur aider à sortir de leurs prestiges , en leur offrant le moyen de faire une comparaison qui les désabuse ; mais , au contraire , ils s'en servent presque toujours , pour justifier leurs illusions même , puis- qu'ils y trouvent cette pointe de divin ou cette étincelle , qui , à leur insçu , leur procure le repos et la joie , dont la région supérieure est la source ; et qu'ils croient devoir ce repos et cette joie à leurs illusions , tandis qu'ils ne les doivent qu'à cette étincelle , et voilà comment les hommes peuvent rendre le tems éternel : car cette erreur peut les suivre même après leur mort , et ce ne sera jamais qu'eux qui pourront la dissiper.

De là nous apprenons combien les hommes , malgré leurs erreurs , nous deviennent chers , et combien nous avons l'occasion de les aimer , puis- qu'il n'en est point en qui cette étincelle divine ne se montre et ne puisse nous communiquer par là , quoiqu'en petit , une portion de ce repos et de cette joie qu'ils éprouvent eux-mêmes , quoiqu'ils en fassent un si grand abus , et qu'ils

s'y méprennent si grossièrement. C'est à celui qui est averti, à faire pour ces aveugles mortels ce qu'ils ne font pas eux-mêmes ; c'est à l'homme de bien à demander et à faire en sorte que l'étincelle divine les éclaire sur leur illusion, au lieu de leur servir à la justifier.

L'ennemi saul est privé de ces secours de notre part, ainsi que de ceux de la lumière même : car, non-seulement il a passé la limite des tropiques ; mais même celle des cercles polaires, et l'étincelle qu'il reçoit encore, ne décrit pour lui qu'une courbe décroissante, qui se termine toujours par les ténèbres les plus épaisses et par le néant ; aussi il ne peut pas, comme les hommes, confondre sa situation ténébreuse avec cette étincelle, parce qu'il ne reçoit pas, comme eux, du repos et de la joie, et qu'il est perpétuellement dans l'horreur du désordre et de la confusion.

Le tems est aveugle : raison pour qu'il puisse nous être utile.

SI l'esprit de l'homme vouloit étendre le coup-d'œil ci-dessus jusqu'à la nature universelle, où l'on voit également percer par-tout l'étincelle, ou au moins le reflet de cette étincelle, il pourroit être dans le tems vrai, dès ce monde ; et même la nature actuelle le seconderoit en cela bien plus que l'homme lui-même, parce que cette nature ne pouvant, par elle-même, ni engendrer, ni

adopter d'illusion, tout ce qui percerait par elle
serait pur et produirait son effet.

Heureux l'homme qui saurait en tirer parti !
au lieu de faire comme les hommes qui rendent
le tems éternel, en sanctifiant leurs illusions, il
ferait plier, sans cesse, le tems apparent devant la
réelle et majestueuse éternité, en la laissant briller
dans tout son éclat : car, tous les points de l'espace
et du tems apparent, sont comme autant de sources
bienfaisantes, desquelles nous pourrions retirer la
nourriture la plus salubre.

Mais, par la même raison que le tems est aveugle
et ne peut engendrer d'illusion par lui-même, il
peut aussi, par la négligence des hommes, laisser
passer, par lui, toutes les illusions qui sont ren-
fermées dans son enceinte, et il les laisse passer
sans les connaître, et, par conséquent, sans avoir
en lui le moyen de les dissiper : aussi, c'est une
des plus grandes méprises et une des plus grandes
imprudences, auxquelles nous soyons exposés ici
bas, que d'attendre du tems la cessation des ob-
stacles fondamentaux, qui sont universellement
semés sur notre route. Si nous ne prenons pas la plus
ferme résolution de les dissiper, ils ne se dissiperont
pas d'eux-mêmes ; et ce tems si pesant et si funeste
pour nous, nous conduit, chaque jour, dans l'a-
bîme, et nous y fait enfin arriver, sans que nous
puissions même lui en vouloir, puisqu'il ne fait
que remplir son œuvre, et qu'il ignore les maux
qu'il nous fait.

Car, de même que nous avons vu qu'il n'y avait
point de tems pour l'esprit, de même aussi il n'y

a point d'esprit pour le tems , vu que le tems ne peut rien comprendre , n'ayant , par lui-même aucune espèce d'intelligence.

C'est donc à nous à soumettre cet ennemi , et cela nous est d'autant plus facile , qu'il n'est aussi pour nous qu'un ennemi involontaire , et que nous avons ainsi au-dessus de lui , la connoissance , la lumière et la volonté.

Malheur à celui qui n'en aura pas fait usage , c'est-à-dire , qui n'aura pas vaincu ! Il sentira alors un poids bien plus pesant que celui du tems apparent , un poids qui l'entraînera volontairement , et auquel il n'aura plus lui-même ni connoissance , ni lumière , ni volonté à opposer , parce que cette espèce de tems là , non - seulement n'aura pas la propriété du tems vrai , ou de la puissance verticale en ascension , ni celle du tems apparent ou de la puissance horizontale ; mais qu'il n'aura plus que la propriété du tems faux ou de la puissance en descension.

Le tems n'est que l'hiver de l'éternité , et encore dans cet hiver pouvons-nous , par notre industrie , nous procurer des fruits de tous les climats et de toutes les saisons , en attendant que nous atteignions la saison naturelle de la production et de l'abondance , dans laquelle nous perdrons , pour jamais , l'idée de la stérilité et de la froidure , et que nous puissions cueillir des fruits , qui ayent leur véritable teinture.

Le tems peut aussi se définir une larme de l'éternité , et c'est par cette larme que l'éternité fait transpirer son amour. Aussi le tems prendra

fin, dès l'instant que cette larme de l'éternité s'arrêtera.

Les sages élus savent que si l'homme sépareit seulement pendant une heure, sa pensée du tems apparent, il entreroit dans la région du tems vrai. Ils savent aussi que quand même l'homme n'emploieroit pas cette heure là de suite, il pourroit encore espérer d'arriver à son but : car les différentes parcelles d'éternité, qui s'échapperoient par intervalles, se rassembleroient et se rechercheroient elles-mêmes, comme les fruits des diverses époques de son travail, et, à la fin, il trouveroit toujours une récolte complète.

Ils savent encore que le tems est comme une sorte de timbre dans la main de Dieu, et qu'à quelque moment, en quelque lieu, et de quelque manière que nous touchions ce timbre, il est toujours prêt à nous rendre des sons instructifs, consolans et salutaires.

D'après cela, on voit combien le tems apparent a peu d'influence sur le tems vrai ; on peut dire qu'il ne l'offusque pas davantage, qu'une mouche n'offusqueroit le soleil en se plaçant devant lui.

Mais le tems vrai, au contraire, influe beaucoup sur le tems apparent, parce qu'il cherche sans cesse à le rectifier : or, quoique Dieu dispose tout suavement, il ne se peut cependant que ses opérations ne soient douloureuses pour tout ce qui est dans les bornes de ce tems apparent, et trop étroit pour y recevoir sans contraction toutes les opérations de l'éternité qui voudroient y pénétrer. Le tems est une plaie profonde, et les moyens curatifs

de même que les opérations chirurgicales , ne peuvent y pénétrer et la sonder, sans faire souffrir les parties saines.

Car tout est affection , et ce qui n'est pas affection est nul : voilà pourquoi le tems n'est qu'un être apparent, puisqu'il ne sent rien. Les hommes ne se tourmentent, ne se poursuivent, ne se battent que pour des affections, tandis qu'ils croient se battre pour des opinions ; toutes les justices, soit divines, soit spirituelles, soit temporelles, soit humaines, ne tendent qu'à réveiller en nous une affection ; tous les supplices n'ont pas d'autre but. C'est par là aussi que nous formons l'éducation des animaux ; les autres classes de la nature ne sont pas susceptibles d'éducation, parce qu'elles ne sont pas susceptibles d'affection.

L'affection vraie, nous devrions travailler tous à la recouvrer ici bas : car nous n'y sommes que pour cela ; mais cette terre, la seule qu'on nous ait donnée pour asyle, est déjà si étroite, qu'elle ne pourroit la contenir toute entière, cette affection, et cependant les hommes qui n'ont que cette seule terre pour asyle, ne peuvent pas s'y supporter les uns et les autres ; ils ne cherchent qu'à s'en chasser mutuellement par leurs dominations et par leurs guerres ; ils ne cherchent qu'à y gêner dans tous les sens, cette affection vraie, d'où ils descendent, en insinuant et appelant journellement sur cette terre, toutes les affections des ténèbres et de l'iniquité, de manière que l'ordre qui leur avoit été donné de soumettre la terre, tourne en entier à l'avantage de leur ennemi.

Comme tout est affection, la divinité ne peut gouverner l'homme que par des affections : or, comme elle possède l'infinité des affections, elle en a toujours à sa disposition pour gouverner l'homme, selon les vues de justice ou de miséricorde qu'elle a sur lui.

Nous voyons aussi comment elle nous traite journellement, par les innombrables affections diverses auxquelles nous nous sentons livrés, et auxquelles nous sommes si peu attentifs. Ces diverses affections que la divinité nous envoie, ne sont que comme autant de diverses tentatives qu'elle fait pour nous amener à l'affection vive et unique, dont elle est l'éternelle source, et c'est la variété et la succession de ces diverses affections, qui forme le temps pour nous.

Car, l'affection unique nous tient au-dessus du temps ; elle est perpétuellement enveloppée de sa propre force ; elle engendre perpétuellement sa propre vie ; et sa vie engendre en nous et autour de nous, toutes les affections seconde, troisième, quatrième, etc. avec leurs noms, et par conséquent avec leurs enveloppes, qui nous remplissent de sécurité, et nous rendent des hommes inexpugnables.

Oublions donc tout pour atteindre à cette unique affection, par laquelle nous devons recevoir tout, régner sur tout, tenir à tout, j'allois presque dire : être tout.

Du tems considéré dans son objet.

SELON le plan des choses, la nature et le naturel devoient seuls remplir le tems ; l'esprit devoit remplir la nature ; et Dieu devoit remplir l'esprit.

L'altération et les abus auxquels cette altération a exposé la famille humaine, ont fait que l'ennemi de l'ordre s'est substitué dans le tems à la nature et au naturel, que la nature s'est substituée à l'esprit, et que l'esprit s'est substitué à Dieu.

L'objet de l'homme de desir est de voir rétablir l'ordre dans toutes ces irrégularités, afin que Dieu regne dans l'esprit, que l'esprit regne dans la nature, que la nature regne dans le tems, et que le tems repousse à la fin l'ennemi de l'ordre, qui doit être entièrement rejeté, puisqu'il n'auroit pas dû même avoir jamais place dans ce tems, si ce n'est pour y être molesté ; à plus forte raison ne devra-t-il pas avoir place dans la région vraie qui succédera au tems.

Enfin, si par le crime, l'éternité a été changée contre le tems, l'objet de l'homme de desir doit être de changer le tems contre l'éternité.

Du bien et du mal, considérés par rapport au tems.

TOUTE idée mauvaise n'est qu'un resserrement et comme un *dérobement* fait ; par la volonté de l'esprit, à l'idée bonne universelle.

Aussi n'opère-t-elle que la destruction et la stérilité, tandis que la pensée bonne universelle est la fécondité même.

Aussi peut-on dire que le tems n'a pris naissance qu'à l'occasion de quelque idée mauvaise ou resserrée, puisqu'il resserre et étangle en quelque sorte toutes nos idées.

Aussi, non-seulement on ne peut pas dire qu'il y ait eu éternellement deux principes, l'un bon et l'autre mauvais, comme l'ont si imprudemment avancé et cru les penseurs légers, mais même on ne peut presque pas dire qu'il y ait à présent deux pensées, puisque, en comparaison de la pensée bonne, l'autre n'est qu'une sorte d'étranglement et de raccourcissement opérée par la volonté sur la même espèce de pensée.

Cependant, ce démembrement, cette violence, ce mal enfin, étant une fois détaché du bien, nous embarasse; nous cherchons bien vite à les rallier dans notre esprit, et nous croyons en trouver les moyens dans le pouvoir que nous avons de voir toujours un terme au tems; dans les idées de bonté que nous attribuons naturellement à la source suprême; et enfin, dans le penchant que nous avons à assimiler l'égarement de l'ange rebelle à celui de la famille humaine.

Sans vouloir prononcer sur cette grande question, nous conviendrons que tous ces moyens-là ne nous paroissent pas assez solides.

La différence du crime de l'ange rebelle à celui de l'homme, est qu'il a voulu usurper un bien qu'on ne lui donnoit pas; et que l'homme s'est

laissé aller à un attrait qui n'étoit pas le bien. L'ange rebelle s'est égaré en montant, l'homme en descendant ; car, le péché d'orgueil, ainsi qu'on l'a vu, n'est venu à cet homme qu'à la suite et au sujet de son attrait de séduction.

Aussi, notre situation naturelle actuelle, quoique laborieuse, nous montre bien que l'amour maternel est venu utilement au secours de l'homme ; mais elle ne nous montre pas qu'il soit venu utilement au secours de l'ange rebelle, puisque, quand nous descendons dans nos profondeurs les plus intimes, nous les trouvons l'un et l'autre constamment en opposition.

Il semble que la prévarication de l'homme a engagé la main suprême à prolonger la création, qui, sans doute, servoit déjà de prison à l'ennemi. Cette main suprême a mis, pour ainsi dire, comme un supplément à la table où elle avoit déjà admis l'homme pour convivé. Mais comme cet ange rebelle s'étoit exclu lui-même de cette table, il n'y a pas été remplacé par ce supplément.

Or, si malgré ce supplément, il n'est point du festin, il en seroit encore moins si ce supplément étoit ôté, car il seroit encore plus loin de la table ; et d'ailleurs, l'heure du festin passera, puisque nous avons montré la nécessité de la fin des choses. Comment concevoir donc qu'il puisse alors se nourrir ?

Quant aux spéculations de ceux qui argumentent de la bonté de Dieu, pour combattre la non cessation des souffrances, ils devraient d'abord réfléchir que, n'y ayant point de tems pour Dieu, un

seul instant de notre tems actuel équivalent pour lui à l'éternité, et que, si nous avons de la difficulté à admettre que la bonté divine laisse les prévaricateurs dans une éternité de souffrances, nous en devons avoir autant à admettre qu'elle les laisse dans les souffrances un seul instant, puisque, dans cet instant, sa bonté est autant blessée que pendant l'éternité entière, attendu que, comme nous l'avons dit, elle n'existe qu'en éternité.

Que seroit-ce donc si, en ouvrant les yeux sur l'universelle bonté divine, qui ne peut cesser et qui ne cesse pas un instant de se manifester, ils sentoient que Dieu n'a pas d'autre existence que celle de pardonner; qu'il a pardonné en effet à l'être pervers à l'instant de son crime; qu'il lui pardonne continuellement et à tous les instans; et qu'il se donne même tout entier à lui, puisque Dieu ne se peut donner par mesure, comme étant inséparable de lui-même, et qu'étant tout, dès qu'il se donne, il ne peut que donner tout; mais que cet être pervers, s'étant identifié à une affection entièrement hétérogène avec cette suprême douceur, ne laisse point entrer en lui ce pardon universel, auquel l'âme humaine a donné accès?

Nous sentons bien en effet qu'il n'a point profité et qu'il ne profite point de la présence de la mère de famille. Or, s'il n'a pas su tirer de fruits d'une semblable occurrence, où fonderions-nous donc les calculs que nous voudrions faire sur son sort et sur le sort des malheureux qui s'assimileroient à lui? Enfin, l'erreur des hommes est de regarder le tems comme la maladie, parce qu'il n'est pas

la santé. Non ; il n'est ni la maladie ni la santé, mais il est le remède. Or, si ce remède glisse et s'applique en vain, que deviendra alors le malade ; et son état peut-il faire autre chose que d'empirer ?

Cela n'empêcherait pas qu'éternellement le suprême principe ne fût la source et le foyer du bien et de l'amour, qu'il ne cessât pas plus de verser sa tendresse et ses bienfaits sur tous les êtres et sur l'ange rebelle lui-même, que le soleil ne cesse de verser sa lumière sur toute la terre, et de la faire pénétrer au travers même des grilles des cachots, quoique ces cachots en retirent si peu d'avantages.

Peut-être même est-ce parce que Dieu est une source inépuisable de délices, que ses productions ont été exposées à sortir de la mesure où elles devoient se maintenir par une surveillance continue ? Oui, c'est dans l'ivresse de son bonheur que primitivement, l'être coupable a pu se porter à s'égarer. Le principe des êtres est si doux qu'ils sont facilement transportés au moindre sentiment de leur existence. L'effet de cette douceur devroit être de ramener sans cesse celui qui la goûte, à l'admiration et à l'amour de celui qui la lui procure.

Mais lorsque les élans de ce bonheur se font sentir, l'être qui les éprouve est bien près, s'il ne se surveille pas, de laisser naître en lui quelque désharmonie, par l'excès de ces transports même, et de là ensuite dérivent par progression tous les désordres dont la région des anges rebelles et celle de l'homme se sont remplies, et après elles le regne naturel.

Ouvrons néanmoins notre admiration, et laissons pénétrer toutes nos substances par cette ravissante et profonde vérité qui nous annonce que tout est doux dans l'origine des êtres ; que leur principe est la douceur, et ne peut pas produire d'autre impression ; que sans cette incompréhensible douceur, ils ne courroient pas le risque de s'égarer.

La seule différence qui mette les productions de ce principe générateur un rang au-dessous de lui, c'est que, n'étant pas elles-mêmes la source génératrice des premières impressions qu'elles reçoivent, elles ont une œuvre à faire pour les contenir dans une mesure harmonique dont la base leur est donnée, et cette œuvre de leur part seroit encore une œuvre de douceur, puisqu'elle ne consiste qu'à aimer ce principe qui les en a rendues capables, et à se lier à lui par l'amour reconnoissant, comme il se lie sans cesse à elles par son imperturbable munificence ; au lieu que ce principe qui s'engendre lui-même dans tout son être, n'admet en lui ni intervalle ni distinction entre les délices qu'il se crée éternellement, et l'éternelle harmonie qui les contient dans une éternelle mesure.

Des trois âges.

L'ENFANT n'est pas libre, jusqu'à ce que l'être moral pointe en lui, parce qu'il n'est encore que sous la loi animale. Quand il arrive à son âge de liberté, qui est à-peu-près vers sept ans, il apporte encore là son âge animal, puisqu'il le garde toute sa vie ; c'est ce qui fait qu'au milieu des signes

de liberté qu'il annonce, on lui voit cependant encore des signes de servitude, et c'est faute de faire cette importante observation que l'on confond ces deux états dans l'homme, et que les uns le font entièrement libre, les autres entièrement esclave.

Lorsqu'il poursuit sa carrière, s'il avoit de bons guides et de bons exemples, il avanceroit de plus en plus vers le terme de sa jouissance morale, et abandonneroit d'autant les chaînes de la servitude animale, mais ce seroit pour atteindre à une autre espèce de servitude, à laquelle nous devrions tendre tous; ce seroit la servitude de l'esprit, de la lumière et de la vérité; ce seroit d'être lié à cette région supérieure, dans laquelle tout est fixe.

Ainsi, voilà le caractère de nos trois âges.

L'enfance, ou le regne animal, sans liberté, mais aussi sans règle, sans mesure, sans connoissance, et offrant un désordre universel.

Le second âge, ou celui de la seconde loi, où se montre la moralité ou le choix, ce qui est naturel, puisque nous nous trouvons alors entre deux objets, au lieu qu'auparavant, il n'y en avoit qu'un auprès de nous, savoir l'ordre brute.

Le troisième âge est l'ordre fixe, et où nous ne sommes plus libres, parce que cet ordre fait un avec notre être moral perfectionné, et que l'ordre matériel n'a plus de pouvoir ni d'accès au conseil.

Mais on suppose ici que l'homme a rempli sa tâche, sans quoi il n'est qu'un composé confus des caractères de ces trois âges.

Tout est monde. Conséquence fâcheuse qui en résulte.

COMME tout est monde, l'homme se laisse aisément enfermer dans les divers mondes qui se présentent à lui, et qui embrassent bientôt sa petite universalité, et s'en emparent tellement que rien de ce qui n'est pas de cette petite sphère n'y peut entrer.

Voilà pourquoi il est si facile à l'homme, s'il ne se surveille pas, de manquer le but de son dernier âge.

Voilà pourquoi il est si difficile de faire percer quelques réflexions dans les têtes livrées aux frivolités du monde; quelques grandes vues dans les têtes étroites et bornées; quelques vérités supérieures et fécondes, dans les têtes imprégnées des systèmes de l'erreur et de la philosophie mensongère.

Mais cela doit nous ouvrir les yeux sur la difficulté que la vérité suprême trouve elle-même à percer dans notre ténébreux asile et dans la volonté de l'homme, puisque ce sont là comme autant de régions ou autant de mondes, et que rien n'est plus difficile que de percer un monde.

On a dû présumer aussi que Dieu avoit particulièrement cette tendance à se former un monde de son universelle atmosphère, et que c'étoit pour cela que nous ne pouvions y percer sans violence; et cependant, si nous n'y perçons pas, nous restons sans monde, car celui où nous sommes ne mérite réellement pas ce nom.

On pourroit penser que, de cette vérité que tout est monde, soit réel, soit apparent, provient cet empire considérable que nos productions industrielles ont sur notre esprit.

En effet, on peut le croire. C'est parce que tout devient un monde pour nous que les formes artificielles, produites par notre industrie dans tous les arts, nous attachent si passionnément ; qu'un dessinateur, un statuaire, enfin tous les artistes ont tant d'attraits pour les ouvrages qui sortent de leurs mains.

Mais il faut y joindre une raison plus profonde et plus directe, c'est que, dans le vrai, par notre qualité primitive, nous étions destinés à surveiller et même à diriger la production des formes de toute espèce, dont la nature devoit s'embellir, et que cette foible image qui nous reste de nos pouvoirs, réveille en nous la source magique qui auroit accompagné autrefois toutes nos productions.

Nous ne faisons plus, mais nous avons l'air de faire, et cette apparence remplit la petite mesure d'activité qui nous a suivi dans cette terre d'illusions. Aussi n'y a-t-il pas jusqu'à l'amateur de la culture des fleurs qui ne s'enthousiasme à la vue de l'œillet ou de la tulipe, qu'il a fait croître dans son parterre, parce qu'il sent là quelques reflets de sa primitive destination. Aussi, qui ne sait combien le tems coule vite et d'une manière insensible pour ceux qui manient le crayon ou le ciseau ?

Apprenons donc de là combien le tems entier auroit dû rester insensible pour nous, si nous avions rempli notre véritable ministère.

Le tems en action.

DANS la première partie de sa vie, l'homme est sous le joug du tems ; dans la seconde, il concourt avec les lois du tems ; dans la dernière, il doit leur être supérieur. C'est là ce qui nous apprend que la famille humaine a dû être sous le joug du tems, jusqu'à ce qu'elle ait eu atteint la moitié du cercle des choses. Jusqu'à cette époque, ceux même qui seront morts dans la justice, seront restés sous l'enveloppe astrale, comme y resteroient encore depuis cette époque, ceux qui seroient morts dénués de justice.

C'est là un des signes explicatifs de toutes ces apothéoses astrales dont la mythologie est remplie, et qui ne nous offrent pas un lieu de repos passé les astres. C'est en même tems une règle pour juger tous ces faits nécromantiques et évocatoires que l'on rencontre dans les monumens traditionnels. Quand même les hommes dont on y parle seroient morts dans la justice, l'opérant n'auroit rien pu sur eux au-delà du milieu des tems, parce qu'alors, ils auroient été soustraits à sa puissance.

Ainsi, il faudroit avant tout, par le moyen de la haute astronomie confiée primitivement à l'homme, s'assurer si la seconde époque est arrivée ; ce ne seroit que par là que nous déterminerions le degré de confiance que l'on devroit avoir ou non aux nombreux magiciens qui prétendent agir sur les ames des morts, de même qu'aux manifestations dont les partisans de ces sortes d'œuvres se parent, et dont

ils multiplient journellement les récits. Car on peut être sûr que si l'époque en question étoit passée, et que néanmoins il agissent comme ils le prétendent, ce ne peut être que sur des morts dénués de justice, attendu que les autres ne leur seroient plus subordonnés.

(Je présume que le lecteur ne trouvera rien d'inconséquent dans ce langage, puisque, si les principes qui lui ont été exposés dans cet ouvrage sont vrais et liés, il en résulte naturellement qu'il n'y a aucuns privilèges, qui fussent exclus du domaine de l'homme, s'il vouloit rentrer dans sa ligne).

Cette puissance de l'enveloppe astrale, sous laquelle seule se pouvoient passer les phénomènes en question, a été également la cause de toutes les anciennes idolâtries; non-seulement parce que les êtres qui habitent et composent cette enveloppe ont eu le pouvoir de frapper les nations par des signes imposans, mais en outre, parce qu'ils ont eu le pouvoir aussi de leur montrer les correspondances qu'ils avoient avec toutes les productions de la terre, ce qui a engendré l'idolâtrie des Egyptiens et de tous les peuples de l'Afrique, pour les divers animaux, les différentes plantes, minéraux, fossiles, simples cailloux etc., ainsi que le respect de certains peuples de l'Asie, pour des insectes qu'ils ne se permettent pas de tuer, et qu'ils regardent comme étant au nombre de ces correspondances si vénérables pour eux primitivement, quoiqu'elles ne soient que des reflets de l'action génératrice de la nature, et qu'elles ne

soient point admises au nombre des productions parfaites.

Mais tout en nous tenant éloignés avec raison de toutes ces voies obscures ou fausses, nous ne pouvons douter que le tems ne soit une sorte de région active, puisqu'il a pour objet de rallier les êtres à leur terme. Or, comme il les y ramène laborieusement, il est une région *de douleur* et un sacrifice expiatoire, et ce sont nos sueurs et nos larmes qui doivent en fournir les eaux lustrales.

Dieu ne permet pas que les voies du tems cessent un seul instant d'être laborieuses, parce qu'au moyen de ces lenteurs douloureuses, le respect qui est dû à sa puissance remplira tous les points de l'espace. Il veut bien être connu sous le nom de Dieu de joie, mais il ne veut pas qu'on oublie qu'il est le Dieu de force et de majesté; et même, c'est dans les voies laborieuses du tems que nous apprenons à le connaître sous le nom du Dieu de force et de majesté. Nous ne le connaissons complètement sous le nom du Dieu de joie, qu'après que le tems sera écoulé; ainsi, dans notre vie temporelle individuelle, ces joies continuelles spirituelles nous sont refusées, pour que notre être soit prêt constamment et universellement à parer à toutes les attaques qui peuvent nous être portées, et à ne pas succomber aux dangers spirituels corporels terrestres, sociaux, etc., qui nous environnent continuellement.

La principale instruction que ce *tems* ou cette religion nous enseigne journellement, c'est que nous ne devons point être dans le monde, puisque

le tems ne travaille qu'à nous ramener à notre terme, et qu'il ne peut nous ramener à notre terme qu'autant qu'il nous ôte du monde.

Cette œuvre de tems, les hommes l'opèrent les uns envers les autres, par les diverses communications de leur esprit. Le sage et l'insensé, en étendant l'un vers l'autre les puissances de leur esprit, travaillent à cette œuvre, parce que le sage est obligé de voir la misère et les ténèbres de l'insensé, et l'insensé est frappé des lumières du sage, et c'est par là que les plans d'union divine avancent vers leur terme.

Aussi, Dieu tolère-t-il avec une patience ineffable les longues et abondantes prodigalités des paroles des hommes, parce qu'en les laissant frayer ainsi les uns avec les autres, la parole trouve toujours à semer quelques-uns de ses grains, et à avancer son regne, si peu que ce soit. Mais combien l'avanceroient-ils davantage s'ils étoient plus attentifs sur l'usage de leur parole, et sur-tout s'ils en étoient plus économes !

C'est par cette même loi du tems que toutes les justices divines s'accomplissent ; car Dieu laisse porter à l'extrême l'action perverse, parce que, par là, elle ne peut manquer de se briser et de se détruire ; il fait en sorte aussi que l'action bonne et salutaire de nos âmes s'étende à l'extrême qui leur est propre, parce que, par là, elle se lie à l'action vive, et qu'alors Dieu même peut, par ce moyen, filtrer jusque dans le tems.

Quant à cette longanimité par laquelle Dieu opère tout dans le tems, c'est là la raison pour laquelle

tout ce qu'il opère est si parfait , et pourquoi il dispose tout suavement ; car , c'est parce qu'il ne fait les choses que par les gradations les plus douces que tout ce qu'il opère est fait à propos.

Cette douceur est si grande et tellement combinée avec la miséricorde , que souvent Dieu ne punit nos abus et nos égaremens , que par la suspension des facultés dans lesquelles nous avons prévariqué. Au lieu de nous livrer , dans le monde à venir , aux horribles fléaux d'une justice inflexible , il se contente de nous condamner , dans celui-ci , à la privation ; et ce léger sacrifice , accompli dans le tems , est un ôtage , une caution qui nous acquitte d'une dette qui , ailleurs , seroit irrémissible ; d'ailleurs , pendant le tems de cette privation , il suinte toujours quelque chose de notre racine vive , et c'est cette portion de nous , ainsi délivrée , qui fait l'objet de l'ardeur de la charité divine , et le fruit des lois du tems , qui sont composées de vie et de mort.

Aussi , nous sommes dans ce monde sous un double poids , et ce double poids fait la balance du bien , qui , sans cela , entraîneroit l'univers avant son œuvre faite , et effaceroit cette religion que nous appelons *tems* , en faisant éclater ce tems et le réduisant à l'état de sa vapeur primitive , avant qu'il eût rectifié les plantes altérées.

Cet état pénible est notre conducteur électrique , par le moyen duquel l'étincelle se communique dans tout ce qui nous constitue.

En effet , les privations et les angoisses couvrent nos trésors et ne les détruisent pas ; ils ne se montrent

que plus purs et plus brillans , après qu'elles sont passées, comme les vagues des mers qui passent journellement sur les sommets des rochers , les montrent clairs et brillans , lorsqu'elles s'éloignent, tandis que ceux de ces rochers , qui ne sont exposés qu'aux actions de l'air de l'atmosphère , se couvrent de mousse ou de couleurs noirâtres et obscures.

Le tems, enfin , a pour objet , dans son action , de limer et user journellement la nature actuelle, pour qu'à la fin elle fasse jour à la splendeur divine , qui ne demande qu'à filtrer au travers de cette masse épaisse , et à prendre la place de son obscurité.

Classification des hommes dans le tems.

Il y a des hommes qui sont rois du tems , il y en a qui sont rois de l'abîme , il y en a qui sont rois du bon royaume ; les hommes qui sont rois du tems ne se manifestent , ni par des abominations , ni par des prodiges , ils ne se manifestent que par les illusions de la durée ; ceux qui sont rois de l'abîme se manifestent par des tempêtes et par des foudres d'iniquité ; les rois du bon royaume se manifestent par des lumières et par des œuvres qui sont hors du tems et qui appartiennent aux sources vives.

J'ai dit dans *l'homme de désir* , que les gens du monde s'abusoient par les spectacles de leurs théâtres , où ils ne voyoient que de fausses images des

vertus, et que la figure du plaisir de bien faire, tandis que dans la maison voisine ils pouvoient en avoir la réalité. L'on en peut dire autant de l'homme en général, qui ne cherche à jouir que par ce monde, où il n'y a que des images de jouissances, tandis qu'il ne tiendrait qu'à lui de trouver à côté de ce même monde, des jouissances positives et réelles, comme la vérité.

Les rois du tems sont en plus grand nombre que les autres rois : car, le nombre des sages et le nombre des monstres sont aux extrêmes, et le nombre des rois du tems est au milieu. Aussi le monde est rempli de gens qui ne se substituent que de l'apparence et de l'illusion, et qui ne cherchent qu'à s'établir dans le tems, qu'à faire époque dans le tems, ou même qui ne cherchent, selon le langage des insensés, qu'à *tuer le tems*, comme s'il n'étoit pas déjà assez mort, par les œuvres meurtrières et les fruits infects qu'on lui voit produire tous les jours, de façon que ceux qui croient tuer le tems, ne font, dans le vrai, que le nourrir et l'alimenter.

Car, puisque vous tuez le tems, pourroit-on leur objecter, montrez-nous en donc la dépouille, montrez-nous le butin que vous avez fait sur lui. Au contraire, il est plus que probable que c'est lui qui vous a tués et qui vous tue à tous les instans, puisqu'il porte en triomphe toutes les richesses qu'il vous enlève, votre intelligence, votre sagesse, vos vertus, votre force, votre courage, votre humanité, vos lumières, votre désintéressement, votre esprit.

D'ailleurs , une preuve que ceux - là s'abusent eux-même , qui prétendent ne chercher qu'à tuer le tems , ou , comme ils le disent , qu'à passer le tems , c'est qu'ils tremblent de frayeur quand ce tems est passé , et que l'heure de la fin du tems est arrivée pour eux.

Ce n'est donc pas pour tuer le tems de cette manière là , que nous étions dans le tems , c'étoit pour en extraire tout ce qu'il avoit encore de vivant , et plonger à mesure dans le tombeau , ses essences mortes et corrompues : aussi les hommes se trompent quand ils croient avoir passé le tems ; ils n'ont fait que ^{se}passer à côté du tems , comme s'ils co-
toyoient une rivière et qu'ils ne la traversassent jamais.

Le tems ne nous est accordé que pour que nous fassions , perpétuellement , un échange de nous-mêmes contre la vérité. Pour que nous y parvinssions , il faudroit que nous ne fussions occupés qu'à renverser les obstacles qui s'accumulent devant nous , et nous y réussirions si nous voulions travailler dans les vérités ou dans le tems vrai.

Mais comme nous ne travaillons que dans le tems apparent , et que ce tems apparent n'est composé que de puissances opposées , qui se combattent , les tems se passent , pour nous , à nous faire courir d'un obstacle à l'autre , à croiser nos mouvemens , et à ne nous laisser pour résidu , que des néants de vérités , ou , ce qui est la même chose , des vérités passagères , et dont le tems seul peut profiter , c'est-à-dire , que par nos œuvres , le tems seul prolonge et étend son regne , en se faisant

perpétuellement roi , et en nous faisant perpétuellement ses esclaves.

Cette profonde vérité s'opère en réalité dans notre être. Bien plus , nous sommes tous occupés à nourrir en nous une *bête* dévorante , pendant toute la durée de notre tems particulier. Nous n'avons de relâche que lorsque sa faim est apaisée, ce qui n'est pas long , et elle ne tarde pas à nous tourmenter de nouveau par son horrible avidité. nous ne différons les uns et les autres que par l'espèce de *bête* qui domine en nous , et ces *bêtes* sont innombrables , non-seulement en individus , mais en espèces.

Enfin , quand le tems ou le roi dont nous venons de parler , ne nous tyrannise pas , il nous laisse au moins dans de cruelles et ténébreuses incertitudes , parce qu'il ne nous offre aucun guide assuré. Comment nous offrirait-il un guide assuré , il n'a point de désir , et le désir est le principe générateur des guides , dont nous avons besoin : car , c'est dans le désir que se trouve la direction ; or dans la direction se trouve le terme de l'œuvre , et dans le terme de l'œuvre la plénitude de la paix et du bonheur.

Aussi n'espérons pas faire un seul pas solide et durable dans la carrière de la vérité , si nous restons dénués de guide , c'est-à-dire , si tout notre être ne devient pas universellement un désir , puisque c'est dans cette universalité de désir que se peuvent trouver les diverses directions , qui nous sont nécessaires pour amener en sûreté tout notre être à ses termes progressifs.

Le mouvement divin , si nous nous ouvrons assez

pour cela, transmetten nous la vie du désir universel, sans lequel nous ne sommes rien ; mais il transmet aussi près de nous, tous les objets réels de consolation, d'encouragement et de soutien, dont nous avons besoin : car, si les objets de peine et de douleur sont si près de nous, dans cette vallée de larmes et de ténèbres, nous devons avoir assez de confiance à la tendresse et aux soins de la mère de famille, pour croire que les autres objets s'y trouveroient aussi, pour peu que nous eussions la force et le courage de tourner nos yeux de leur côté.

Mais, vu la négligence des hommes, le tems au lieu de produire pour eux un effet si salutaire, les amène à un résultat opposé. Dieu permet ces abus de l'homme et il les tempère, par l'universalité de son feu d'amour ; mais, quoiqu'il les tempère, il ne les oublie pas pour cela : car le tems, sans être un être et encore moins un être actif, conserve cependant comme un fidèle archiviste, un état exact de tout ce qui se passe, et qui compose la durée ; et cet état sera si exact, en effet, qu'il n'y aura pas un iota d'oublié, soit pour, soit contre ceux qui auront eu place dans la durée de ce monde temporel et vain.

Tous les êtres de cette nature travaillent avec une activité inconcevable à sortir de l'état d'esclavage, de ténèbres ou de vanité ; où le tems les retient, et c'est là ce qui fait le mouvement visible-universel de tout ce qui compose l'univers naturel et physique.

On peut dire, que dans la vie sociale et politique, tous les hommes cherchent à imiter cette

nature , en s'efforçant chacun , soit par leurs travaux , soit par toutes les sollicitudes de leurs desirs et de leurs cupidités , à sortir de la gêne , de la misère et de l'état violent où les privations les retiennent , et à parvenir à l'indépendance et à la liberté d'une existence sans contrainte et sans fatigue.

Quoique ni la nature , ni l'homme ne parviennent à cet état qu'ils cherchent inutilement , parce que la nature est circonscrite dans ses moyens , et que l'homme emploie des moyens faux , il n'en est pas moins vrai que l'une et l'autre nous indiquent l'usage que nous devrions faire spirituellement du tems ; que chacun des actes qui le composent , devrait être pour nous , comme autant d'échelons , pour nous aider à monter dans la région libre de l'esprit ; que chacun des momens de ce tems , est à la fois un véhicule et un titre qui réclame son droit contre nous , et que , par conséquent , c'est moins lui que nous - mêmes , qui tiendrons les comptes de ce qui se sera passé , pour nous , pendant sa durée.

Car ces comptes ne seront autre chose que l'état où nous nous serons mis , par rapport à la région supérieure , ou bien , que le degré où nous aurons monté par le moyen de l'échelle du tems : car , lors de la fin de ce tems , on ne fera autre chose que de retirer cette échelle , et nous laisser en évidence , à la place où nous aurons eu la sagesse ou l'imprudence de nous établir.

Sentiers du tems.

DIEU ne peut conduire ce tems à son terme, que par les douleurs, puisque ce tems n'est qu'une larme de Dieu.

C'est pour cela que l'homme de vérité pleure et supporte patiemment les langueurs de ce tems, dont Dieu veut seul avoir la direction, pour le conduire utilement à son terme. On verse cependant aussi des larmes dans l'éternité, mais telle est la différence de l'éternité au tems, que dans le tems on pleure de tristesse, au lieu que dans l'éternité on pleure de joie, et ce sont ces pleurs de la joie, qui forment les eaux vives, et l'huile sainte, par lesquelles les eaux amères et les pleurs du tems sont adoucies, et doivent être un jour ramenées à leur régénération.

Car il n'y aura que les véritables pleurs du tems, qui seront conservées et transformées dans la vie; toutes les joies du tems ne laisseront point de traces.

Les tribulations pourroient être au nombre des moyens qui avancent le regne de la vérité, parce que ce sont de fortes limes qui usent les *figures* de ce monde apparent et illusoire. Aussi, si les hommes mettoient à profit ces tribulations, l'œuvre seroit bientôt faite : car Dieu n'aime pas mieux que de la terminer ; mais comme les hommes corrompent sans cesse les voies de Dieu, ils forcent Dieu lui-même à ralentir sa marche et à se détourner, pour ainsi dire, de son chemin, afin d'arriver, comme à leur insçu et malgré eux, au but que sa sagesse s'est proposé.

Il y a aussi à remarquer que tous les mouvemens du tems sont circulaires, attendu qu'il n'y a point de lignes droites dans la nature : c'est là ce qui doit donner à l'homme affligé beaucoup de patience et de tranquillité sur les succès des méchans : car les méchans ne peuvent être que pendant un tems dans l'illusion, et ce tems est celui pendant lequel ils voient la face attrayante de l'objet qui les séduit ; mais en raison de la rotation, cet objet qui tourne sans cesse, doit finir par leur montrer sa face hideuse, et les remplir de dégoût, d'horreur, et de honte, de s'être si grossièrement laissé tromper.

Mais une des plus majestueuses et des plus consolantes idées que l'homme puisse concevoir, c'est que le tems ne peut être que la monnaie de l'éternité, puisque Dieu, qui est tout, ne peut se montrer nulle part, ni sous quelque signe que ce soit, qu'avec le complément de ses aliquotes ; oui, le tems n'est que l'éternité subdivisée, et c'est là ce qui doit donner à l'homme tant de joie, tant de courage et tant d'espérance. En effet, comment nous plaindrions-nous de ne plus posséder l'éternité, si, en nous en donnant la monnaie, on nous a donné de quoi l'acheter ? mais en même tems que l'homme tremble sur le jugement à venir : car il n'aura rien à répondre, s'il n'est pas mis alors en possession de l'éternité, dès qu'on lui avoit donné la monnaie nécessaire pour en faire l'acquisition.

Nous aurions tort aussi de murmurer de ce que le tems est long. Comment ne seroit-il pas long,

s'il n'est que la monnaie de l'éternité, ou le complément de ses aliquotes ? Homme, apprends en outre, dans cette majestueuse et sublime idée, à tempérer ton audace et ta cupide curiosité, qui ne tendent à rien moins qu'à envahir le domaine universel de la science, puisque Dieu étant infini, nul homme ne pourra jamais nombrer la nature, attendu que d'après son modèle, qui est l'universelle et active éternité, elle n'est pas une somme d'aggrégats et de molécules, comme l'enseignent les écoles humaines ; mais un continuel produit, et une constante progression génératrice.

Dans ce bas monde, les biens l'emportent infiniment sur les maux.

Nous avons d'autant plus de facilités pour faire l'acquisition de l'éternité, que, dans ce bas monde, vu l'inépuisable bonté de la sagesse divine, qui ne veille que pour contenir les désordres, les biens l'emportent infiniment sur les maux.

En effet, en commençant par nos maux politiques, comparez les tems où les nations sont en paix entre elles, avec les tems où elles y sont en guerre.

Comparez la longueur des campagnes de guerre avec la rareté des batailles.

Comparez le nombre des combattans avec le petit nombre des morts dans ces batailles.

Comparez le nombre des blessures légères avec le nombre des blessures graves qui s'y reçoivent.

Comparez le nombre de ceux qui réchappent de ces blessures graves , avec le nombre de ceux qui y succombent.

Comparez les momens de tranquillité intérieure , dont jouissent les états politiques en particulier , avec les momens où ils sont en trouble et en convulsion.

Comparez ensuite la durée de la santé physique de l'homme , avec celle de ses maladies et ses douleurs.

Comparez les instans de son repos moral et des secourables distractions , que ses futilités même lui procurent , avec les instans d'agitation que son ame éprouve.

Comparez la tranquillité du regne de la sagesse sur l'univers , avec les époques où elle est contrariée par le grand ennemi.

Comparez le tems avec la durée de l'immensité divine.

Enfin , comparez les jours calmes de la nature avec ses jours orageux.

Sur-tout n'oubliez pas que , si dans les effroyables catastrophes que l'espèce humaine éprouve de tems en tems , soit par les passions des hommes , soit par les bouleversemens de la nature , il se trouve des milliers de victimes innocentes sacrifiées avec ceux qui sont coupables , l'industieuse et bienfaisante attention de la sagesse emploie ces victimes pures , comme un sel conservateur et propre à préserver de la corruption absolue ceux avec qui elles sont précipitées dans le tombeau.

Alors loin de murmurer sur les maux de l'homme

et sur les apparentes cruautés de la providence ; vous reconnoîtrez combien est incommensurable la somme dont le bien surpasse le mal , et dont le vrai surpasse le faux dans cette vallée d'épreuve.

Dans ce tableau vous verrez le mal comme un point dans l'espace de l'infini , le tems comme un des battemens de l'éternité ; et cela pour toutes les régions qui ne sont pas dans la mort complète , pour toutes les classes et pour tous les individus que l'œil divin daigne encore honorer de son regard.

La raison de cela est très profonde et par conséquent , elle est très simple , et vous la connoissez.

C'est que tous les désordres quelconques , tant ceux que l'homme peut produire , que ceux qui dérivent de toutes les autres sortes de puissances , ne sont que des extralignemens de l'intention divine , qui ne veut et ne peut opérer que le bien.

C'est que , pesant sans cesse sur les êtres pour les tenir dans l'équilibre et le bonheur , elle ne laisse aux puissances opposées que des instans de force , pour qu'elles ne soient pas des êtres nuls.

C'est que , par les droits universels de sa supérieure immensité , elle fait perpétuellement prévaloir son propre règne , sa propre force , sa propre justice , sa propre sagesse , c'est-à-dire , sa propre et infinie perfection , sur tous les cercles et sur tous les individus qui les remplissent.

Si , à l'image de cette divinité , l'homme vouloit employer ses forces contre le mal , dont il est environné en son particulier , il trouveroit à établir entre lui et ce mal , la même disproportion qui

regne entre l'unité éternelle et le désordre passager.

Toutes les tribulations auxquelles il peut être exposé, loin de lui paroître un abîme incommensurable, ne lui paroitraient plus qu'un point, relativement à son immensité individuelle, qu'un instant relativement à sa partielle éternité.

C'est à ce terme sublime que doivent nous conduire toutes les épreuves ; elles n'ont pour but que de nous faire sentir notre grandeur divine, et de nous mettre dans le cas de manifester, en notre personne, toutes les proportions, toutes les mesures, et tous les rapports du monde divin, dans le monde physique et ténébreux.

La tâche est pénible, mais le terme en est si grand, si consolant, que, pour peu que nous y portions notre pensée, il nous aide lui-même à établir cette superbe différence qui existe entre le mal et le bien, entre les fatigues et les jouissances,

Car ce terme ne se présente point à nous, sans nous apporter quelques rayons de cette universelle et éternelle immensité divine, à laquelle il tient, et qui fait qu'il est actif pour nous, dès ce monde-ci, et nous communique, en nature, de réels aperçus, de vrais pressentimens de ce qu'il sera un jour, quand il nous aura fait atteindre à son complément.

Coup-d'œil sur la mort.

D'APRÈS ce qu'on vient de lire sur le tems , on voit de quel œil l'homme considéreroit la mort , s'il suivoit fidèlement et avec fruit les progressions du tems qui lui est donné. Supposons qu'un germe d'un de nos plus beaux arbres , ou d'une de nos plus belles fleurs , eût la connoissance de cette superbe forme qui l'attend , quand il aura subi l'opération terrestre qui doit lui procurer ce magnifique développement. Certes , il seroit bien loin de redouter cette glorieuse perspective , parce qu'il ne pourroit en avoir la connoissance , qu'il ne sentit en lui la racine et les principes générateurs de cette forme qui l'attend.

Eh bien ! l'homme a en lui cette racine et ces principes générateurs de la forme future , qui lui est propre , selon son ordre et sa classe ; si , en suivant fidèlement les diverses progressions du tems sur lui , l'homme ne laissoit pas effacer en lui ces bases et ces principes , il sentiroit continuellement dans son intérieur , les données et les bases actives de l'état qui doit couronner sa mort : ces bases et ces données en seroient pour lui , comme autant de garans vivans , et dont le témoignage lui paroîtroit si persuasif , qu'il ne pourroit la révoquer en doute.

Loin donc de craindre la mort , il la verroit venir avec joie et sécurité ; ainsi les hommes n'ont peur de la mort que parce qu'ils n'ont pas le soin d'entretenir ou de faire naître en eux de semblables

témoignages et de semblables garans ; c'est l'incertitude de leur floraison qui les ombrage et qui les tourmente ; c'est leur principe spirituel qui craint la mort ; ce n'est point leur principe corporel, puisqu'il ne la connoît point, et ne peut en avoir ni la lumière ni la frayeur, quoique par la force de sa vie, cette forme corporelle, comme tout être animal se défende contre la douleur et les dangers.

L'avantage même seroit tout entier en faveur de l'homme, dans la comparaison que nous venons d'offrir : car il n'y a pas entre le germe matériel et la fleur, une si grande différence, qu'entre l'homme terrestre et l'homme qui, à sa mort, doit fleurir dans l'esprit. Le germe et la fleur sont de la même substance ; le corps de l'homme et son esprit sont séparés par une ligne de démarcation entière et absolue.

L'esprit de la mort.

SI la mort n'étoit rien, ainsi que l'enseignent souvent des doctrines un peu précipitées, il n'y auroit pas de gloire à la braver, comme font tous les jours les guerriers et les prosélytes de l'honneur humain ; si elle est quelque chose, on ne doit pas la regarder d'un œil neutre, et y aller sans seulement l'apercevoir, et avec une froide indifférence, comme ont fait tant de philosophes célèbres, et comme font tous les jours tant de gens qui s'attachent à les imiter.

La vraie bravoure est le sentiment divin de notre supériorité sur ce corps terrestre et sur tous les ennemis dont il est le refuge ; c'est la vive persuasion qu'en nous l'ôtant, on ne nous ôtera rien de ce qui est nous, et que nous avons d'avance remporté la victoire, en soustrayant à l'ennemi, par notre conduite passée, toutes les portions de notre domaine, qu'il voudrait nous enlever ; ce qui fait que la vraie bravoure ne peut appartenir réellement qu'au vrai sage et qu'à l'homme régénéré ; car la bravoure, qui n'est pas de Dieu, est ou animale ou folle.

Or, comme cette mort doit être le dernier acte de notre combat, et le moment où l'ennemi va déployer toutes ses forces, et en même tems celui où la couronne de vainqueur nous attend, il n'y a que l'aveugle et l'insensé qui puissent la voir avec un oeil nul et avec une absolue indifférence ; car elle mérite notre attention, si nous la considérons comme une bataille, et elle mérite tous nos transports, si nous la considérons comme un couronnement et une délivrance.

De ces deux sentimens, dont l'un est laborieux et l'autre ravissant, il s'en doit former un troisième qui est un doux mélange de dévouement et d'espérance, et qui constitue l'état de paix vive et de calme animé, dont l'ame de l'homme régénéré doit être remplie et doit donner les signes à cette grande heure.

La mort de Socrate lui-même, toute glorieuse et admirable qu'elle puisse être aux yeux de la philosophie humaine, ne m'offre point ce grand

caractère, ce caractère essentiel pour représenter, dans ce moment important, l'état de l'homme, aux prises avec son ennemi.

Socrate semble, pour ainsi dire, étranger à l'œuvre qui va s'opérer ; il semble regarder sa mort, non pas comme un acte où ce qu'il y a de plus grand dans lui-même doit triompher pour jamais de la puissance ennemie qui l'a retenu si long-tems éloigné de sa véritable atmosphère, mais comme une scène historique, dont il suffit de parler sans émotion, et de représenter le fait de sang froid extérieurement, tandis que c'est l'œuvre la plus intérieure, la plus active et la plus décisive que nous puissions jamais opérer, puisqu'il s'agit là d'arracher la racine de notre être, sans la briser, de toutes les profondeurs où elle est implantée depuis le péché de l'homme, et où elle a tant étendu en tous sens ses ramifications, qu'il ne doit pas être si aisé de les exhumer.

Oui, cet acte sublime doit se composer de ce travail et d'une solennelle action de grace à l'auteur des choses, quand il veut bien nous retirer de notre demeure de perdition, assister lui-même à notre délivrance, et poser sur notre tête la couronne du triomphateur, et ces mouvemens-là sont de nature à nous occuper assez pour qu'il en résulte quelques signes et quelques témoignages. Il ne nous faut rien moins qu'un pareil stimulant pour nous soutenir dans ce choc ; il nous faut l'espoir d'une pareille jouissance, pour balancer l'horreur d'une pareille dissolution.

Or, c'est une victoire dont on ne peut être

entièrement sûr qu'après le combat ; et l'insouciance de Socrate me paroît légère et imprudente , à force d'être avantageuse.

Mais en même tems , c'est là ce qui doit nous donner de sublimes idées de la *vie*, puisque , quand nous avons le bonheur de la laisser approcher de nous , elle a le pouvoir de nous élever au-dessus de la disparition de ce corps terrestre , et d'absorber le sentiment de nos souffrances et de la mort , dans une affection supérieure et entraînant avec laquelle tout ce qui tient à ce corps corruptible se trouve n'avoir plus aucun rapport.

Toute affection de l'ame, de l'esprit ou du cœur, soit bonne, soit mauvaise, nous élève au-dessus de la mort.

LA raison de cela est que ces affections , en réveillant notre être principe , nous attirent hors de notre corps , et que notre corps , quand il est réduit à lui-même , n'a pas plus la peur de la mort que ne l'ont les autres animaux. C'est notre esprit qui , en s'enfonçant dans notre corps , lui apporte cette notion puisée au-dehors , et que ce corps n'aurait pas sans cela.

Lors donc que notre être principe se trouve attiré par une affection quelconque , dans une région où il n'y a point de mort , il s'y porte avec toutes ses notions de mort , et n'en laisse aucune à notre matière.

C'est là la vraie raison qui fait que tant de gens bravent la mort sur la terre, et par des motifs si différens.

L'orgueil, la piété, la fureur, la honte, l'envie d'échapper au triomphe d'un ennemi, l'amitié, tous les préjugés, toutes les vertus sont autant de pouvoirs attractifs qui nous font sortir de notre prison matérielle, et la livrent à ses propres lois inertes et sans intelligence; et c'est par là que s'expliquent l'intrépidité du guerrier, le dévouement des martyrs de toutes les religions, grand nombre de suicides, l'usage de se brûler et de s'ensevelir avec des morts etc.; car sans cela, il seroit impossible de sauver la contradiction qui se trouveroit dans la plupart de ces actes, entre les sacrifices que les hommes font là de leur propre vie, et le soin de notre propre conservation.

Il est donc certain que nous avons besoin de jouir de tous nos droits supérieurs pour que la mort soit pour nous ce qu'elle doit être, et pour que nous connoissions dans ce grand acte, les merveilleuses munificences de notre dieu. Et en effet, lorsqu'on réfléchit aux merveilleuses munificences divines, on découvre une immensité de trésors qui nous transportent, mais qui nous semblent tellement naturels que nous cessons même d'en être surpris.

Ces trésors, ce sont les ravissantes compensations qui doivent balancer non-seulement les horreurs de notre mort, mais même celles de notre existence actuelle; au lieu de l'état de coagulation universelle où nous nous trouvons corporellement

par une suite de la loi du tems, il faut que nous puissions espérer un état de perspicacité et d'expansion qui nous mette à même de pénétrer dans toutes les régions de toutes les atmosphères.

Au lieu de ces ténèbres et de ces incertitudes inquiétantes qui nous dévorent journellement, il faut que nous puissions atteindre à la permanence d'une lumière complète et sans restriction.

Au lieu de ces paroles lentes, successives, informes, impuissantes ou corrosives que notre cœur et notre bouche ne cessent d'enfanter, il faut que nous puissions espérer une parole vaste, assurée, terrible contre le mal et le désordre; une parole qui engendre naturellement en nous ce que, par la bouche éternelle, elle ne cesse d'opérer dans tous les mondes, c'est-à-dire, l'explosion active et continue de tout ce qui est.

Avec de pareilles perspectives, pouvons-nous donc encore regarder la mort comme autre chose que comme l'ouverture d'un sceau sacré, où sont en activité toutes ces merveilles? Mais voici de nouvelles clartés qui se présentent sur ce grand objet.

Le moment et le mode de notre mort pourrions-nous et devrions-nous être connus.

DE ce que nous savons tous que nous devons mourir, il résulte que nous devrions encore savoir quand et comment nous devrions mourir, car il est bien difficile de nous en acquitter comme il faut

sans cela, attendu que l'on n'exécute bien que les rôles que l'on a eu le tems d'apprendre, afin de n'être ni surpris ni embarrassé de toutes les circonstances que ce rôle doit offrir et développer.

Voilà pourquoi c'est dans cet exemple principalement que toutes nos lumières et toutes nos vertus doivent être divines ; puisque, l'homme étant foible et aveugle naturellement, il est hors de la ligne, s'il ne prend pas son instruction et son courage dans la puissance virtuelle de l'esprit.

Aussi, ce que les hommes pieux appellent *bien mourir*, selon les doctrines et les usages des religions où ils vivent n'est pas suffisant pour remplir l'objet dont il s'agit, quoiqu'ils prouvent eux-mêmes les propositions ci-dessus, en disant qu'il faut avoir sa tête, pour profiter de ses derniers momens.

Il faudroit encore qu'ils eussent les notions de tout ce qui a rapport à ce grand événement, et, d'après tout ce qu'on vient de voir, nous pouvons assurer comme une chose certaine que, si l'homme s'occupoit constamment, pendant sa vie, à se remplir de l'esprit de lumière et de vérité, il connoitroit d'avance le moment et le mode de sa mort, puisque l'esprit est l'universel flambeau de la matière, et que l'homme qui est privé de cette connoissance est un être abâtardi.

Dès que ce coup de jour se présente de lui-même à notre esprit, nous nous trouvons par là autorisés naturellement à fixer nos regards sur cette partie des traditions hébraïques où nous voyons des récits analogues à cette doctrine. Car ces traditions sont remarquables par les détails avec lesquels ces

sortes de faits nous sont rapportés. Ce ne peut donc plus être une chose indifférente pour nous, d'apercevoir dans ces traditions, les patriarches annoncer tous d'avance communément leur propre fin, ni de voir avec quelle sérénité ils terminoient leur carrière.

Quand même les faits seroient encore contestés, le principe ne sauroit l'être. Ainsi, nous n'engagerions que la moindre partie de notre crédulité, en regardant ces patriarches comme étant chargés de nous représenter des traits de l'homme régulier. Or, l'homme complet et régulier, sachant qu'il doit mourir, ne seroit plus tel s'il ne savoit comment et quand il doit s'acquitter de cette fonction.

En effet, c'est une chose si naturelle que la mort, que nous ne devons plus être étonnés de voir Dieu annoncer la leur aux patriarches, comme tous les autres événemens de leur vie; et dès qu'ils étoient pleins de jours, la mort étoit pour eux une floraison et une naissance. Lorsque Dieu parloit à Adam, ne lui disoit-il pas : ne mangez pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, car du jour que vous en mangerez, vous mourrez; et quand il eut péché, ne lui parla-t-il pas encore en lui prononçant son arrêt de mort?

Lorsqu'Adam fut devenu coupable, il lui resta donc le souvenir du moment où cette parole lui fut prononcée; il se ressouvint que la vie avoit précédé la mort pour lui. La mort ne pouvoit donc pas manquer d'être suivie de la vie, et c'est là ce qui rendoit si calmes les patriarches, au moment de leur passage hors de cette vie terrestre.

Si les hommes s'élevoient à cette haute idée, s'ils pouvoient se persuader qu'en s'éclairant de ces lumières patriarcales, ils ne feroient que se remplir de leurs vraies lumières naturelles, qui les amèneraient à connoître leur propre vie, avec quel calme ils se rendroient dans le lieu du repos qui nous attend tous, et dont nous n'aurions jamais dû sortir !

Si les animaux ne peuvent savoir ni quand, ni comment ils mourront, c'est qu'ils ne savent pas qu'ils mourront. Ils n'ont pas besoin de ces notions-là, ou plutôt, ils ne peuvent les avoir, parce qu'il faudroit qu'il y eût deux êtres en eux ; l'un qui jugeroit, et l'autre qui seroit l'objet de leur jugement ; l'un qui agiroit, l'autre qui observeroit et dirigeroit même celui qui agiroit. Or, les animaux n'ont en eux qu'un seul être. Enfin, les animaux ne connoissent point la mort, par la raison qu'ils ne connoissent point la vie.

Remarquons cependant que les animaux qui ne connoissent que ce qui est en-deçà de la mort, n'en ont pas peur, et que les hommes qui connoissent ce qui est au-delà n'en ont pas peur non plus, quand leur vraie nature énergique se déploie, comme on le voit dans la classe inférieure, soit parmi les héros humains, dans les combats, soit parmi les sectateurs du stoïcisme, et dans la classe supérieure, parmi les véritables hommes de l'esprit, lors de leur dernière heure. Qu'est-ce donc que cette mort, sur laquelle on peut si difficilement fixer son point de mire ?

Ame humaine, la mort ! est-ce qu'il y en a

encore ? est-ce que ton ineffable et invincible mère ne l'a pas détruite ? est-ce qu'en s'introduisant , par son amour actif , jusque dans les plus profonds réduits de ton être , elle n'y a pas injecté la vie ? est-ce que , par les efforts de son inexprimable sollicitude , et par les tourmens de ses desirs , elle n'a pas épuisé toutes les angoisses de ce que tu appelles la mort ? est-ce qu'elle n'a pas souffert mille fois secrètement la mort de violence , de peur que nous eussions autre chose à subir que la mort de joie ! Est-ce que depuis qu'elle a absorbé tout ce qui est douleur , nous pouvons encore avoir quelque chose à souffrir ?

Non , la mort n'est plus pour nous que l'entrée dans le temple de la gloire. Le combat a commencé dès le moment de la chute ; la victoire a été remportée ; nous n'avons plus à recevoir de la main de la mort que la palme du triomphe... La mort ! c'est au vrai sage qu'il est seul permis de ne plus la compter pour quelque chose , attendu qu'il a eu le bonheur de goûter *la vie* ? Non ; cette mort n'est plus pour lui qu'un acte du tems. Quel rapport cet acte du tems pourroit-il avoir avec l'homme de l'éternité ?

Aussi , l'homme n'auroit pas l'idée de la mort , s'il n'avoit pas le sentiment de l'éternité , avec lequel cette idée de mort fait un contraste ; et de là résulte encore une autre preuve que l'homme sage doit avoir la connoissance de sa mort particulière , qu'il doit la suivre dans tous ses détails , et qu'il doit se voir mourir , puisque son éternité personnelle doit connoître tout ce qui se passe dans le tems pour lui , et dans sa propre circonscription.

Mais nous l'avons déjà dit , pour qu'il remplisse dignement cette importante tâche , il faut qu'il remplisse dignement tous les instans de l'importante tâche de sa vie ; sans quoi il meurt dans les ténèbres et sans le savoir , comme les *nations* et les hommes du torrent. Or , le vrai mal , le seul mal que nous puissions éprouver de la part de la mort , c'est de mourir corporellement avant d'être ressuscités de notre propre *tombeau* : car , pour ceux qui sont ressuscités de leur propre tombeau , avant de mourir corporellement , en quoi cette mort pourroit-elle les atteindre ?

Aussi les puissances humaines qui ne savent gouverner qu'en faisant peur de la mort , et qui s'arrêtent là , ont grand tort , puisque la nature , ni l'homme régénéré n'en ont pas peur. Au contraire , lorsque la nature reste dans sa ligne de subordination , et l'esprit dans la ligne de supériorité , la mort est une douceur depuis que la mère de famille en a surmonté et détruit toute l'amertume ; ce sont les hommes aveugles et féroces qui dénaturent cette mort , en la rendant cruelle par leurs furieuses et épouvantables justices , ou prématurée par leurs imprudences.

Bien plus , quand l'ame a le bonheur de sentir combien l'ennemi sème d'embûches sur notre carrière , et combien son pouvoir est énorme , et dans une constante et opiniâtre activité , pour arrêter le cours de ce qui est bien , et l'approche du regne de la vie ; oh ! combien alors elle est guérie de la crainte de la mort ! et même combien elle la desire , afin de pouvoir être plus près de la vie , et avoir

le plaisir de la voir dans son triomphe et dans son royaume de paix et de bonheur !

Enfin le sage qui se sera convaincu que ce monde-ci n'est que comme une traduction du monde invisible, ne pourra que se réjouir au lieu de s'affliger, quand il verra venir le moment de s'approcher du texte, parce que c'est une vérité générale que les textes sont préférables aux traductions.

Comment serons-nous ? où serons-nous, quand nous ne serons plus dans ce bas-monde ?

Ces questions que l'homme se fait universellement, tiennent aux entraves ténébreuses que la région de la terre et du tems accumule et entasse sur nous et autour de nous. Si nous pouvions nous persuader que toute notre existence est dans l'affection, et non point dans le tems ni dans un lieu, nous conviendrions qu'étant émanés de celui qui n'a point de tems et point de place, nous ne devons pas appartenir plus que lui au tems et à une place, et qu'ainsi nous serons, comme lui, sans tems et sans place, c'est-à-dire, que nous serons toujours et partout comme lui, puisque, si nous sommes avec lui, nous devons participer à ses propriétés, selon notre mesure.

Quant à la question de savoir si nous nous reconnoissons, et comment nous nous reconnoissons dans l'autre monde, prenons toujours le naturel pour type. Nous ne nous reconnoissons même dans

ce monde-ci que selon nos figures du moment ; et nos figures sont toujours l'effet de l'action actuelle et particulière que le tems opère sur nous.

Deux enfans qui vivent ensemble se reconnoissent à la figure actuelle qu'ils portent. S'ils continuent à vivre ensemble dans un âge plus avancé, et ainsi de suite jusqu'à la vieillesse, ils se reconnoîtront toujours à la figure qu'ils auront lors de l'époque de leur vie, où ils se trouveront, quoique cette figure soit bien loin d'être la même que celle qu'ils avoient dans les époques antérieures, et sur-tout lors de l'époque de leur enfance. Enfin, si depuis leur enfance, ils ne s'étoient pas vus, et n'eussent pas entretenu l'analogie, il est certain que, dans leur âge avancé, ils ne se reconnoitroient pas.

Ainsi, lorsque l'on demande si nous nous reconnoissons dans l'autre monde, on ne réfléchit pas qu'il faudroit encore demander à quelle figure nous nous reconnoissons de toutes les figures diverses que nous aurons eues dans celui-ci, et, en outre, si nous avons ou non entretenu de l'analogie entre nous, ce qui, à la vérité, pourroit jeter l'interrogateur et le répondant dans quelque embarras, et devroit lui faire porter son esprit dans une région autre que celle de nos figures matérielles et de toutes les liaisons passagères, sur lesquelles nos intérêts de ce monde sont si fortement établis.

Reprenant donc ici ce que nous avons dit plus haut, savoir : que nos figures corporelles terrestres sont toujours l'effet de l'action actuelle et

particulière, que le tems opère sur nous, il faut croire qu'à cette suite de figures périssables, que le tems et la mort nous enlèvent, il doit succéder pour nous une autre figure, ou, si l'on veut, un autre ordre de figures, auxquelles nous nous reconnaitrons selon les espèces d'analogies morales et spirituelles, bonnes ou mauvaises, que nous aurons établies entre nous ici bas : car ces figures seront l'expression de l'action ou de l'affection qui nous aura animés, comme nos figures matérielles sont l'expression de l'espèce d'action élémentaire, qui joue en nous actuellement.

Ces analogies profondes et cachées qui doivent se manifester dans l'époque postérieure au tems, ne font ici bas que se semer en nous, et leurs fruits seront les figures et les signes futurs auxquels nous nous reconnaitrons. Voilà pourquoi il est essentiel de ne se former ici bas, autant que l'on peut, que des analogies vraies, douces et salutaires, parce que leurs fruits ou les signes qui en proviendront n'opéreront ailleurs entre nous, que de délicieuses sympathies, dont l'effet est retardé ici par le voile de notre matière : car, si les belles âmes pouvoient s'apercevoir, elles fondroient de joie.

Les analogies opposées que les méchants et les insensés établissent entre eux ici bas, opéreront dans l'ordre à venir des effets aussi repoussans que les autres seront doux, parce qu'ils verront alors leur difformité, qui, sur la terre, leur est cachée, par la même loi de la matière, qui cache aux bons leur beauté.

Il faut ensuite admettre dans cet ordre futur la même progression dans la variété de nos figures, que dans ce monde-ci, à la destruction près qui n'y peut avoir lieu ; c'est-à-dire, que loin de croire que nous y aurons toujours la même figure, nous devons penser au contraire que nos figures y acquerront un accroissement continuuel de charmes et de perfections, fondé sur l'action qui agira en nous dans sa liberté, et qui paiera elle-même à la source infinie de tout ce qui est vif et vrai.

Mais comme, par les analogies que nous aurons établies entre nous, nous croîtrons ensemble et dans les mêmes actions de manifestation, il résulte de là que nous nous reconnoîtrons toujours, malgré la diversité des signes et des perfections que nos figures manifesteront.

Ainsi l'on peut conclure que nous nous reconnoîtrons dans l'autre monde, non pas selon nos figures matérielles actuelles, dont l'action sera éteinte ; mais selon les figures de l'ordre non-matériel, et d'après les analogies que nous aurons formées dans celui-ci, et dont l'action jouera alors son plein jeu ; que, par conséquent, notre sensibilité doit avoir une grande joie et une grande espérance, puisque non-seulement nous devons nous flatter de nous reconnoître dans ces époques à venir, mais que nous sommes les maîtres de multiplier et de déterminer nous-mêmes ces liaisons et ces reconnoissances futures, en semant, dès ici bas, dans notre ame et dans celles de nos semblables, tous les germes des biens réels et des plaisirs purs qui nous attireront.

Les principes et l'analogie nous permettront ici de présenter quelques conjectures sur certains signes particuliers, auxquels nous nous reconnaitrons, indépendamment de ceux qui ne tiendront qu'à nos liaisons et à nos rapports personnels. Nous voyons ici bas toutes les corporations humaines, distinguées par des costumes et autres signemens caractéristiques; nous voyons les ordres, les dignités, les hautes naissances se couvrir de croix, de cordons et autres marques d'honneur.

Nous savons d'ailleurs que l'ame de l'homme, qui a pris son origine dans le centre divin, renferme en elle, par son droit originel, la base ou la source de toutes les merveilles de l'esprit, comme l'on suppose que toutes les distinctions honorifiques humaines, sont la récompense des vertus et du mérite que sont censés posséder ceux à qui ces honneurs sont dévolus.

Qui nous empêcheroit donc de croire que le développement de ces droits originels de notre être divin, pour ceux qui auroient su ne pas les laisser s'annuler, fût indiqué aussi par des marques caractéristiques, analogues aux bases divines qui auroient acquis leur terme en nous, et que ce ne fût là une de ces espèces de signes naturels, spirituellement sensibles, auxquels nous nous reconnaitrons dans l'autre monde? Les principes nous permettent même de présumer que les croix joueront un grand rôle parmi ces décorations: car la croix ou l'harmonie des deux puissances, ne seroit pas la racine de tout ce qui est, si elle ne devoit pas en être le terme; mais ces croix naîtront de

nous, au lieu que les croix humaines, il faut qu'on nous les donne.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter que les signes d'opprobre se manifesteront aussi sur les méchants, et sortiront naturellement de leur propre personne, pour faire connoître l'iniquité de leurs œuvres ; et pour peu qu'on ait d'aptitude à sonder l'esprit des choses, on verra à quoi tient l'usage où sont les justices humaines, de faire attacher des écritaux indicatifs sur la personne des criminels.

Comment peut-il y avoir des sons parlés et articulés, sans le moyen de nos organes physiques et matériels ?

Nous voyons que plus l'homme s'élève et se dégage de sa matière, plus sa parole acquiert de force et de perfection ; non pas cette parole que les hommes ne connoissent que par sa multiplicité, son ornement factice, et ses couleurs mensongères ; mais cette parole vive, simple, féconde et efficace, dans laquelle toutes les instructions éparses dans nos écrits, nous apprennent que nous avons pris naissance, et qui, par conséquent, doit être notre indice caractéristique et l'aliment de notre être, comme elle en a été le principe, ce qui suffit pour ne laisser aux personnes instruites, aucun doute que les êtres dépouillés de nos liens terrestres, ou ceux qui n'y ont jamais été ensevelis, ne puissent parler bien mieux que ceux qui y sont détenus.

Mais si les doctrines vulgaires ne peuvent s'accommoder de cette observation, puisqu'elles se tiennent si loin des données qui lui servent de base, elles devroient au moins apercevoir dans les images de l'ordre terrestre et naturel, quelques signes qu'elles pourroient prendre comme des indices de ce qui se passe au-dessus.

Elles savent, en effet, que plus l'homme est élevé en puissance dans le monde, plus sa parole a d'autorité. Elles pourroient conclure de là que s'il y a des autorités supérieures au monde, ces autorités devront également voir accroître leur puissance, et par conséquent le signe ou l'organe de cette puissance, qui ne peut être que la parole, puisqu'il ne peut pas y avoir deux signes de la même chose.

Elles savent aussi que plus l'homme est élevé en puissance dans le monde, et accroît par là l'autorité de sa parole, plus il se rapproche de l'autorité souveraine, qui gouverne tout l'état et qui ne le gouverne que par la suprême puissance d'une suprême parole; en sorte qu'il se trouve plus à portée de correspondre avec cette suprême puissance ou avec cette suprême parole; d'assister à ses conseils, de converser et de délibérer avec elle, et d'être admis à la connoissance et à l'intelligence de toutes les merveilles de sa sagesse et de ses vues fécondes et bienfaisantes.

Elles peuvent donc par les lois de ces profondes, mais simples analogies, concevoir quels sont les emplois, les fonctions et les jouissances de toutes ces autorités supérieures au monde qui, plus elles

s'élèvent en puissance et accroissent leur parole ; plus elles deviennent susceptibles de siéger dans le souverain conseil de l'universelle puissance, et d'entendre les délibérations et les plans de l'universelle parole.

Elles peuvent enfin se former une idée de ce qui attend l'homme, lorsqu'il parvient à cette région supérieure où réside l'universelle autorité et l'universelle parole : car ce seroit en vain qu'en se dégageant de sa matière, il verroit sa parole à lui-même acquérir plus de force et de perfection, s'il ne se trouvoit pas à portée d'exercer ce don suprême, et de le fortifier sans cesse de plus en plus, en l'approchant de plus près de la source exclusivement vivifiante.

Le dépouillement de nos liens terrestres et de nos organes matériels, ne doit donc point embarrasser l'intelligence, par rapport à l'exercice futur de notre parole, puisque, d'après tout ce qu'on a vu précédemment, nous ne faisons à la mort que changer de corps, et puisque notre vie entière, si nous étions prudents, seroit censée n'être occupée qu'à nous procurer ce nouveau vêtement.

Nous ne venons ici bas que pour nous y faire habiller.

Nos vêtements artificiels sont l'enchantement et l'absorption du corps terrestre ; sans cela sa vue et sa présence nous deviendroient bientôt insupportables, parce que les puissances fougueuses de l'atmosphère, le frappant sans intermède, en feroient

sortir des influences désorganisatrices pour notre esprit, et pour notre œuvre spirituelle.

Les animaux n'ont pas besoin de cet intermède préservatif, parce qu'ils n'ont point d'œuvre spirituelle à faire, ni d'esprit qui craigne les puissances désorganisatrices.

Les nations sauvages qui vont nues, sont peu avancées dans leur esprit et encore moins dans l'œuvre spirituelle.

Les nations policées qui s'habillent, paroissent plus avancées dans leur esprit que les nations sauvages ; mais elles le sont en sens inverse, savoir : dans la dépravation ; aussi sont-elles peut-être plus éloignées de l'œuvre spirituelle que les sauvages même, parce que ceux-ci ne savent pas seulement si l'esprit de l'homme a quelque chose à faire, au lieu que les autres croient qu'il n'a à faire que le mal, c'est-à-dire, à se substituer à l'esprit universel, et à prendre la place de la souveraine sagesse.

Dans l'ordre spirituel et pur, si nous pouvons obtenir des vêtements, ce n'est point pour absorber notre être et le préserver de l'action des puissances désorganisatrices qui ne sont point à craindre pour lui ; c'est au contraire pour voiler sa gloire et sa sublimité, parce qu'à l'image de Dieu, il porte en lui le sanctuaire et le saint des saints, et il doit en dérober la majesté aux régions qui, étant éblouies de sa pompe, prennent par là l'idée qu'elles doivent avoir de celui qui habite au sein de cette magnificence.

C'est donc pour recouvrer ces superbes vêtements

que nous paroissions dans ce bas-monde ; mais comme dans cet ordre là toute hypocrisie est impuissante et sans crédit , et comme ces habits de gloire ne peuvent réellement revêtir que l'être qui en est digne , nous ne pouvons jamais prétendre à cet honneur qu'autant que nous nous sommes sanctifiés ; de façon que s'il est très certain que l'homme saint peut prétendre à cet habit de gloire , jamais cet habit de gloire ne sera donné à quelqu'un qui ne sera pas saint.

La raison de cela , c'est que tous les êtres quelconques ne peuvent être vêtus que de leurs propres œuvres. Les arbres et les plantes ne sont vêtus que des œuvres de leur germe , ou sémence végétale. Les animaux ne sont vêtus que des œuvres de leur principe de vie ; nous sommes vêtus comme eux animalelement par notre peau , qui n'est que l'œuvre de notre principe de vie animale , ainsi que tous les organes de notre corps.

En qualité d'hommes-esprit , nous devrions avoir des vêtemens plus beaux et plus parfaits que ceux qui ne proviennent que de l'œuvre de notre principe animal ; et c'est parce que nous avons perdu en ce genre nos anciennes et éminentes propriétés , que nous y suppléons par nos habits artificiels.

Mais le principe et la loi nous suivent dans cette dégradation. Si ces habits artificiels ne sont point le fruit de l'œuvre vive de notre esprit , puisque dans le vrai nous ne les produisons pas ; ils sont au moins , quand à leur forme , le fruit de l'œuvre de notre industrie ; ainsi , dans le soin que nous prenons de nous habiller , nous montrons toujours que

tous les êtres quelconques ne peuvent être vêtus que de leurs propres œuvres.

Nous voyons en outre que nos vêtemens réels, devant être le fruit de nos œuvres, deviennent pour nous un signe de gloire, ou un signe de honte et d'humiliation.

C'est cette idée peu approfondie, qui nous fait admirer aveuglément ceux qui se montrent à nos yeux avec de riches et belles parures, et dédaigner et mépriser ceux qui ne sont couverts que de haillons. Les premiers nous retracent une figure et une image de ces habits précieux, que leurs œuvres régulières auroient dû leur produire; les seconds nous retracent l'image des parures ignominieuses, que les coupables se préparent et se produisent par leurs œuvres fausses et criminelles. Et ces tableaux factices n'en remuent pas moins en nous un foyer réel, d'où jaillissent journellement toutes les vérités.

C'est aussi par un des mouvemens de ce foyer que les grands, les puissances, les souverains, sont dans l'usage de se vêtir d'habits somptueux et de s'orner de décorations. Ils sembleroient vouloir suppléer, par ces signes extérieurs, aux véritables ornemens qui leur manquent, et qui devroient être le fruit de leurs œuvres. Enfin, ils sentent que l'homme ne peut avoir aucun droit, aucune puissance, qu'autant qu'il est régénéré ou jouissant de ses antiques facultés et de ses vertus primitives, et ils font tout ce qu'ils peuvent pour en avoir l'air. Hommes, apprenez donc à lire les réalités au milieu de toutes ces figures.

Titre d'admission dans les régions futures.

VOICI une nouvelle figure que nous ne craignons pas de présenter au lecteur en passant, pour lui montrer combien il nous importe de nous occuper ici bas de notre sublime tâche.

- Nous n'avons de place dans nos spectacles qu'autant que nous avons eu soin de nous précautionner d'avance d'un billet d'entrée. Ce billet ne se donne que sous l'attache du directeur ; en outre , si nous ne retenons pas nos places d'avance, nous courons risque d'être écrasés par la foule, qui attend l'heure du spectacle pour prendre ses billets, et même nous courons risque de n'en point avoir.

- Cet emblème , très temporel et très terrestre , nous apprend que nous ne sommes ici bas que pour acheter notre titre d'admission au séjour des fêtes divines ; que si nous n'avons pas le soin de nous précautionner de ce titre d'admission pendant notre passage terrestre , nous n'entrerons sûrement pas dans l'assemblée de délices et de réjouissances ; qu'il ne nous faut pas attendre au dernier moment pour prendre cette précaution , vu toutes les incertitudes et tous les inconvéniens auxquels cette lenteur et ce délai pourroient nous exposer ; que cette précaution est d'autant plus facile à prendre, que nous trouvons à tous les pas des dépôts où se débitent ces titres d'admission ; que par conséquent , nous serons inexcusables si nous n'en sommes pas munis ; qu'avec cela ces titres d'admission ne se prêtent pas comme ceux de nos spectacles , parce que notre

nom s'y trouve écrit, ce qui empêche que le billet ne puisse servir pour un autre ; que là, il ne peut y avoir de supercherie, parce que c'est le directeur lui-même qui fera l'appel ; que par conséquent, il faut encore plus se défier des gens trompeurs, qui vous offrent sur la place des soi-disant billets d'entrée, mais qui sont faux, et avec lesquels on ne sera pas reçu, quelque vogue que les vendeurs essayent de leur donner.

A présent, en laissant là cette figure, nous dirons qu'il y a sûrement un moyen de juger des dimensions qu'aura la demeure future de chacun de nous qui habitera les régions éternelles ; c'est de considérer bien attentivement les dimensions des divers fondemens que la divinité pose en nous journellement ; car c'est une loi lumineuse et positive, que les proportions et les dimensions de l'édifice soient calquées sur celles de ses fondemens.

Il faut que chaque chose prononce elle-même son propre nom.

Les noms ne sont que les indices des propriétés des choses ; et les choses manifestant continuellement elles-mêmes leurs propriétés, il en résulte qu'il faut que chaque chose prononce elle-même son propre nom ; ce qui revient à cette proposition fondamentale et universelle, que nous avons présentée plusieurs fois et qui nous apprend qu'il faut que chaque chose fasse sa propre révélation.

Aussi Dieu prononce-t-il sans cesse son propre nom pour faire parvenir la connoissance de ses propriétés à toutes ses productions, et à toutes les facultés et à tous les organes de ses productions.

C'est aussi ce que font continuellement les êtres purs et les esprits divins qu'il a produits pour être les ministres de sa gloire, et de sa lumière.

C'est ce que font tous les êtres de la nature, soit ceux qui la dirigent immédiatement, et qui sont comme ses colonnes fondamentales, soit ceux qu'elle produit journellement, et qui ne parviennent au terme complet de leur existence qu'en prononçant à chaque époque de leur croissance leur propre nom, c'est-à-dire, en montrant à découvert toutes leurs propriétés.

C'est donc là ce que doit faire l'homme à tous les degrés de sa renaissance et de sa régénération ; il faut que par l'impulsion de ses facultés spirituelles réunies, il arrive au premier pas de cette sainte carrière, et que de cette réunion active de ses facultés spirituelles, il résulte une explosion qui n'est autre chose que le *prononcer* de son propre nom.

Les agents qui se trouvent à cette classe, ou à cette région, entendent ce nom ; ils s'y unissent par l'intérêt de l'universelle charité ; par là l'homme monte en grade et arrive à une autre classe, où, par la même loi, il repète la même opération, c'est-à-dire, qu'il manifeste, par un second nom, les titres qu'il a acquis dans la classe précédente.

Les agents de cette seconde classe le reçoivent comme l'ont fait les premiers ; c'est ainsi qu'il passe

de grades en grades par les cercles spirituels-temporels, terrestres, célestes, sur-célestes, jusqu'à ce qu'il atteigne la classe sainte et divine, où, en prononçant le plus élevé et le dernier des noms qu'il doit acquérir dans ses travaux de restauration, il puisse recevoir le nom nouveau qui doit le vivifier à jamais, lequel nom ne s'arrête plus dès qu'il a commencé à se prononcer lui-même, parce qu'il se chérit trop, et trouve trop d'attraits à sa propre génération, ou à sa propre production, pour que l'ardeur de son propre desir puisse lui permettre la moindre interruption.

C'est là le principal de ces monumens qui restent à demeure quand ils ont été une fois mis en place ; car on peut toujours dire d'eux, à quelque moment qu'on les considère : voilà des monumens qui sont restés jusqu'à ce jour.

Oh ! comme il sera beau le jour de la moisson de tous ces noms et de toutes ces propriétés ! Hélas ! il s'en faut beaucoup qu'elles soient mures ces moissons superbes et magnifiques ! Elles ne sont encore qu'en végétation. Mais leur secrète croissance fait le charme et l'espérance de l'homme de desir. Car ce n'est point assez que nous ne prononcions pas en vain notre propre nom, il faudroit qu'à tout moment le nom divin pût jouir de sa propre efficacité ; et cette efficacité, si elle étoit complète, ne seroit rien moins que de ne pas nous laisser faire un seul acte sans lui, et (ce qui y mettroit le comble) ce seroit non-seulement de ne pas cesser un instant de nous employer, mais encore de ne jamais pouvoir nous employer qu'à la manifestation de

ses éternels prodiges, et de ses inépuisables merveilles.

En attendant, combien n'avons nous pas à gémir sur l'inutilité de la langue de l'homme dans ce bas-monde ! L'univers ne parle point, ou le peu qu'il dit n'opère que les ténèbres et le néant.

Les malheureux hommes ! au lieu de se débattre jusqu'à suer leur sang pour se garantir de l'infection de cet abîme, ils subissent l'influence mortifère de la langue de l'univers ; ils ont beau s'épuiser en paroles pendant toute la durée de leur existence, ils ne disent rien, c'est-à-dire, qu'ils parlent tous la langue du pays où ils sont exilés, comme les Hébreux parloient la langue des Egyptiens pendant leur captivité chez les Pharaons.

Le caractère essentiel du nom de Dieu.

IL y a de faux docteurs qui prétendent connoître quel est véritablement le nom de Dieu, quelles sont les propriétés que ce nom renferme, et qui voudroient enseigner, soi-disant, à le prononcer. Ne leur donnons pas notre confiance. Ce nom ne pouvant être inséparable des propriétés actives qu'il exprime, et ces propriétés étant dans une fructification perpétuelle, il doit être toujours nouveau comme elles, et en outre, il n'y a que ce nom lui-même qui, comme tous les autres, nous puisse faire sa propre révélation, et cela, afin que la science demeure éternellement dans la source de

la science ; et ne puisse pas tomber dans les mains abusives de l'homme.

Nous pouvons néanmoins être sûrs que si ce nom n'approche pas de nous , nous restons dans la mort et la stérilité, puisqu'alors nous sommes séparés des propriétés fécondes , dont il n'est que l'explosion , et dont nous avons un besoin de première nécessité.

Aussi sentons-nous que le nom de Dieu doit avoir pour caractère essentiel d'être l'alliance éternelle, universelle, temporelle, spirituelle, céleste et terrestre. Lorsqu'il descend dans l'homme , il y doit développer successivement toutes ces diverses alliances , et lui découvrir , à chaque époque, les trésors et les merveilles de l'éternelle immensité.

Tant que ces diverses alliances ne sont pas manifestées, opérées, confirmées et consolidées en nous, nous ne pouvons pas nous regarder comme étant parfaitement régénérés ; il faut qu'elles prennent chacune activement et sensiblement possession de nous ; qu'elles parlent et se prononcent en nous ; qu'elles nous vivifient de leurs bénédictions, de leur force et de leur lumière, intérieurement et extérieurement ; qu'elles nous mettent dans le cas, tout indignes que nous en sommes, d'opérer les œuvres saintes, et d'exercer tous les ministères sacrés qu'a exercés la mère de famille, qui, possédant en soi toutes les propriétés divines, inséparables du nom de Dieu, possédoit par conséquent toutes les alliances.

Il faut que, quand ces saintes alliances descendent sur nous, tout se prosterne en nous à leur passage, et que les ténèbres et tous les malfaiteurs fuient

devant elles ; il faut enfin que nous devenions aussi l'ensemble actif de toutes ces alliances , puisqu'il faut que nous devenions un jour le nom prononcé de ce Dieu qui les renferme.

Voilà pourquoi notre culte envers le nom du seigneur a trois grands caractères : le premier , d'offrir continuellement notre encens à ce nom du seigneur ; le second , d'écouter bien attentivement toutes les instructions du nom du seigneur ; le troisième , de suivre très fidèlement et très diligemment les documens et les ordres du nom du seigneur.

Notre encens au nom du seigneur est de plusieurs genres ; le plus ordinaire et le plus utile pendant notre séjour ici bas , ce sont nos larmes , et comme nous n'avons rien à nous , nous devons remercier l'esprit quand il nous en envoie , car rien ne nous purifie comme une larme de l'esprit. Mais , gardons-nous de nous croire avancés , tant que nous ne versons des larmes que pour nous , et que ce n'est pas pour lui que nous en répandons.

Le second caractère de notre culte envers le nom du seigneur , qui est d'en écouter attentivement toutes les instructions , ne se développe que par notre propre concentration , et en nous atténuant tellement que ce nom du seigneur puisse , sans nuages et sans obstacles , nous communiquer ses instructions vives et pénétrantes.

Le troisième caractère de notre culte est de faire en sorte que ce nom du seigneur opère lui-même dans nos propres œuvres , ce que sa lumière a opéré dans notre intelligence , et pour cet effet , nous devons suspendre tous nos actes devant sa propre

opération, comme nous avons dû suspendre nos pensées devant ses instructions ; c'est ainsi que nous redevenons peu à peu le nom du seigneur, et que, nous réintégrant dans l'alliance éternelle, le nom du seigneur reprend sa forme qui est d'être l'universalité en œuvres et en lumières, comme il est l'universalité en essence.

Car Dieu ne peut pas cesser d'être l'universalité en essence, puisque toute essence vient de lui, même celle de l'ame du pervers, dans le spirituel, et celle des poisons dans le naturel ; car il n'y a point de poisons dont les principes radicaux ne soient salutaires : vérité profonde et propre à résoudre de grandes difficultés. Mais il peut n'être pas l'universalité en œuvres et en pensées ou facultés, puisque nous sommes des êtres libres, et que nous avons le pouvoir de substituer, dans notre cercle, nos pensées à ses pensées, et nos œuvres à ses œuvres.

Or, l'objet des fidèles amis de la vérité est de travailler, de toutes leurs forces, à ce que Dieu soit l'universalité dans tous les genres et dans toutes les classes, parce qu'il n'y a que ce seul et unique moyen de procurer l'universelle félicité des êtres.

Cette idée que Dieu est toujours l'universalité en essence, est une des plus consolantes que l'esprit de l'homme puisse concevoir, parce qu'il voit dès lors que, quelles que soient les privations qui lui arrivent, il est cependant impossible qu'il ne tienne pas à Dieu ; et en même tems, il sent que s'il a le courage et le bon esprit de chercher à tenir à ce Dieu par ses facultés, ses vertus et ses lumières,

il n'y a pas de tableaux qui puissent exprimer son bonheur, puisque c'est par ces intermédiaires actifs qu'il obtient la connoissance et la vive conscience de cette universalité divine, qui auparavant existoit pour lui, seulement en essence, et sans qu'il en profitât, ce qui est l'état de l'être pervers.

Mais cette même idée qui fait la consolation du sage, fait le désespoir et la condamnation du méchant, parce que son essence étant indestructible, il ne peut jamais être à couvert du pouvoir de la justice.

Disons ici que le caractère du nom de Dieu, est d'être un médecin si doux, si bienfaisant, qu'il vient au-devant de nous et nous soulage sans qu'on l'appelle. Que ne fait-il donc pas, quand nous le prions de venir ? En outre, son attention pour nous est si grande qu'il s'est placé au-dedans de nous, afin de nous épargner la peine et le soin d'aller le chercher dans les demeures qui sont éloignées de nous.

Le nom de Dieu cherche continuellement à s'étendre dans le monde ; mais il s'y trouve repoussé par tant d'obstacles et par tant d'infirmités, qu'il est obligé de se replier sur lui-même, et de s'enfoncer dans sa retraite silencieuse. L'homme de vérité éprouve la même contrariété quand il veut répandre les clartés particulières qu'il reçoit, et il est obligé, dans mille occasions, de s'interdire la parole.

Quelle douleur et quel terrible avertissement n'est-ce donc pas pour cet homme de vérité lui-même, quand il sent, par les suites du premier

crime ou de ses propres négligences, s'opérer physiquement dans son intérieur cette cruelle épreuve de la divinité sur lui ; lorsqu'il sent que malgré les lumières dont il peut jouir, et qu'il communique, la divinité en s'approchant de lui pour se revêtir de lui et le pénétrer tout entier, le trouve cependant encore si grossier, si corrompu, si infect qu'elle est contrainte de se retirer de lui, en ne lui laissant que la lumière de sa misère et de ses infirmités !

Ce n'est cependant que dans ce seul nom divin qu'il peut réellement se régénérer ; c'est en se plongeant continuellement dans ses eaux vives ; c'est en se posant sur l'ardeur de son feu ; c'est en repliant sans cesse toute sa parole sur cette parole centrale et intérieure qu'il peut vraiment obtenir que sa langue se délie, puisqu'il n'y a que cette parole intérieure qui puisse réellement engendrer la parole. C'est pour cela que le monde entier n'avance point, parce qu'il jète sans cesse sa parole dans l'extérieur, et qu'il ne la porte jamais sur l'intérieur ou sur la parole vive.

Il faut que nous soyons comme sillonnés violemment et douloureusement par la parole du seigneur, afin qu'elle déracine toutes les épines et toutes les ronces qui couvrent notre champ ; il faut qu'elle fasse comme de longues traces dans notre humilité, qui est sa terre chérie, et qu'après avoir séjourné pendant le cours nécessaire des diverses saisons, dans cette humilité qui la recouvre, elle produise des fruits abondants au tems des moissons.

Il faut que, dans cette terre d'humilité où elle

vient se semer, elle nous fasse sentir combien nous sommes dignes de la sévérité de Dieu, puisque c'est nous qui étions destinés à laisser passer Dieu par nous, pour qu'il fût connu des nations; et que c'est nous qui servons d'obstacles et de bornes à cette divine manifestation. Il faut qu'après avoir gémi sur cette abominable indignité dont nous sommes couverts, nous ouvrons assez notre âme pour espérer qu'il veuille bien la prendre encore pour sa compagne, et la faire parcourir avec lui les régions de la paix.

Le caractère de la nature ou de l'univers.

LE caractère de la nature ou de l'univers, est d'être une larme de Dieu. Cette larme est une larme de sa douleur, parce qu'il ne voudroit produire que des êtres simples et qui représentassent réellement son image, au lieu de produire des êtres mixtes et composés, qui ne manifestent son unité que par des assemblages, et qui, par conséquent, en donnent une idée trouble et trompeuse.

Jugeons-en par l'effet de notre enveloppe corporelle, qui, dans le vrai, est une larme de douleur pour notre esprit, en ce que notre esprit voudroit n'être lié qu'à des êtres en qui sa pensée pût développer son activité, tandis que cette enveloppe corporelle gêne tous ses mouvemens et ne produit que des actes de mort.

La mère de famille ou ce cœur de Dieu qui a voulu rétablir en nous l'image divine, est une larme de son amour.

Notre régénération, quand elle est complète, devient pour Dieu une larme de joie.

Nous devons éprouver et verser en nous ces deux dernières espèces de larmes, comme nous y avons trouvé la larme de douleur ; sans quoi nous ne pourrions pas dire que nous ayons mis le tems à profit : car le tems ne nous est donné que pour nous faire connoître le prix de ces trois larmes, puisqu'elles viennent de Dieu, et que le caractère du tems est d'être une puissance divine-horizontale, ainsi qu'on l'a vu précédemment.

Etudions le sens de ces trois larmes, tâchons qu'elles deviennent actives en nous, et prosternons-nous d'admiration et de reconnaissance pour les innombrables merveilles qu'elles peuvent engendrer dans notre intelligence, dans notre foi et dans nos puissances, c'est-à-dire, dans tout ce qui peut concerner notre renaissance et notre retour vers la lumière, la vérité et la vie.

Une preuve que l'univers est une larme de la douleur de Dieu, c'est que Dieu voudroit ne produire des êtres que pour y établir un siège de sa contemplation, de son amour et de sa sensibilité divine : or, excepté l'homme, quels sont les êtres remplissant cet univers qui sentent Dieu, qui puissent l'aimer et le contempler ?

C'est par là que la pensée du sage est dans les tourmens, parce que d'un côté il voit l'immensité et la sainteté du plan divin, et que de l'autre il

voit ce plan s'étendre et frapper des êtres qui le laissent s'évanouir et les frapper en vain, puisqu'ils ne sauroient pas l'accomplir.

La nature n'est qu'une borne et une limite, où vient expirer la voix de Dieu.

C'EST une vraie douleur de sentir combien sont grands les obstacles que la nature oppose à la propagation de la voix de Dieu. Tout devrait parler puisque l'esprit et la voix de Dieu doivent tout remplir, et cependant tout est muet autour de nous. Cette voix de Dieu fait des efforts continuels pour étendre son règne dans tous les points de cette nature, et ne pouvant plus s'y faire entendre, elle se borne à y manifester des propriétés ; c'est la combinaison de ses efforts avec les diverses résistances, qui compose la variété des tems, des formes, et des résultats de tout ce que nous apercevons dans la nature, et tout expire dans cette nature, parce que rien n'y parvient jusqu'à pouvoir y apporter la voix de Dieu.

Cette douleur devient mille fois plus amère encore, quand on réfléchit que l'homme lui-même étouffe et arrête cette voix, tous les jours et à tous les instans. Il ne sait pas que chacune de ses paroles, qui ne provient pas de cette voix divine, est un obstacle semé devant elle, et qui l'empêche de produire ses fruits, parce que les paroles de l'homme ne proviennent que de la région mixte,

confuse et apparente , tandis que la voix de Dieu dérive des sources de l'amour , de l'unité et de la fixité.

Il ne sait pas que la parole à laquelle il s'abandonne si légèrement , si imprudemment , est la vanité même ou le vide , puisqu'il est obligé de la répéter continuellement , et que ce qu'elle produit est tellement nul , qu'il lui faut sans cesse recommencer une autre parole , pour remplir le vide que la précédente laisse après elle.

Il ne sait pas qu'il s'assimile par là à la matière , dont la vie est si vaine et si nulle , qu'il est obligé d'en réparer journellement la faiblesse.

Il ne sait pas que les moyens qu'il prend pour réparer la faiblesse de sa matière , sont encore plus nuls et plus vides que cette matière même , puisqu'il est obligé de renouveler tous les jours et plusieurs fois par jour , l'emploi de ces défectueux moyens.

Il ne sait pas que la voix divine est tellement supérieure à la sienne , qu'il a suffi qu'elle se soit prononcée une fois , pour que son action et son effet temporels soient durables comme les siècles , et que son action et son effet spirituels soient permanens comme l'éternité , au lieu que la parole de l'homme étant si vaine , il est obligé , comme nous l'avons dit , d'en réparer le vide continuellement , ce qui fait qu'il a si grand soin de parler sans cesse dans le monde , et de ne pas laisser la parole aux autres , de peur qu'on ne voie la mort , la stérilité et le néant de sa propre parole.

Et , cependant , si cette parole si importante lui

avoit été donnée pour un objet si élevé et si magnifique ; si la parole divine elle-même , montre journellement son desir de se développer et d'accomplir les fins sublimes , dont elle est à la fois le foyer créateur et la source génératrice , quelle douleur n'est-ce pas pour l'homme de vérité , de voir que cette parole suprême manque ainsi son principal but ? de voir qu'elle vienne en vain sur la terre et parmi les hommes ? de voir que ce sont eux qui sont la triste cause de cette lamentable affliction divine ? de voir , enfin , que de ces innombrables paroles , qui sortent de leur bouche sans interruption , depuis le commencement des choses , il n'y en a pas une qui soit féconde ?

Aussi n'y a-t-il presque pas une de leurs paroles , qui ne les mette dans le cas de subir l'épouvantable reproche de la vérité , qui leur dira un jour que cette parole divine a agi en vain en eux , et a été entièrement inutile au service de celui qui la leur a donnée ; qui leur dira , en un mot , que malgré son incommensurable desir de répandre sa vie et ses douceurs dans toutes les régions , ce sont eux-mêmes qui ont arrêté ses desseins et qui l'ont réduite à la stérilité.

Action substituée à la parole.

DEPUIS que l'action fausse a fait son explosion , il faut que tout soit action pour lui résister. Voilà pourquoi l'univers ne fait qu'agir et ne parle point,

parce qu'il n'a de fonction, que celle de résister. Voilà aussi pourquoi notre parole actuelle ne devroit - elle être autre chose qu'une action laborieuse, mais continuelle, et se multipliant sous toutes les formes : car nous ne sommes plus dans la région, où l'usage de la parole soit entier et libre.

Cependant l'homme en a encore de cette parole, par le moyen de laquelle il pourroit soutenir et alimenter son action ; mais, hélas ! il n'est pas plus sage à profiter de sa parole que de son action, et au lieu de les employer l'une et l'autre à son avancement et à l'œuvre, il ne cesse de les employer à l'œuvre contraire, c'est-à-dire, à sa ruine et à l'accroissement du regne du mensonge et de l'iniquité.

S'il veut s'encourager à redevenir action, qu'il considère comment la sagesse divine se conduit à l'égard des hommes pendant cette vie terrestre ? elle s'y conduit comme les mères avec leurs petits enfans ; elles sont toute *action* auprès d'eux, et si elles sont aussi quelquefois *parole*, ce n'est presque rien en comparaison de ce qu'elles leurs diront, lorsqu'ils seront en âge de les entendre. Aussi, la véritable mère de famille, est-elle toute *œuvre* auprès des hommes-enfans ; et ce qu'elle leur dit n'est presque rien, en comparaison de ce qu'elle pourroit leur dire, s'ils ne prolongeoient pas avec tant de soin leur bas-âge.

Degrés et rapports de la parole.

DANS l'ennemi de l'homme, la parole est non-seulement loin et à part des œuvres ; mais même elle est sans œuvres ou du moins, c'est là ce qu'elle seroit véritablement si les hommes ne lui fournissent tous les jours la substance de leurs pensées, de leurs paroles et de leurs actes, avec laquelle cet ennemi forme la matière de ses œuvres.

Dans la nature, la parole est toujours contiguë aux œuvres ; mais elle en est distincte, et en outre elle n'y est pas dans sa plénitude ; elle y est insensible, elle y est assujétie à des lenteurs : c'est ce qui se voit dans les progressions de la croissance et dans l'universel morcellement des choses ; ainsi que dans leur destruction, qui n'a lieu que parce que la parole, qui n'y étoit pas liée inséparablement, s'en détache.

Dans l'homme et dans tout être spirituel et libre, la parole pourroit être liée à leurs œuvres, s'ils le vouloient ; elle le pourroit être à l'instant même qu'elle seroit prononcée : car ce n'est que par une suite de leur dégradation, que leur parole attend son œuvre, et qu'elle n'en opère, si universellement, que d'incomplètes, et qui périssent comme les œuvres du tems dans lequel ils sont emprisonnés.

Dans Dieu la parole est constamment et inséparablement unie à l'œuvre, parce que dans lui l'une et l'autre ne sont que la même chose : voilà pourquoi ses œuvres sont éternelles, puisque la parole ne peut jamais, non-seulement s'en détacher, mais

même en être distinguée ; voilà aussi pourquoi il est l'éternel , puisque sa parole est toujours son être ou son œuvre , et que son être ou son œuvre est toujours sa parole et ne peut être autre chose.

Droits de la parole.

L'HOMME, à l'image de son principe, étoit né pour faire un usage constant de la parole. Il ne peut même se soutenir sans cela , comme Dieu , dont l'existence et la supériorité ineffables sont éternellement permanentes , parce que sa parole est éternellement en action.

Mais si nous avons la parole, comment ne ferions nous pas agir les choses, puisque les choses n'existent que par la parole qui les conduit , et dont elles ne sont que l'organe et l'expression ? Aussi , cette parole n'a été donnée primitivement à l'homme que pour cet objet , ou ce qui est la même chose, pour travailler à la délivrance générale et particulière , et pour instruire. Voilà pourquoi il est si loin de son terme , quand il ne l'emploie aujourd'hui qu'à des récits et qu'à des contes , attendu qu'ils ne servent ni à l'une , ni à l'autre de ces deux destinations.

La parole doit toujours procéder ; c'est la faire reculer, que de ne l'employer qu'à raconter , parce que c'est la plonger dans ce qui est passé, elle qui veut être toujours neuve. La parole est l'argent donné à l'homme pour le faire valoir. Tout ce que cet argent n'aura pas rendu de vif , Dieu en

demandera compte. La parole est le principe et l'aliment de tout. Nous ne pouvons rien être, rien connoître, ni dire qu'elle ne soit née; et il n'y a qu'elle-même qui puisse se faire naître et se produire. Ainsi, elle est inséparable de l'être-principe, comme la vie est inséparable de la parole.

La parole a pour objet d'effectuer et de réaliser continuellement les fruits de la pensée, et de faire développer le germe des choses. Voilà pourquoi; dans le style, les images, les figures ont tant d'empire; et en effet, plus elles sont fortes et grandes, plus elles nous charment, parce qu'alors, plus elles semblent nous rapprocher de ce but pour lequel elles sont faites. Montons de-là à l'idée de l'éternelle parole, qui réalise perpétuellement l'être à ses propres yeux, et qui le rend sans cesse le témoin et l'admirateur de sa propre majesté effective; et nous aurons le tableau vivant des véritables droits de la parole.

Homme, l'abus de ta parole produit la nullité de ta parole; et la retenue de ta parole produit la force de ta parole. La parole t'a voit été rendue pour l'employer d'abord à ta réhabilitation; que deviendras-tu si tu ne l'emploies qu'à t'affaiblir, qu'à te corrompre et à t'annuler?

Tu devrois être arrêté aussi par le respect que tu dois à l'intelligence de ton semblable. Songe que dans ton commerce avec lui; tu ne devrois avoir pour but que de fournir un aliment solide et substantiel à sa pensée. Avant de lui parler, commence donc par évaluer la parole que tu vas lui dire; et si tu ne sens pas qu'elle puisse concourir à accroître

en lui ou le domaine de ses véritables connoissances ; ou le domaine de toutes les sublimes facultés dont il est doué comme toi, retiens là alors cette parole ; sans quoi c'est comme si tu le tuois dans sa vie radicale , ou comme si tu lui retranchois le pain de son esprit.

Oui, la parole ne devoit avoir pour objet que de faire faire des ascensions à la parole, en ne présentant que des développemens dans tous les genres ; en cherchant continuellement à découvrir et à faire découvrir aux autres la nature réelle au travers de la nature apparente, et finalement en ne s'occupant que de l'avancement du regne de la parole de vérité ; jamais autre chose que le soin de ce regne ne devoit nous occuper dans nos entretiens avec les hommes, parce que primitivement, tel étoit le but de notre origine.

Au lieu de ce soin si salutaire, si instructif, et si vivificateur, les hommes ne s'occupent dans leur commerce de parole, que de crimes, ou de frivolités ; que de cupidités, ou au moins que de leurs besoins externes, dont ils se laissent tellement absorber, que la confiance, dans leur principe, semble être une région entièrement inconnue pour eux, et qu'ils paroissent n'avoir d'autre mobile que de se passer de cette confiance, et par conséquent, du principe sur qui elle devoit reposer.

Dieu n'avoit accordé aux hommes tant de dons ; il n'avoit développé à leurs yeux tant de merveilles, que pour lui, et que pour faire filtrer son regne par l'organe de tous ces intermédiaires. Au lieu de cela, les hommes ont mis toutes ces faveurs, et

Dieu même à contribution pour eux seuls. Ils se sont faits le pivot des choses, et ont relégué Dieu à la circonférence; et quelques-uns mêmes auroient voulu le reléguer encore plus loin.

Balance et compensation nécessaires de la coagulation universelle-naturelle, par une substance en fluidité.

SI l'homme réfléchit avec une sérieuse attention à la situation où se trouve la nature, il reconnoîtra la nécessité qu'il existe une substance en fluidité pour faire la compensation de la coagulation universelle-naturelle, où sont toutes les choses autour de lui. Sans cela, la mort l'emporteroit sur la vie; l'immobilité sur le mouvement; la résistance sur la force; le froid sur le chaud; les ténèbres sur la lumière.

Cette substance en fluidité, l'homme un peu intelligent la devine aisément, et il sent même qu'elle ne peut être autre chose que la parole, puisque c'est par elle qu'il rétablit l'ordre, autant qu'il le peut, dans ce qui lui reste de ses apanages, et il se démontre évidemment par-là, que l'universalité des choses ne sauroit avoir pour principe et pour soutien que cette même parole.

L'homme qui se cherche, la sent aussi, et même dans son activité effective, pourvu qu'il poursuive son œuvre centrale qui doit se faire en pénétrant toujours de plus en plus dans sa propre profondeur.

Alors, il contemple l'équilibre, et connoît le grand centre de gravité qui fait que les choses subsistent, se soutiennent, et ne se précipitent point malgré l'énormité de leur pesanteur.

Il sent en même-tems qu'il en doit être de même de l'homme, qui, depuis la chute, se trouve si grévé et si coagulé, que sans un fluide de son espèce, ou sans la parole centrale, il seroit aussi précipité depuis long-tems, et alors il se complait dans une joyeuse confiance, et emploie tous ses soins, tous ses efforts, toute sa vigilance à acquérir, à maintenir, à fortifier en lui ce centre de gravité, d'où seul il peut attendre sa sécurité et son repos.

Car il n'y a point pour l'homme ici bas de privation absolue, et qu'il ne puisse tempérer au point de la rendre comme nulle, afin de montrer par là le degré de miséricorde à côté du degré de justice correspondant ; le degré de courage à côté du degré de faiblesse, où il s'est laissé aller ; le degré de la divisibilité de la parole, à côté de la coagulation, que sa chute a occasionnée.

C'est par cette loi de balancement et de compensation, que le premier homme auroit pu remonter bien haut après la première partie de sa prévarication.

C'est par là que plusieurs hommes dans l'élection divine, ont opéré tant de faits étonnans au milieu de nos chaînes terrestres.

C'est pour cela que de simples sages ont montré tant de vertus, et ont surmonté les maux de la vie.

Enfin, c'est pour cela que tant d'hommes ont vaincu l'ennemi, chacun suivant leur mesure de

force, sans que cependant l'on doive dire que l'homme puisse dans ce bas-monde recouvrer le degré complet où il étoit avant la chute. Mais il doit croire, qu'ayant toujours une mesure de forces proportionnées à l'épreuve qui lui est envoyée, il peut toujours arriver au point de trouver le repos au milieu du tourment; et cet axiôme consolateur doit l'encourager dans ses privations, et l'engager à le mettre en pratique dans toutes les circonstances de sa vie.

Nous ne faisons rien de bien qu'autant que nous avons atteint à ce degré particulier d'autorité spirituelle qui nous est propre, et qui devient ainsi le principe exclusif de tous nos mouvemens réguliers. Jusqu'à là, nous errons, nous flottons, nous travaillons dans la nullité; mais lorsque nous arrivons à ce degré, alors tout plie devant nous, de ce qui est compris dans la circonscription de notre élection.

Dieu nous laisse parcourir patiemment toutes nos voies accessoires et étrangères à cette voie qui nous est préparée. C'est à ce terme-là qu'il nous attend pour se servir de nous convenablement à ses desseins; et il n'y a pas de joie pareille à celle d'un homme qui sent ainsi que son heure est venue.

C'est alors qu'on l'appelle par son nom; et cet appel ne se fait pas en vain; car c'est de là ~~voix~~ que vient le mot vocation.

C'est là le grain par excellence, que la providence ne perd point de vue au milieu des orages de notre région passagère, et avec lequel elle essaie de faire le contre-poids de toutes les essences fausses ou

altérées, qui rendent nos générations spirituelles si irrégulières ; elle essaie sans cesse de placer ce grain fertile dans tous les hommes ; et quand il est placé avantageusement dans quelques-uns d'eux, elle n'oublie rien pour le féconder dans son tems.

La liberté de l'homme suffit ici pour arrêter tous les murmures. L'homme a le pouvoir de combattre les plans divins, comme il a le pouvoir de les suivre ; il a le pouvoir de rectifier sa génération irrégulière, quand il en reçoit une de cette espèce, et par conséquent, de se permettre d'espérer ce grain lui-même, s'il ne l'avoit pas reçu lors de sa génération. Enfin, il a le pouvoir funeste de le perdre après l'avoir reçu, soit lors de sa génération, soit après. Qu'il veille donc, au lieu de murmurer !

Nom de l'homme à lui inconnu.

VOYEZ le fils d'un roi au berceau, assujéti à tous les besoins, à toutes les infirmités, et aux épaisses ténèbres qui environnent son premier âge. Voyez-le livré ensuite à toutes les puérilités et les illusions de l'enfance. Voyez-le arriver au moment où il reçoit les premières lueurs de la pensée et de la raison, et là apercevant tous les hommages qu'on lui rend, tous les honneurs qui accompagnent son existence ; enfin, voyez-le apprendre alors qu'il est né le souverain futur d'un grand empire ; qu'une autorité suprême réside en lui, et doit se développer par la suite avec une entière puissance,

et lui attirer non-seulement le respect et le dévouement de ses sujets , mais encore les égards et les prévenances des autres souverains , et vous aurez l'idée de ce qui attend l'homme quand il aura le bonheur de découvrir ses titres et sa haute destination dans l'univers ; car il n'a pas besoin de sortir de ce monde pour acquérir de si éminens témoignages.

Non , l'homme ne sait pas le nom qu'il porte ; il faut même que ce nom-là devienne tous les jours plus surprenant pour lui à mesure qu'il en reçoit les développemens ; de façon que nul homme ne peut dire : je ne serai jamais dépositaire de tel don , de telle propriété , de telle lumière , de telle vertu ; je ne serai jamais admis , soit au nombre des élus d'intelligence , soit au nombre des élus de puissance , soit au nombre des élus d'œuvres , soit même au nombre de certains élus qui viennent ici bas avec dispense.

Il faut qu'à chaque degré du développement de son nom , il puisse tellement admirer la hauteur du rang qui l'attend , qu'il se remplisse d'un profond respect pour l'emploi auquel il est destiné , et qu'il se sente pressé par le vertueux desir d'en remplir tous les devoirs , et de n'être pas inférieur à son poste.

Dieu même ne se sert de nous que par progression , et à mesure que notre nom se découvre pour lui. Cela n'empêche pas que nous ne puissions aisément nous former une idée de la manière dont notre nom se découvre pour lui à ces différentes époques. Car ces découvertes progressives de notre

nom, sont comme de véritables générations de la part de Dieu.

En effet, lorsqu'il aperçoit en nous quelques développemens qui nous mettent en rapport avec lui ; son cœur ou sa joie se dilate, et dans le tressaillement qu'il éprouve, il exprime ou prononce notre nouveau nom du moment, lequel nouveau nom est le produit du coup-d'œil de Dieu sur nous, et du contact que nous faisons alors avec lui ; de façon que c'est une très grande vérité, que dans ce sublime phénomène l'homme devient réellement fils de Dieu, et Dieu devient réellement fils de l'homme, pourquoi ne dirions nous pas qu'ils deviennent époux, puisqu'en effet Dieu accomplit en nous ses saintes et éternelles générations ?

De l'homme-miracle, et des miracles en permanence.

Les hommes disent pour la plupart, qu'ils attendent des preuves pour croire à quelque chose, et quand ils réclament des miracles pour cela, et que des mal-adroits leur disent que l'homme ne peut ni faire, ni voir de miracle, voici ce qu'on pourroit leur répondre, pour réfuter, d'un seul trait, l'aveugle désir de celui qui ne voudroit croire qu'à des miracles, et la fausse solution de ceux qui prétendent qu'il n'en existe point ; car c'est là le vrai sens de ceux qui disent qu'il n'en existe plus.

Un miracle n'est-il pas, selon toutes les opinions,

une chose sur-naturelle, une chose qui est au-dessus et à part du cours de la nature ? Or, de parler, de penser, de combiner, de transposer volontairement toutes les substances qui nous environnent ; de varier à son gré, comme fait l'homme, tous les actes de son être ; de s'élever dans sa pensée, jusqu'à la source d'où tout provient ; de s'élancer par sa prière et par les desirs de son cœur, hors de cette nature ténébreuse qui ne le peut entendre, pour aller comme converser avec son auteur, c'est-à-dire, avec le seul être où son intelligence trouve à se nourrir et à se reposer, n'est-ce pas là réellement un phénomène sur-naturel, puisque ce phénomène n'existe dans aucun autre être de la nature ? Enfin, n'offre-t-il pas par là ce que l'on peut appeler un miracle, selon toute la rigueur de la définition ?

Ainsi l'homme, même le plus ordinaire, étant au moins en puissance un miracle presque continuel, c'est être bien éloigné de la justice et de la vérité, que de demander d'autres miracles qui ne pourroient jamais être qu'inférieurs à celui-là, puisqu'ils n'en seroient que les conséquences ; et, en même tems, l'homme étant ainsi par ses titres naturels, un miracle presque continuel, il faut être bien peu réfléchi et bien peu observateur, pour dire que nous ne sommes plus dans le tems des miracles, puisqu'au contraire tant qu'il y a des hommes, il y a nécessairement devant nos yeux un foyer de miracles perpétuels, et que les miracles ne pourroient cesser qu'autant que l'espèce humaine disparaîtroit toute entière de dessus la

terre , et laisseroit l'univers entier abandonné aux simples lois communes qui dirigent son existence , et aux phénomènes uniformes et monotones de la nature :

Quant aux miracles si recherchés , si admirés , mais si inférieurs au miracle de l'homme , ils ne pourroient avoir d'autre utilité que de le ramener à la connoissance et à la vive persuasion de la dignité de son espèce , lorsqu'il a eu le malheur de détourner les yeux de dessus cet être miraculeux ; que l'on appelle l'homme.

Ainsi, mortel , qui que vous soyez , eussiez-vous , dans sa plénitude , le don des miracles inférieurs , ne les comparez jamais à l'homme-miracle ; ne les regardez que comme un supplément aux véritables moyens que vous pourriez employer auprès des hommes ; gémissiez lorsque par le honneur oublié d'eux-mêmes , où vous les verriez descendus , vous seriez réduit à vous servir de ce pis-aller , et n'en faites usage que quand ils ne méritent plus que vous mettiez en œuvre , avec eux , les trésors de l'intelligence et de la persuasion.

La raison qui s'en présente , vous pouvez vous la donner vous-même , en vous rappelant tous nos principes. Quand même vous feriez mouvoir à votre gré toutes les puissances de la nature , vous ne développeriez là que la gloire de l'homme , puisque vous n'agiriez que sur les miroirs de l'homme et que la nature est votre apanage , au lieu qu'en donnant tous vos soins à la culture de l'homme intellectuel , et en vous unissant à ce foyer des merveilles divines ; c'est le miroir de Dieu que

vous mettez en action ; c'est l'être des êtres lui-même , dont vous avez le bonheur de devenir par là le témoin , et dont vous réfléchissez la majesté devant l'universalité des régions , qui ne desirent rien de plus que de la contempler.

L'homme un desir de Dieu.

RADICALEMENT l'homme n'est qu'un desir de Dieu , et en effet tout notre être ne devrait consister que dans le sentiment universel et permanent des divers desirs de Dieu , correspondans aux diverses facultés qui nous constituent.

Sous ce rapport , nous ne saurions nous considérer sans voir en nous l'être le plus respectable que nous pussions envisager : car , qu'y a-t-il de plus respectable que le desir de Dieu ? En outre , nous ne pouvons , sans blesser étrangement les premières lois de la justice , être sourds ou infidèles , ou contraires à ce desir de Dieu , attendu que ce desir est ce qui constitue réellement sa propriété : or , quel droit aurions-nous de violer la propriété d'un être , puisqu'elle n'est pas la nôtre ? Au contraire , nous sommes faits pour correspondre activement avec ce desir universel de Dieu , et c'est là où se développe la grande dignité de notre être : car c'est une vérité fondamentale que chaque desir porte avec lui son industrie ou sa sagesse. Or , si notre être participe au desir de Dieu , nous devons donc aussi participer à l'industrie de ce Dieu ou à sa sagesse. En effet , il

semble que les choses universelles n'aient que deux colonnes ; que Dieu soit la première , et nous la seconde.

Dieu pense éternellement ; il veut que nous pensions éternellement avec lui , pour que l'équilibre se maintienne.

Dieu aime et pénètre éternellement dans l'éternelle sagesse , qui est le véritable esprit des choses , qui en est la mesure et l'active régularité ; il veut que nous aimions et que nous pénétrions éternellement dans cette sagesse , comme lui , pour que nous arrivions à connoître son vrai desir et à le propager.

Dieu aime à réaliser éternellement les fruits de son esprit et de sa sagesse , il veut que nous réalisions éternellement , comme lui , les fruits de l'esprit et de la sagesse , que nous découvrons par notre desir , afin que nous ayons le témoignage permanent de la vertu de cette sagesse , et de ce desir , que nous pouvons atteindre.

Si nous n'arrivons pas là , si nous laissons foiblir notre pensée , notre amour , notre action , nous mourons en nous , parce que , à l'image de Dieu , nous avons le pouvoir de vivre par nous-mêmes , en nous portant continuellement dans la vie , et que nul autre que nous ne peut changer , sur cela , notre loi qui nous appelle à un emploi si sublime et si actif.

Il faut donc en quelque façon que nous commercions par notre acte avec l'acte divin. Si nous interrompons notre acte , il n'interrompt pas le sien pour cela , puisqu'il procède toujours , et alors par

sa puissance toujours procédante, il efface nos facultés et les annule parmi les choses vivantes.

L'univers n'atteint point à ce privilège, parce qu'il n'a ni pensée, ni desir, ni volonté. C'est un être de violence et de circonstance ; aussi l'acte divin le surpasse toujours, et à force de le froisser par son action éternellement procédante, il finira par l'effacer et l'annuler tout-à-fait, et ceux qui croient à l'éternité de la matière, n'ont pas la vraie notion des principes.

Je veux néanmoins garantir ici l'esprit du foible et du timide, qui pourroit s'effrayer de la hauteur où je parois élever l'homme. Si j'ai prétendu que l'homme pouvoit trouver la clef de son être et de toutes les vérités qui le concernent, sans recourir aux hommes, sans les traditions, sans les livres, et même se démontrer son Dieu, bien plus sûrement que par la nature et les enseignemens des docteurs, je n'en conviendrai pas moins, avec une véritable satisfaction, que la raison seule ne peut guère nous mener qu'à l'erreur.

Je la regarde bien comme le vrai fanal que Dieu nous accorde, pour traverser cette région ténébreuse ; mais s'il n'y avoit que ce flambeau et nous, et personne que nous pour le porter, qu'en pourrions-nous attendre ? A la vérité, nous pourrions bien marcher et parcourir beaucoup de pays ; mais nous ne saurions pas pour cela, ni la route que nous tenons, ni dans quels lieux nous sommes, ni dans quels lieux notre route nous fera arriver.

Aussi, en reconnoissant les avantages du présent que Dieu nous a fait, en nous accordant ce fanal,

je reconnois qu'il nous a accordé une faveur bien plus grande encore ; c'est celle de s'être réservé le droit de le porter devant nous , afin que nous ne perdions point de vue la source d'où nous le tenons , et que tous nos pas soient pleins d'assurance , lorsque nous aurons mis en valeur tous nos privilèges , qui ne nous autorisent à rien moins qu'à obtenir Dieu même pour guide.

Car si Dieu nous mettoit un instant ce flambeau dans les mains , non-seulement nous ne connoîtrions pas mieux notre chemin pour cela ; mais , en outre , nous nous brûlerions et nous laisserions bientôt tomber le flambeau par terre.

Clef de la tête ; clef de l'ame.

QUAND nous sommes encore dénués de connoissances et sans développemens , un homme peut à la rigueur , être la clef de notre tête ou de notre intelligence , si , toutefois , il a été lui-même rempli de la véritable et seule intelligence qui mérite ce nom ici bas ; mais il n'y a que Dieu qui puisse être la clef de notre ame. En voici la raison :

Pour résoudre le problème de notre tête , l'esprit suffit , parce qu'il est l'organe de l'intelligence. Pour résoudre le problème de notre ame , il faut l'Être divin lui-même , parce qu'il n'y a que lui qui soit le principe radical de notre être fondamental et divin.

Voilà pourquoi , quand on n'a pas encore passé

la région des intelligences , on peut rechercher les secours des mortels instruits , et peut - être aussi faire un choix dans les localités terrestres ; mais quand on s'occupe de la racine même et de la véritable vie centrale de notre ame , on n'a besoin que du principe éternel et universel agissant par-tout.

Aussi avec un pareil appui et une pareille base de confiance , on n'a pas besoin de faire un seul pas pour chercher autre chose ; mais , en même tems , il faut que nous donnions tout ce qui nous compose , pour arriver à ce centre de repos et qui embrasse tout.

Ce n'est point assez pour atteindre à ce grand objet , de donner ce que les hommes appellent notre cœur et notre esprit , il faut donner encore ce que nous avons d'ame et de génie , et ici je ne craindrai point de considérer les diverses facultés qui nous constituent , quoique j'aie déjà parlé dans le volume précédent de l'esprit et du génie.

Il y a des gens qui ont plus d'ame que d'esprit ; il y en a d'autres qui ont plus d'esprit que d'ame ; il y en beaucoup qui ont ce qu'on appelle du cœur ; il y en a aussi un très grand nombre qui ont plus d'esprit que de génie.

Or , le cœur est l'organe et le lien où se rendent toutes nos facultés , et où elles manifestent leur action ; et comme ces facultés tiennent à tous les regnes qui nous constituent , soit le corporel , le spirituel et le divin , il résulte de là que ce qui se manifeste dans notre cœur , peut avoir la teinte de ces divers regnes.

Aussi y a-t-il des cœurs entraînés seulement par

le sensible matériel , par le sensible mondain , par les cupidités et les passions déréglées , tandis qu'il y en a qui sont menés par le sensible divin et l'amour de toutes les merveilles divines. La perfection du cœur de l'homme consisteroit donc à ce que cet organe de lui-même eût pour base la force et la sensibilité naturelle , et qu'il fût le récipient , et comme le rendez-vous et l'expression continuelle de l'ame et de l'esprit , sur-tout si cet esprit pouvoit monter jusqu'à la qualité de génie.

Toutes les ames sont bonnes , même celle de l'ange rebelle ; il n'en est pas de même du cœur , qui dénature continuellement le bon qu'il reçoit de l'ame ; il n'en est pas de même non plus de l'esprit qui , journellement , faute de se mettre sous la tutelle du génie , confirme , approuve et augmente même les écarts du cœur.

Si les hommes se cherchoient par l'ame et par le génie , ils seroient toujours d'accord et pleins d'amitié les uns pour les autres. Ils ne se cherchent que par le cœur qui est vide ou corrompu , ou que par l'esprit qui est égaré ; aussi ils ne se lient point quoiqu'ils s'enchaînent , et ils ne s'entendent point , quoiqu'ils aient tous raison en partant chacun de leur point : car , je l'ai dit et je le répète , il n'y a pas jusqu'aux fous qui ne raisonnent conséquemment au principe d'où ils partent ; mais ce qu'il y a de malheureux , et ce qu'on ne peut contester , c'est que le principe d'où ils partent est faux.

L'ame est la vraie voie pure qui procureroit tout aux hommes , puisqu'elle leur procureroit la connoissance efficace , et le tact vivant de leur prin-

cipe, dont elle est le véritable foyer de réflexion. Ne doutons pas même que cette ame ne les menât progressivement jusqu'au génie qui seroit sa dernière et sa plus parfaite floraison. Or, comme les hommes ne se servent point entre eux de cette faculté radicale, il n'est pas étonnant qu'ils soient si aveugles sur leur divin principe, et qu'ils ne fassent, pendant toute la durée de leurs jours, que s'avancer dans les longues et interminables avenues des ténèbres et du mensonge.

On peut dire en général que le cœur des gens du monde, est la véritable ame de leur matière, aussi tout se termine pour eux par les sens, l'illusion et la fureur. Au contraire, l'ame est le véritable cœur de l'esprit, et si c'étoit toujours elle qui engendrât cet esprit, comme cela devrait être, il seroit toujours lumineux, pur et parfait; car il seroit génie.

L'esprit, dans le sens reçu selon le monde, n'embrasse qu'une portion de la lumière qui nous est propre; le génie embrasse l'unité, et quand même il n'embrasseroit pas l'unité entière, ce qui ne peut appartenir qu'à elle-même, il n'approche rien qu'il n'y apporte le cachet de l'universalité, qui est son vrai caractère.

L'esprit n'est que local; le génie demeure partout: joignons à cela que l'esprit est souvent méchant, et même c'est une ressource pour suppléer à sa pénurie, d'autant que plus l'homme s'emprisonne dans le partiel, plus il s'emprisonne dans les différences, et de là dans les oppositions qui produisent ou l'irritation, ou le ridicule.

Au contraire, le génie est bon, et même il n'est pas génie sans cela, parce qu'il n'est génie qu'autant qu'il demeure dans la région de l'universalité; or, dans cette région-là, on ne vit que parmi les similitudes, et les similitudes engendrent la joie, la paix, l'harmonie, la bienfaisance et la douceur: car, pourquoi Dieu est-il si incommensurablement bon? C'est parce qu'il vit dans les incommensurables similitudes, ou dans les éternelles affinités.

Voilà donc pourquoi notre cœur ne peut réellement trouver Dieu que dans les profondeurs de notre âme, comme notre esprit ne le trouve que dans les sublimités de notre génie.

L'homme est l'économe de Dieu.

Nous pouvons, en nous écoutant attentivement, arriver jusqu'à sentir que nous devons avoir pour emploi d'être les économes de Dieu dans l'administration des richesses de son règne, et qu'il est toujours disposé à avoir confiance en nous, comme les pères de famille ont confiance dans leurs économes.

Cette délicieuse découverte nous apprend à nous respecter infiniment nous-mêmes, en contemplant quelle est la majesté de celui qui veut bien nous charger ainsi de la régie de ses possessions; mais cela réveille aussi notre zèle, ne fût-ce que pour notre propre intérêt, puisque pénétrant et juste, comme est ce père de famille, nous ne devons pas

nous flatter de le tromper dans notre gestion; et de lui faire approuver des comptes infidèles.

Il veut cependant que nous fassions part de ses richesses aux autres êtres qui habitent les diverses régions de son empire, et qui lui doivent aussi des redevances; il veut, dis-je, qu'en les employant selon leurs moyens, nous les fassions profiter des trésors qu'il a confiés à notre administration, non-seulement afin que l'activité règne par-tout dans ses domaines, mais c'est aussi dans l'intention que si nous nous trouvons un jour dans la détresse, ils pussent, à leur tour, venir à notre secours.

Car, si nous avions soin de verser, en effet, sur les diverses régions, par où nous devons passer un jour les richesses divines que leurs habitants attendent de nous; que nous pouvons recueillir pendant notre gestion, et qui ne sont point des richesses injustes, quoiqu'elles ne nous appartiennent pas, il n'est pas douteux qu'ils s'en souviendroient lors de notre passage parmi eux, et qu'ils pourroient nous adoucir les fatigues du voyage.

Mais plus il desire que nous fassions un pareil emploi de ses richesses, puisque ce n'est faire que ce qu'il fait lui-même, et étendre à son exemple les douceurs de son regne, plus il nous enjoint par là de gérer avec soin ses domaines: car d'après une semblable destination, ce ne sont pas seulement les infidélités dont nous serons comptables, c'est encore jusqu'à la moindre négligence, puisqu'un seul instant, passé sans être rempli par la culture, doit se trouver vide à la récolte, et que quelqu'un doit nécessairement en souffrir.

II



7

J'oserois même dire que dans notre emploi d'économes, toutes nos infidélités se réduisent à des négligences : car nous ne pouvons voler Dieu, puisque ses richesses sont par-tout, et que nous ne pouvons les soustraire à son légitime pouvoir, à quelque degré que nous les transposions.

Nous ne pouvons donc, dans le fait, que nous voler nous-mêmes, et c'est ce que nous faisons, quand nous nous négligeons dans notre œuvre ; car, véritablement, par là nous nous dépouillons de la fidélité et ne prenons en place que l'injustice ; nous nous dépouillons de la clarté et des lumières de l'intelligence, et nous ne prenons en place que les ténèbres de l'ignorance et de l'iniquité ; enfin, nous nous dépouillons de la source vivante elle-même, qui, par sa confiance, auroit fait couler en nous tous ses trésors, et nous ne prenons en place qu'une source de mort, qui ne nous remplit que de la pénurie et de la misère.

Les hommes en général font donc une bien grande méprise, quand ils ne se croient placés dans ce monde que pour y travailler pour leur propre compte, lors même qu'on n'auroit ici que des idées épurées et spirituelles : car ceux qui ne porteroient cette croyance que sur les affaires de l'ordre matériel et les possessions de la terre, seroient dans le complément de l'illusion la plus absolue, puisque ce n'est là que la figure de nos véritables affaires.

Mais en s'en tenant même aux idées spirituelles, on voit clairement que nous ne sommes ici bas que pour le compte de Dieu, c'est-à-dire, pour développer à tout moment les merveilles de son

regne, pour faire fleurir continuellement les richesses de son royaume, et pour étendre et faire briller par-tout la gloire de sa puissance et de son nom, comme nous voyons que c'est là l'objet de tous ceux qui, sur la terre, sont employés au service des grands et au soin de leurs affaires, et comme nous voyons que, dans nos modiques domaines, c'est là l'objet des fermiers que nous prenons et que nous ne nous avisons pas de regarder comme étant placés là pour leur propre compte, mais bien pour le nôtre.

On pourroit d'après cela former trois colonnes de l'état de situation de la famille humaine. La première renfermeroit tous ceux qui ne s'occupent que de leurs propres affaires et qu'en figure ; ou de ceux qui croient faire leurs affaires en se livrant tout entiers aux cupidités de ce monde : or l'on peut juger aisément combien cette colonne seroit amplement garnie.

La deuxième contiendrait ceux qui s'occuperoient de leurs véritables affaires, tels que ceux qui se livrent à la culture de leur être moral et spirituel, à la piété, à la justice et aux bonnes œuvres, mais qui cependant n'ont pas même l'idée des affaires de leur maître. Cette colonne seroit assurément bien moins remplie que la première ; mais ceux qui y seroient compris, seroient sans nul rapport avec ceux de cette première colonne, quoiqu'ils ne fussent pas encore dans la mesure complète.

Enfin, la troisième colonne contiendrait ceux qui s'occuperoient réellement de l'œuvre de leur maître. Or, le nombre en est si petit, qu'il est comme

nul par rapport aux deux autres colonnes, quoiqu'il ne le soit pas par rapport à celui qui les emploie.

Il ne faudroit pas s'étonner qu'il y eût quelques combinaisons entre les qualités, facultés, vices et vertus des différens individus de ces trois colonnes, parce que tout est mixte ; mais c'est sur la prédominance de toutes ces bases bonnes et mauvaises, que le rang de la colonne se régleroit.

Il n'en est pas moins vrai que ceux qui s'occupent de leurs propres affaires même spirituelles, au lieu de s'occuper de celles de leur maître, sont en quelque façon une espèce de voleurs ; car nous ne devrions jamais prendre notre réfection ni, au moral, ni même au physique, que nous n'eussions procuré celle de ce maître, dont tous les êtres devroient être les serviteurs.

De ceci, il résulte une conséquence qui paroîtra peut-être singulière, mais qui n'en est pas moins certaine ; c'est qu'il n'y a presque pas un homme sur la terre qui, en prenant sa subsistance corporelle par les moyens les plus licites selon le monde, ne mange cependant un pain volé ; car il n'y en a presque pas un qui l'ait gagné en travaillant réellement à l'œuvre du maître, quoiqu'il le gagne légitimement au prix des sueurs de son corps matériel, ou par d'autres travaux qui en tiennent lieu.

On peut dire aussi par conséquent, que les convives que l'homme invite à sa table, et qui ne travaillent pas plus que lui à l'œuvre véritable, ne sont autre chose que des recelleurs de ce pain volé.

Ceci nous mène à reconnoître la grande différence

qu'il y a entre les expressions de *servir Dieu* ; et de *servir à Dieu*. Car les docteurs spiritualistes humains, prétendent bien, selon ce qu'ils disent, enseigner à l'homme à servir Dieu, mais ils ne sont pas encore élevés jusqu'à nous apprendre à servir à Dieu ; et même, si l'on examine de près ce à quoi ils ont réduit ce qu'ils appellent servir Dieu, on verra qu'ils ne nous ont appris réellement qu'à nous servir, et quelquefois aussi à ne servir qu'eux et leur esprit.

Quelqu'extraordinaire que soit ce qu'on va lire, je dirai donc que tout homme qui n'est pas employé personnellement, directement, activement, continuellement, positivement et utilement à servir à Dieu, ne peut pas se dire spirituellement au rang des riches. Sa fortune spirituelle est précaire, et il lui faut redoubler de soin pour ne pas retomber dans l'indigence où nous voyons que sont les hommes terrestres, qui n'ont ni fortune, ni emploi, ni condition ; enfin, comme nous voyons que sont les domestiques sur le pavé, qui meurent de faim, et sont tentés de voler pour vivre, et finissent par tomber au pouvoir de la justice. C'est de-là aussi que sont venues les doctrines de morale sur la paresse et l'oisiveté : doctrines qui, quoique vraies, sont bien loin d'avoir été appliquées à leur véritable objet.

Mais le zèle soutenu, le desir sincère, et toutes les vertus qui l'accompagnent, sont les moyens d'arriver à ce haut grade, ou au moins d'atteindre à une existence spirituelle, qui nous préserve de la misère ; comme nous voyons qu'ici bas les gens

de bien et de bonne volonté sont recherchés pour remplir les places, ou trouvent des soulagemens dans leur infortune.

Au reste, je sais qu'on n'entendra pas ce que signifie le mot servir à Dieu, parce que l'on nous a toujours fort mal enseignés, en nous disant que Dieu n'avoit pas besoin de nos services.

Nous pouvons être sûrs cependant, que de combattre l'ange rebelle, soit dans nous, soit dans les autres, même activement, ce n'est que la moindre partie de ce service, attendu que cela ne sert qu'à nous, ou à nos semblables. L'autre partie qui sert à Dieu, c'est celle par laquelle nous devenons et sommes les virtuels et sages administrateurs de ses domaines, ainsi que les démonstrateurs et les propagateurs de ses merveilles.

Lors donc qu'on nous renvoie à faire la gloire de Dieu dans l'autre monde, on resserre notre mesure; car c'est dans celui-ci qu'il y faudroit travailler, attendu que c'est celui-ci qui manque de la gloire de Dieu. L'autre monde n'en est pas dépourvu, et c'est à la gloire dont il est plein, que nous participerons un jour, si nous avons eu le bonheur de travailler à la gloire de Dieu dans celui-ci.

La parole jouant un rôle important dans les objets dont nous nous occupons, il est essentiel d'arrêter quelques-uns de nos regards sur les langues; et c'est ce que nous allons faire dans une partie des paragraphes qui vont suivre.

De l'origine des langues.

Plusieurs célèbres penseurs se sont exercés à découvrir l'origine du langage parmi l'espèce humaine. Moins arrêtés encore par les ténèbres qui couvrent cette origine, que les savans, dans les sciences physiques, ne le sont par les obscurités qui enveloppent la nature, ils se sont crus plus en état de les dissiper. Mais à la place de ces qualités occultes, dont la science humaine a pris tant d'ombre, sont-ils bien sûrs de n'avoir jamais substitué des qualités de leur composition, et qui soient évidemment fausses ? Si cela étoit, ils auroient aggravé le mal au lieu de le guérir ; car enfin, une qualité occulte pourroit à la fin se trouver vraie, quoiqu'elle ne fût pas encore bien connue ; au lieu qu'une qualité nulle ou fausse, n'acquerra jamais cet avantageux caractère.

Ces fameux penseurs, et ceux qui marchent avec gloire sous leurs enseignes, sont grandement attirés par le desir et l'espérance de fonder la science de l'entendement humain.

En conséquence, les uns veulent nous apprendre à faire des idées avec nos sens, et à faire des langues, avec nos idées, et avec nos signes, au lieu de reconnoître la source naturelle et simple des trésors qui nous sont donnés en ce genre, par notre nature.

Les autres transposent l'homme par des hypothèses dans des situations au moins problématiques, pour ne pas dire qu'elles n'ont jamais eu la moindre réalité.

Presque tous , après avoir ainsi débuté , se jettent dans des détails et des observations propres à fixer l'attention , mais qui auroient le même mérite si on les lioit à leur véritable souche , et qui ainsi ne prouvent rien pour le fond du système de leurs auteurs.

Bien plus , ces auteurs font quelquefois ce que l'on voit dans les révolutions politiques ; ils depouillent le véritable propriétaire , et ensuite ils se servent de ses propres richesses pour l'écraser de leur luxe.

Et c'est sur des fondemens taillés par des mains aussi foibles et aussi impuissantes que le sont aujourd'hui celles de l'homme , qu'ils veulent élever l'édifice des langues , c'est-à-dire , un édifice si imposant , si majestueux , qu'il ne pourroit jamais avoir d'existence si sa base n'étoit pas aussi vaste que l'universalité , aussi féconde que le principe même de la vie , et si sa hauteur n'avoit pas pour mesure les profondeurs même de l'éternelle immensité.

On les voit cependant quelquefois entraînés par la force de la loi des choses , tant la vérité aime l'homme et cherche à lui épargner des injustices. Aussi les voit-on convenir qu'il y a et qu'il doit y avoir , dans l'histoire de l'homme , des phénomènes primitifs qui ne supportent aucune analyse , et qui sont des points de départ pour le philosophe.

Mais ce n'étoit pas seulement de points de départ que ces phénomènes devoient servir , il falloit aussi les faire servir de guides dans la route , et les prendre pour modèles des portraits que l'on vouloit

faire ; car tous les développemens des êtres tiennent de la nature de leur base , et ne doivent faire autre chose que la manifester dans tout le cours de leur existence.

Ainsi, sans exiger d'eux l'analyse exacte de ces phénomènes primitifs , au moins auroient-ils dû les observer et les connoître assez pour en déduire tous les usages auxquels ils avoient besoin de les appliquer ?

Par cette sage précaution , ils auroient reconnu une vérité fondamentale , qui est que nul être ne manque de la science qui lui est nécessaire , et qu'il n'est chargé que de la réaliser par son action , ou par tous les phénomènes divers et successifs de son existence. Et cette loi est si générale , si universelle , qu'il n'y a pas un seul point du cercle des choses où elle ne soit prouvée par le fait , excepté dans l'homme qui , par une suite de son altération , se trouve tellement déchu , que dans le besoin qu'il a d'être mieux , il prend une fausse lueur pour le moyen véritable et efficace d'arriver à son but. Sa chute l'a tellement étourdi , qu'il ne voit plus ni quel est le point où il doit tendre , ni celui d'où il est descendu ; car s'il voyoit l'un , il verroit l'autre , puisque ce n'est qu'un seul et même point.

Il est tout aussi loin de reconnoître que le remède à son mal doit être de la même qualité , que ce qui manque à son existence pour la rendre heureuse et complète , comme lorsque j'ai laissé dessécher l'humide de mon sang , ce n'est qu'en lui donnant de l'humide que je le rétablis dans sa

mesure ; et qu'ainsi , si c'est la clef de sa langue qui lui manque aujourd'hui , si c'est là le point d'où il est déchu , et le point vers lequel il doit diriger ses desirs , ce ne peut être que cette clef elle-même qui soit capable de le remettre en jouissance à cet égard , parce qu'il ne parviendra pas plus à y suppléer par toutes les ressources de son industrie , qu'il ne parviendrait à humecter son sang desséché , s'il vouloit tirer de son propre individu cet humide dont il a besoin , et qu'il n'allât pas le puiser dans les substances qui en sont les réservoirs naturels.

Les ressorts de chaque être lui sont cachés.

QUOIQUE chaque être soit pourvu de la science qui lui est nécessaire , cependant , on ne peut douter que le principe des choses et la nature ne cachent à tous les êtres les ressorts de leur existence.

Dès que ce principe des choses et la nature engendrent la vie de leurs productions , celles-ci n'ont pas besoin de connoître leur vie autrement que par le sentiment qu'elles en ont , par les jouissances qu'elles en retirent , et par l'accomplissement soit libre , soit non libre de toutes les lois analogues à leur classe ; et même il y a des classes de productions , telles que les minéraux et les plantes , qui , sur cela , sont réduites à une simple exécution passive , sans avoir le moindre sentiment de la vie qui leur est propre. Car la sensitive ne fait

pas loi ; et d'ailleurs , le phénomène qu'elle manifeste peut fort bien ne pas sortir de la classe végétale.

Quant aux animaux , nous voyons qu'ils se servent de tous leurs organes ; qu'ils jouissent de tous les dons que la nature leur a faits ; qu'ils accomplissent toutes les lois pour lesquelles ils ont reçu l'existence , et que , cependant , ils ne connoissent rien au mode de leur formation ; qu'ils sont seulement chargés de l'exécuter , tandis que la nature s'en réserve à la fois et le secret et le principe. Notre corps , ainsi que le leur , n'attend pas pour marcher , pour agir , pour vivre enfin , qu'il ait vu , parcouru et pénétré tous les détails de l'anatomie et de la composition des corps animaux ; dans ce genre , la science appartient à la nature ; le rôle de la production , c'est d'agir.

Ne doutons pas qu'il n'en fût de même de la classe des êtres intelligens , s'ils étoient dans leurs mesures. Ne doutons pas que leur destination , comme celle de toute production , ne fût d'agir , de développer toutes les merveilles dont leur principe les rend dépositaires , et que leur plus grand bonheur ne fût d'être ainsi tellement entraînés par le charme de leur œuvre , que le plaisir de sentir leur existence fût mille fois plus doux et plus utile pour eux que celui de l'analyser et de la connoître.

Ce n'est que par une suite de son altération , que l'homme , depuis sa chute , se trouve exposé à sonder ainsi son existence. Son action primitive est suspendue ; dans ce désœuvrement , au lieu d'employer toute son activité et tout son courage

à recouvrer de son mieux quelques vestiges de ses anciens privilèges, il cherche à y suppléer par des spéculations sur son origine, sur les ressorts qui constituent son existence d'homme-esprit, et sur la manière dont ils se meuvent ; et quand sa pensée a entrevu de loin quelques lueurs (fussent-elles fausses), sur ces profonds objets, dont la connoissance est bien loin d'être ni aisée, ni nécessaire pour lui, il se croit vif et en mesure dans toute sa personne.

C'est par le sentiment de cette loi vraie, qui nous appelle plus à l'action qu'à la spéculation, et par celui de l'état pénible où nous nous trouvons quand nous avons l'imprudence de la violer, que Rousseau a été entraîné à dire qu'un homme qui méditoit étoit un animal dépravé.

Indépendamment de ce que cette idée choque par l'expression du mot animal, puisque l'homme intelligent n'est point l'homme animal, et que les animaux ne méditent point ; on peut dire que l'idée elle-même est un peu forcée, parce que l'homme a le droit de méditer sur l'action qui lui est offerte, sans quoi on ne lui auroit pas donné la liberté.

Il est en outre des cas où la méditation devient une obligation pour lui, c'est lorsque les systèmes de la science humaine ont tellement recouvert le champ de la vérité, qu'il n'est plus reconnoissable ; alors, c'est à celui qui se sent la force d'en ôter les immondices, à y travailler, et comme c'est la méditation fausse qui les y a entassés, il faut bien qu'il s'efforce de la combattre par une méditation plus régulière, c'est-à-dire, en s'occupant

plus de retracer aux yeux des hommes égarés, les véritables bases de leur être, que de vouloir les ramener d'abord à cette action vraie, dont ils ont perdu jusqu'à la moindre trace.

Tâchons néanmoins, dans toutes ces entreprises méditatives, de nous tenir dans un juste équilibre. Cherchons sans doute soigneusement à nous connaître, puisqu'en effet, l'homme doit être l'optique universelle; mais cherchons aussi à nous connaître dans les lois actives de notre destination, qui sont encore écrites sur tous les débris de notre naufrage; cherchons même bien plus à nous connaître dans ces lois actives que dans les lois créatrices de notre être, et dans le mécanisme originel de nos facultés. Outre que cette dernière étude sera toujours pour nous moins lumineuse que la première, sur-tout quand nous n'aurons que nos propres moyens pour guides, elle seroit aussi beaucoup moins fructueuse.

Que seroit-ce donc si, à cet inconvénient évident, nous joignons celui de vouloir faire nous-mêmes notre science en ce genre, c'est-à-dire, selon le langage des fameux penseurs dont nous avons parlé, de chercher à faire nos idées et notre entendement; enfin, de créer un art de penser?

Ce seroit introduire, dans la science de l'homme moral et intelligent, le même vice que nous avons reproché aux sciences naturelles, puisque ce seroit nous exposer premièrement à ne pouvoir atteindre le complément de nos recherches en ce genre, qu'autant que nous aurions analysé l'infini même dans l'infinité de ses infinies subdivisions, et

secondement, à ne pas faire un seul pas dans la ligne active de notre véritable destination, si nous attendions, pour en former l'entreprise, que nous eussions parcouru l'immensité du cercle de nos recherches spéculatives.

Oui ; remettre l'usage et l'application de la destination active de l'homme, au tems où il aura fait complètement la science de ses idées et de son entendement ; mettre enfin au creuset tous les élémens primitifs et les moindres ingrédiens qui le constituent, avant de lui laisser ouvrir les yeux sur le but actif de son existence, ce seroit vouloir ne pas permettre à un corps animal d'exister et d'agir, avant que l'on eût passé à l'alambic jusqu'à la plus petite goutte de son sang, et qu'il eût appris non-seulement quelles sont les diverses substances qui composent le sang, mais encore comment il doit s'y prendre pour se procurer et modifier lui-même toutes les liqueurs qui entrent dans la composition de ce principe de sa vie. Dans l'un et l'autre exemple, l'expérience seroit également imprudente et défectueuse.

Tout ce qui est action, est une sorte de magisme.

Nous avons dit que, pour les êtres intelligens, le plaisir de sentir leur existence étoit mille fois plus doux que celui de l'analyser et de la connoître, ce qui fait que cette dernière tâche est pour eux infiniment moins fructueuse que l'autre. Mais ce qui la rendra encore moins importante

pour le philosophe spéculateur lui-même , c'est que les fruits qu'il en recueille et ceux qu'il en attend ne rempliront jamais son esprit que jusqu'à ce qu'il l'applique à son véritable usage ; car , lorsqu'il appliquera son esprit à son véritable usage, il n'aura plus autant de loisir pour se promener si exclusivement dans le champ de sa pensée.

C'est sans doute une grande jouissance pour le spéculateur philosophe, qui, laissant reposer toutes ses facultés, excepté la réflexion, considère tranquillement les phénomènes qui se passent dans l'intelligence de l'homme, et suit sans agir, et comme simple spectateur, toutes les opérations de son entendement. C'est une charmante étude pour la classe philosophique qui s'est dévouée à ces attrayantes observations. J'ai connu souvent ces sortes de délices, et j'ai fait, en ce genre, des récoltes qui m'auroient suffi si je n'avois pas senti que nos autres facultés demandoient aussi à exercer leur emploi.

Indépendamment de cette expérience, les principes venoient se joindre à mes propres spéculations, et m'avertir que si la pensée de l'homme ne peut vivre que d'admiration, il faut sûrement qu'il fasse quelque chose de plus que de réfléchir pour atteindre à ces antiques et sublimes bases d'admiration, qui lui seroient si nécessaires, dont il ne peut nier qu'il ne soit privé aujourd'hui, et qui, lorsqu'elles se montrent quelquefois de loin dans sa pensée, ne se donnent pas encore à lui pour cela, et ne cherchent, par ces aperçus, qu'à l'engager à faire aussi quelques pas envers elles, et à correspondre à ceux qu'elles font envers lui.

Aussi, le philosophe observateur doit-il être bien sûr que, quand il voudra mettre en activité toutes ses autres facultés, pour gagner, au prix de ses sueurs, cet indispensable aliment qui, seul, peut nourrir tout son être, il verra toutes ses spéculations prendre un caractère plus calme, devenir comme des fruits inhérens à l'œuvre qu'il a à faire, et comme une des productions naturelles de la véritable action de son esprit. Elles seront peut-être même comme insensibles pour lui, dans la force impérieuse de son entraînement, ou bien elles ne lui procureront plus que des jouissances secondaires, comparées à celles qui l'attendent lorsqu'il entrera dans la voie de l'activité.

Car c'est ici qu'il faut reconnoître que tout est magique dans l'action des êtres; et le principe suprême, en imprimant ce caractère de magisme sur tout ce qui agit, a voulu par là nous faire participer à ses propres délices, et nous admettre à goûter ce qu'il y a de plus ravissant dans son existence, puisque c'est nous communiquer en quelque sorte le charme que lui inspire le sentiment vif de sa propre activité et de sa propre génération.

Que le philosophe spéculateur ne croie pas perdre au change, quand il passera de ses tranquilles réflexions à cette ligne active de toutes ses autres facultés. Si cette voie est la plus conforme à la loi universelle des choses qui agissent toutes, et laissent à leur principe le secret de leur être et de la composition de leur existence, cette voie doit être en même tems la plus féconde, et doit naturellement

fournir à leur admiration des bases plus vastes, plus vives, plus simples et plus permanentes que ces lueurs pâles et fugitives qui se présentent journellement à leurs propres réflexions, et qui ne les atraient peut-être autant qu'elles le font, que parce qu'ils n'en connoissent pas d'autres ; car ces foibles lueurs ne tirent leur éclat que du contraste qu'elles font avec leurs ténèbres.

Une autre remarque qu'il faut joindre à toutes celles qui viennent de précéder, c'est que si, dans l'état où nous sommes aujourd'hui, le champ de la pensée doit nous rendre infiniment moins que le champ de l'action, si, dis-je, les simples spéculateurs choisissent la voie qui, pour eux-mêmes, est la moins fructueuse, on peut assurer également que par là, ils sont bien moins utiles aux autres hommes ; et cette vérité-là, ce n'est point à mes paroles à la leur enseigner, ce ne seroit que dans leur propre action qu'elle leur deviendroit compréhensible, puisque nous sommes convenus que chaque chose doit faire sa propre révélation. Voyez page 83, premier volume, au paragraphe *des traditions-mères* (qui ne sont pas des livres).

Chaque production reçoit de son principe les moyens nécessaires pour manifester les propriétés qui la constituent.

UNE raison de plus qui doit nous engager à ne pas nous livrer avec trop d'intempérance à ces projets

de faire nos idées et notre entendement, c'est qu'indépendamment de ce que la tentative peut nous être, ou peu utile, ou nuisible, elle ne peut jamais nous être nécessaire, puisque par notre nature, nous devons, comme toutes les autres productions, avoir reçu de notre principe tous les moyens dont nous pouvons avoir besoin pour manifester nos propriétés, et c'est ici que nous pourrions prendre une juste idée de ce que nous appelons une langue.

Une langue, dans le sens le plus rigoureux, peut se regarder comme l'expression manifeste des propriétés données à chaque être, par la source qui l'a produit. Cela étant, comme il n'y a point d'être qui n'ait des propriétés par sa nature, et qui ne les manifeste, soit d'une manière, soit de l'autre, on peut convenir qu'en effet il n'y a point d'être qui, à la rigueur, n'ait une langue, en prenant ce mot dans toute la latitude que l'intelligence peut lui donner.

Seulement il faut observer ici la différence qui existe entre ces diverses sortes de langues. Les unes s'expriment en silence et par le fait même, comme on le voit dans le jeu muet de tout ce qui compose la nature, où chaque chose manifeste activement et ostensiblement toutes les propriétés qui lui appartiennent; les autres y joignent quelques expressions de plus, telles que les cris des animaux et les différens actes de leur instinct; d'autres, enfin, sont exprimées par la parole, comme on le voit au langage de l'homme ainsi qu'à tous ses supplémens.

Dans ce tableau simple on remarquera que l'expression active, actuelle et muette des propriétés des êtres, est en quelque sorte la langue directe et la plus simple, puisque là le jeu de l'être et sa langue ne font qu'un.

Les cris des animaux et les différens actes de leur instinct forment une langue, où l'on ne voit déjà plus ce caractère, puisqu'elle n'est que l'expression des desirs et des besoins de ces animaux, et que ces desirs ou ces besoins ne font point unité avec cette langue, quoiqu'elle les représente.

Enfin, les langues de l'homme elles-mêmes sont des signes encore plus éloignés et plus détachés des pensées, des intelligences et des mouvemens intérieurs que nous voulons faire connoître.

Ainsi nous possédons les trois sortes de langues, savoir : celle des êtres matériels, par notre seule existence corporelle ; celle des êtres sensibles, par toutes les affections animales que nous pouvons exprimer par nos cris et les actes de notre instinct, et enfin celle des êtres intelligens et aimans, par le pouvoir que nous avons de peindre par notre parole tout ce qui tient au jeu de nos idées et à la teinte de nos sentimens moraux.

Or, nous voyons que les deux premières langues sont données par-tout avec la vie, aux deux classes d'êtres qui sont susceptibles de manifester ; les uns, de simples propriétés ; les autres, outre ces propriétés, les signes des desirs et des besoins qu'ils sont dans le cas d'éprouver. Comment l'homme qui a seul à manifester tout ce qui tient à l'ordre intellectuel et moral, se trouveroit-il privé par son

principe, du moyen d'atteindre à ce but? Et comment seroit-il réduit à faire sa propre langue dans cet ordre de choses, tandis que les deux autres classes d'êtres si inférieures à la sienne, se trouveroient cependant dans leur genre, beaucoup mieux partagées que lui? Voilà une des considérations que les célèbres écrivains en question ont mises de côté, et qui cependant méritoit un moment d'attention de leur part.

Il me semble que, pressés par cette observation majeure et fondamentale, ils auroient dû au moins ne pas tant s'avancer que de fabriquer une origine à la langue de l'homme, avant d'avoir sondé partout, pour savoir s'ils n'auroient pas rencontré la source native de cette langue, laquelle source doit sûrement exister, comme existe celle des deux autres langues; enfin, il me semble qu'ils n'auroient dû employer cette ressource de leur industrie que dans le cas où la découverte dont nous parlons, eût été évidemment désespérée.

*Dans toutes les classes, les langues des êtres sont
auprès d'eux.*

Ceci n'est que la traduction, le complément et la confirmation de cette proposition importante: que chaque chose doit faire sa propre révélation. Aussi est-ce une vérité de fait que dans toutes les classes, les langues des êtres sont auprès d'eux; puisque les langues, comme toute autre chose,

doivent, nécessairement aussi faire leur propre révélation.

Seulement cette loi s'opère avec des intervalles de tems différens, selon les classes et les espèces; mais elle doit s'opérer pour tous, puisque tous ont des propriétés à manifester; ou bien, si l'on veut leur refuser une langue native selon leur classe, il faut aussi leur refuser des propriétés à manifester dans cette même classe.

Or, l'on n'ignore pas que c'est là où finalement aboutissent les résultats de la philosophie des savans relativement à l'homme, et les uns à dessein, les autres par distraction, se laissent tellement engager dans ces défilés, qu'ils ne peuvent plus s'échapper qu'en recourant à ces embarrassantes et imprudentes conséquences.

Voyons donc en effet cette loi de la proximité des êtres et de leurs langues, se montrer par-tout dans la nature, et ne se distinguer que par la différence des intervalles de tems, selon lesquels cette proximité se fait connaître.

Nous ne pouvons douter que cela ne soit ainsi dans tout ce qui est au-dessous de la classe animale (en prenant toutefois ici la langue pour l'expression actuelle des propriétés d'un être) puisque tout ce qui est au-dessous de la classe animale, nous démontre cette loi physiquement; c'est-à-dire que, dans cette classe, l'existence de l'être et l'expression de ses propriétés, sont si près l'une de l'autre, qu'elles sont simultanées.

Dans la classe animale, quelques êtres, tels que certains oiseaux, nous offrent en partie, des

leur naissance, cette proximité entre leur existence et la faculté *exprimante*, ou la langue qui leur est propre : c'est ainsi qu'on les voit au sortir de l'œuf, les uns nager, les autres marcher, chercher leur proie, former des sons, etc.

Dans les quadrupèdes, si la plupart sont retardés dans le développement actif de leurs propriétés corporelles, telles que la marche, la force de chercher leur proie, etc. ; on en voit qui jouissent de ces avantages, et, enfin, on voit que tous ont près d'eux, c'est-à-dire, avec eux, la langue des sons ou des cris, pour exprimer les affections dont ils sont susceptibles, selon leur espèce et selon leur âge ; et tous aussi, après différens intervalles de tems, acquèrent le complément de tout ce qui leur est destiné en fait de langue, ou de moyens de manifester leurs propriétés et leurs affections.

Quant à l'homme et aux trois diverses langues que nous avons remarquées en lui, il y en a deux qui sont auprès de lui dès sa naissance, l'une la langue muette, qui est celle de son existence physique, et qu'il a de commun avec tout ce qui est matière ; l'autre, celle de ses affections animales, puisqu'il crie dès le premier pas qu'il fait hors du sein de sa mère, pour entrer sous le joug immédiat des puissances élémentaires.

La troisième des langues de l'homme, ou sa langue intelligente, ou plutôt celle qui en tient lieu, peut aussi se dire n'être éloignée de lui que par un intervalle de tems : car ceux qui la parlent, cette langue, ceux qui doivent en développer en

lui les germes et la lui transmettre, sont auprès de lui et ne le quittent pas ; et si vous retranchez seulement l'intervalle du tems, qui se trouve entre le premier instant de sa vie ou de la présence de ses éducateurs, qui sont ici des langues vivantes, et entre le moment où il commencera à faire quelque usage actif de leurs leçons, vous verrez que sa langue et lui se toucheront comme les autres êtres et leurs langues se touchent dans les autres classes, selon les diverses progressions du tems et la variété des modifications, que la différence de leur existence introduit nécessairement dans leur économie, dans leur éducation et dans tout ce qui les concerne, tant relativement à l'individu que relativement à l'espèce ; vous verrez, dis-je, que lui et sa langue n'étoient pas bien loin l'un de l'autre, puisqu'ils se joignent au bout de cet intervalle de tems.

Il étoit donc convenable de présumer, par l'analogie, que si dans la classe la plus inférieure, la langue naturelle des êtres naissoit avec eux et ne pouvoit pas s'en séparer ; si dans la seconde classe, cette langue naturelle naissoit d'un côté avec eux et de l'autre s'unissoit à eux, après un tems quelconque ; il étoit convenable, dis-je, de présumer que pour la classe troisième et supérieure, qui est proprement celle de l'homme, cette loi ne devoit pas être abrogée ni imaginaire ; qu'ainsi, probablement, la langue naturelle et vraie de sa troisième classe, qui doit être plus que sa langue conventionnelle, devoit exister pour lui, comme il voyoit sur lui-même les langues de sa première et

seconde classe ; que seulement cette langue naturelle et vraie de sa troisième classe, étoit en suspens pour lui, comme il voyoit que sa langue conventionnelle n'étoit véritablement que retardée, puisque les parens qui la lui devoient apprendre étoit près de lui ; qu'enfin si cette langue naturelle et vraie n'étoit que suspendue pour lui, il devoit être bien sûr que si l'intervalle de tems qui les séparoit tous les deux, venoit à se remplir, il ne pourroit manquer de se trouver uni à sa langue naturelle et vraie, comme il se trouvoit uni à sa langue conventionnelle, après les tems requis pour son éducation ; que, par conséquent, il n'avoit autre chose à faire que de remplir, par son concours, l'intervalle qui le séparoit de sa langue naturelle et vraie, comme il remplissoit par son concours l'intervalle qui le séparoit de sa langue conventionnelle, et qu'il ne devoit pas plus chercher à faire par lui-même cette langue naturelle qui l'attend, que les enfans de deux jours nés à Paris, ne cherchent à faire d'eux-mêmes la langue particulière-conventionnelle, ou la langue française qu'ils doivent parler dans peu d'années.

Foible objection opposée contre la nécessité de la parole, pour l'institution de la parole.

Tous les principes exposés dans cet ouvrage, et que chaque homme auroit pu découvrir comme moi ; tout ce qu'on a vu sur la sublime destination

de l'homme, sur son évidente dégradation, sur les sources immenses que l'amour suprême ne cesse de faire circuler autour de lui dans ses abîmes ; tous ces points de vue, dis-je, auroient pu, sans moi, fixer les regards des observateurs, et s'ils ne les eussent pas conduits tout de suite au port, au sujet de la grande question des langues qui nous occupe, au moins ils leur auroient appris comme des phanaux préservateurs, de quel côté étoit la terre. Alors ils auroient dirigé prudemment leur vaisseau vers ces lumières bienfaisantes, au lieu de s'avancer en aveugles vers des parages inconnus, et avec autant de confiance que s'ils eussent été à couvert de tous les écueils.

Le principal de tous ces écueils, celui qui à lui seul brisera tous les vaisseaux qui se montreront sur ces plages ; celui enfin qui, au lieu d'être caché sous les eaux, est tellement à découvert, qu'on ne peut s'exposer à s'y briser, qu'autant qu'on en forme la résolution positive, est de vouloir fermer les yeux sur la nécessité de la parole pour l'institution de la parole.

En effet, ceux qui se livrent à la prétention de former nos langues, et toute la science de notre entendement, par les seules ressources des circonstances naturelles, et par nos seuls moyens humains, s'exposent de leur plein gré, à plusieurs objections embarrassantes, soit qu'il s'agisse de la langue naturelle et constitutive de l'homme, soit qu'il ne s'agisse que de sa langue conventionnelle.

Celle de ces objections qui se présente d'abord,

est l'inutilité qu'il y a pour eux de concevoir et de poursuivre une pareille entreprise : car, dès le début, ils doivent voir que pour la première de ces langues, ils auront les principes contre eux, et que, pour la seconde, ils auront les faits.

Pour la première de ces langues, ou la langue naturelle de l'homme intelligent, ils auront les principes contre eux, puisque, selon tout ce qu'on vient de voir dans le paragraphe précédent, on ne peut nier que, primitivement, l'homme intelligent n'ait dû recevoir de sa source avec la naissance, le moyen nécessaire pour exprimer ses propriétés, ou une langue liée à ces mêmes propriétés, comme nous voyons que c'est encore là la manière dont la nature se conduit envers les deux classes, soit organisées, soit non-organisées, qui sont inférieures à l'homme intelligent.

Pour la seconde de ces langues, ou la langue conventionnelle, ils auront les faits contre eux, à moins qu'ils ne veuillent composer l'origine des langues, comme on compose une pièce de théâtre, où l'auteur a grand soin de mettre de côté tout ce qui peut contrarier son plan et ombrager la gloire du héros qu'il veut faire briller ; ils auront, dis-je, les faits contre eux, puisque j'espère qu'ils ne porteront pas l'inadvertance ou la mauvaise foi jusqu'à ne pas voir que l'homme naît par-tout au milieu des siens, et que, par-tout, il a lieu d'attendre d'eux la langue conventionnelle-particulière, qu'il est appelé à parler dans le climat où il est né ; qu'ainsi leur premier ancêtre quel qu'il soit et quelle qu'ait été son origine, a dû être assujéti

nécessairement à la même loi. Aussi ont-ils pris le parti le plus commode, qui est de ne pas s'occuper de ce point-là ; mais de chercher philosophiquement comment toutes ces langues conventionnelles ont pu naître parmi l'espèce humaine, et de leur trouver une source quelconque parmi ces ingrédients, ramassés à la hâte, dont ils remplissent journellement leurs magasins ; or, c'est ici que commence leur pièce de théâtre.

En parcourant des yeux les différens matériaux qu'ils avoient autour d'eux, ils ont dit : « Si nous faisons l'homme matériel et éternel, ainsi que la matière est reconnue telle par nos systèmes, la source de ses langues sera éternelle comme lui, soit que nous n'admettions pour cet homme éternel qu'une seule tige, soit que nous en admettions plusieurs ; alors nous n'aurons plus rien à faire dans cet ordre de choses, nous serons réduits à parcourir obscurément les différentes filières, par où ces langues de l'homme passent et repassent journellement sur la terre, et notre pièce sera finie dès le commencement.

» Elle sera bien plutôt finie encore si nous admettons l'homme intelligent, produit par l'éternelle source, dans une époque postérieure, avec un but sagement motivé ; c'est-à-dire, avec la magnifique destination de manifester toutes les propriétés de son principe dans l'univers ; ayant eu par conséquent une langue analogue à ce sublime emploi ; ayant perdu à la fois et cet emploi, et cette langue par une administration repréhensible ; ayant néanmoins, par son caractère essentiel d'homme-esprit

et image de Dieu, et par l'incorruptible entraînement paternel de son principe pour lui, la plus forte raison de penser, que malgré sa *dépression* et l'abjection qui en est la suite, son ancien emploi, et la langue qui lui étoit affectée, sont encore auprès de lui, et que son principe ne cesse de lui offrir sa réhabilitation dans ses privilèges primitifs, qui ne peuvent pas plus changer que le principe lui-même.

» Notre pièce sera finie, si nous regardons cet homme, placé aujourd'hui sur cette terre, pour y recouvrer laborieusement ses privilèges; et n'ayant pu y être placé dans cet état d'épreuve, sans qu'on lui ait montré quelques filons de la mine qu'il doit fouiller aujourd'hui, et les instrumens nécessaires à son travail, et si nous regardons ces filons et ces instrumens comme les vestiges de son ancienne langue, vestiges qu'il auroit vu s'accroître sous ses pas; tant pour lui que pour sa postérité, s'il n'eût pas aussi mal rempli sa tâche la seconde fois que la première.

» Notre pièce sera finie, si nous laissons subsister ce ruisseau, qui, seul, suffiroit pour former des fleuves.

» Enfin, notre pièce sera finie, si nous laissons subsister la nécessité évidente que la première tige de la famille humaine en épreuve ait reçu sa portion de la sève de l'arbre, pour qu'ensuite, elle la transmette successivement dans toutes ses générations, ou, en un mot, si nous laissons subsister cette vérité incontestable que la parole ait été nécessaire, pour l'institution de la parole.

« Écartons donc dès le début tous ces moyens qui nous gêneroient. N'employons ni les instrumens du matérialiste qui, tout, en effaçant l'homme de la ligne spirituelle, n'en paralyseroit pas moins toutes nos fonctions, ni ceux du spiritualiste, qui, en plaçant l'homme sous le gouvernement paternel de son principe, nous mettroit sur-le-champ dans une suspension absolue.

» Ne nous arrêtons pas à cette difficulté qui frappe les yeux, que, soit dans le matérialisme, soit dans le spiritualisme, il faut qu'il y ait une première tige humaine, qui ait été dépositaire de ce que nous n'apprenons aujourd'hui que de nos pères, puisque si cette première tige étoit homme fait, il ne devoit rien lui manquer, et si elle n'étoit qu'enfant, elle n'avoit pu se donner l'existence, ni les moyens de tout acquérir. Mettons donc de côté tous ces matériaux que l'histoire de l'homme nous fournit ; essayons de réussir dans notre entreprise, sans leur secours ; et composons dès ce moment ce que nous appellerons la fable de notre poëme. Notre amour-propre même, ne court aucun risque ; car si nous manquons notre but, nous en serons quittes pour nous excuser sur la libre carrière des conjectures ; si nous réussissons, nous nous couvrons de beaucoup de gloire ».

Ce projet formé, ils ont élagué en effet toutes ces bases si pressantes et si impérieuses, qu'à moins d'un dessein formel, et d'une manière de voir, dirigée à volonté, il est impossible de n'en pas reconnoître l'irrévocable existence ; et après les avoir élaguées, qu'ont-ils mis en place ? une supposition.

Ils ont transporté, dans leur fiction, deux individus privés jusqu'à cette époque, de tout commerce, même avec les animaux. Ils ont considéré les différens développemens qui vont se montrer successivement dans les facultés de ces deux individus ; ils ont suivi, avec beaucoup d'intelligence, la génération progressive des signes naturels, des signes indicateurs, des signes imitatifs, des signes figurés, des signes d'habitudes ; et entraînés par l'amour de leur sujet, ils se sont hâtés de porter dans la langue qu'ils cherchent à engendrer, tout ce qu'ils trouvent dans les langues déjà existantes ; et sans avoir pris la précaution de résoudre le problème de la transformation des sons de la voix ou des cris de l'homme animal en un langage expressif et analogue à la pensée, ils ont coupé court en disant, d'après cette charmante série d'observations : le langage analogue de la parole s'étendra, s'enrichira chaque jour davantage ; on en formera un système, et les langues prendront naissance.

Ils doutent même si peu du succès de leur fiction, qu'ils passent bientôt à l'affirmative, et qu'ils disent avec une confiance remarquable : l'institution du langage est expliquée.

Je ne m'arrêterai pas à leur retracer les observations que j'ai déjà présentées sur les circonstances naturelles qui, dans toutes les hypothèses possibles, ont dû accompagner l'origine de l'homme, soit tout formé, soit encore enfant ; ni à leur demander d'où ils me feront venir ces deux individus, privés jusqu'à cette époque de tout commerce, même

avec les animaux ? Comment ces deux individus seront parvenus à conserver leur existence pour éprouver et le sentiment d'une mutuelle surprise, en se rencontrant, et celui de la curiosité que la nouveauté du spectacle d'un être qui leur ressemble, inspirera à chacun d'eux, et celui d'une liaison intime, fondée sur le rapport de leurs besoins, et de leur industrie, qui fera que soit en guerre, soit en paix, l'un ne sauroit presque rien faire qui puisse être indifférent à l'autre ?

Je ne m'arrêterai pas, dis-je, à leur demander comment ces deux individus seront parvenus à un pareil terme, si, jusqu'à cette époque, ils n'ont eu de commerce avec aucun autre être que leur propre individu ?

Je leur dirai seulement qu'une pareille philosophie pourroit bien trouver accès, en ne s'annonçant que comme la philosophie d'un poète ; mais que leur fiction ne me paroît pas assez vraisemblable pour obtenir même la faveur d'être regardée comme la poésie d'un philosophe.

Quand, dans cet état de choses, je les vois en quelque sorte, plaindre le siècle de ce que c'est encore une opinion fort commune aujourd'hui ; que le langage n'a pu être institué ; quand je leur vois rappeler, avec une sorte de commisération, qu'il y a peu d'années que le philosophe de Genève croyoit le démontrer sans réplique, lorsqu'il écrivoit que le langage ne sauroit être institué que par une convention, et que cette convention ne sauroit se concevoir sans le langage ; quand je leur vois, dis-je, cette tranquille assurance sur leur triomphe,

je ne puis m'empêcher de leur demander à mon tour, si réellement, pour infirmer cette fameuse proposition, que la parole a été nécessaire pour l'institution de la parole, il suffit d'un simple signe de désapprobation, sur-tout quand les observations les plus profondes et les plus rigoureuses nous ramènent sous son empire, et quand ses détracteurs n'ont à mettre en place que des bases évidemment tronquées, et qu'un ordre de choses qui tombe de lui-même avec la supposition qui l'a enfanté ?

J'honore néanmoins profondément les écrivains que j'ai en vue dans cet exposé ; je rends le plus sincère hommage à leur talent, et je les prie de n'attribuer la forme et les couleurs de mon plaidoyer à aucun motif dont ils puissent se plaindre ; elles tiennent à ce que la cause que je défends n'a cessé de me pénétrer d'un sentiment vif, et de me paroître si juste et si vraie, que même la certitude mathématique ne m'offre pas une démonstration aussi convaincante ; en effet, les vérités mathématiques ne peuvent obtenir que l'assentiment d'une seule de mes facultés, au lieu que la proposition dont il s'agit, jouit à la fois de l'assentiment de toutes les facultés qui me composent.

D'après cette précaution que l'honnêteté m'a paru exiger, je crois pouvoir poursuivre.

Apologue.

AVANT de parler de la seconde objection qui se présente contre l'entreprise des instituteurs de nos langues et des restaurateurs de notre entendement,

je demande au lecteur la permission de lui présenter un petit apologue , peut-être un peu puéile , mais qui ne le sera cependant que par la source d'où il est tiré , et qui ne le sera point par ses rapprochemens.

Dans mon bas âge , une nuit , il me naquit un frère. Le matin , la vue de ce spectacle inattendu me porta à demander à ma bonne , d'où ce petit enfant étoit venu ; elle me répondit , comme la plupart des femmes de sa classe , qu'on l'avoit été ramasser dans le jardin , sous une feuille de chou.

En réfléchissant sur les grands objets qui nous occupent et sur la manière dont les philosophes prétendent nous en expliquer l'origine , je n'ai pu quelquefois m'empêcher , je l'avoue , de penser que , ne nous croyant pas d'âge à les entendre , ils avoient pris le parti de transporter ainsi l'homme sous la feuille de chou , en attendant que nous fussions en état d'en savoir davantage.

Mais je me rappelle aussi que tout petit que j'étois , je ne voulus pas avoir le dernier avec ma bonne , et que , quelque tems après , je lui dis : si c'est dans le jardin et sous une feuille de chou qu'on a trouvé mon frère , pourquoi n'est-ce pas là aussi qu'on va prendre tout ce qu'on lui donne et tout ce dont on fait usage auprès de lui , tel que le lait de maman qui le nourrit , les langes dont on le couvre , le feu dont on le réchauffe , et même les chansons dont vous cherchez à le réjouir , en balançant son berceau ? Taisez-vous , petit garçon , me répondit-elle , il ne faut pas en savoir tant à votre âge.

Ce que je disois alors à ma bonne, je le dirai maintenant avec encore plus d'assurance aux prétendus instituteurs de nos langues ; et après leur avoir montré l'inutilité de leur entreprise, je leur montrerai la fausseté de leur enseignement.

En effet, si la supposition sur laquelle ils voudroient fonder leur édifice est plus qu'hasardée, si les bases auxquelles nous avons essayé de les ramener ne peuvent cesser de se représenter, quelques soins qu'ils aient pris de les écarter, et si elles revendiquent obstinément leurs droits, n'est-il pas présumable que toutes les découvertes qu'ils font avec tant de sagacité dans la ligne de cette supposition qui n'existe pas, ils les auroient faites également ; et avec plus d'abondance encore, dans la ligne qui a toutes les couleurs de la réalité ?

N'est-il pas comme certain alors qu'ils attribuent à la source imaginaire qu'ils se sont plu à se figurer, ce qui appartient à la source radicale de l'existence de l'homme ; à la source de la langue qu'il a dû recevoir avec l'existence ; à la source de toutes les merveilles que cette langue doit lui procurer, puisqu'elle est le moyen par lequel il devoit manifester toutes les propriétés qui le caractérisent ; enfin, à la source de tous les trésors de vérités qui lui sont encore restés dans son exil, et dont il est si porté à se glorifier, lorsqu'il en fait la découverte ?

N'est-il pas certain que toutes ces belles observations, dont leurs écrits sont remplis sur les développemens de la langue de l'homme, sur son usage, sur sa liaison avec ses institutions, sur le per-

fectionnement et l'altération dont elle est susceptible, par le concours de tant d'élémens divers qui nous composent, et par celui de tant de circonstances puissantes qui nous environnent, n'est-il pas certain, dis-je, que toutes ces choses s'expliqueront encore bien mieux, et avec moins de mélange, par la même source qui aura engendré la langue de l'homme, et par les abus qu'il aura faits de ses dons, que par la fiction qui lui est évidemment étrangère ?

Si cela est ; s'il est vrai, pour reprendre le style de mon apologue, que les instituteurs de nos langues, après avoir transposé l'homme sous la feuille de chou, ne peuvent cependant trouver là aucun des secours dont il a besoin ; s'ils sont obligés malgré eux, et, je le veux même, à leur insçu, d'aller prendre dans l'habitation paternelle, et les alimens dont ils veulent le nourrir, et les parures magnifiques dont ils veulent l'orner, et les instructions avec lesquelles ils veulent cultiver son intelligence, n'étoit-il pas plus simple de le laisser naître dans la maison, et de ne pas lui donner une mère supposée, pendant qu'ils tenoient tout de sa mère véritable ? Et c'est par là que nous croyons pouvoir accuser d'erreur et d'in vraisemblance leur enseignement.

But de la parole. Troisième objection.

INDÉPENDAMENT de l'inutilité du moyen indiqué par les instituteurs des langues, et indépendamment de la défectuosité de leur enseignement, il y a

une troisième objection à leur faire, c'est que, si, par leurs systèmes sur l'origine des langues, ils avoient trouvé le véritable mode selon lequel elles se sont formées, ce seroit à la fois un supplice pour l'humanité, et une humiliation pour le principe des choses, car le but de la parole se trouveroit manqué.

Premièrement, ce seroit un supplice pour l'humanité; car, pourroit-il y avoir rien de plus affligeant pour elle, que cette énorme longueur de tems qu'il lui auroit fallu attendre, et ce nombre innombrable de siècles qu'il lui auroit fallu laisser s'écouler avant qu'elle eût découvert, développé et perfectionné le moyen par lequel elle devoit satisfaire le besoin qu'elle a de converser et de s'entendre?

Combien de générations sacrifiées à cette décourageante expectative? combien de membres retranchés de la famille humaine, avant que cette famille humaine eût pu jouir de ses droits? et lorsqu'elle en jouira, à quoi servira la gloire de l'espèce à cette immensité d'individus qui auroient déjà passé sur la terre, et cela, sans y pouvoir remplir le plus intéressant objet de leur existence?

Les moindres êtres de la nature ne sont pas condamnés à cette loi outrageuse et inconséquente. Leur langue est par-tout à côté d'eux, naît avec eux, et se développe progressivement, avec toutes les facultés qu'ils ont à manifester, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus. Ils ne délèguent pas leurs jouissances aux autres générations de leur espèce. Ils ont reçu de la nature bienfaisante le moyen

de se les procurer eux-mêmes ; et si les animaux, pour se nourrir, se perpétuer et commercer ensemble selon leur classe, avoient besoin d'attendre les leçons de leurs descendans, leur espèce seroit éteinte dès les premiers rejets, ou plutôt, elle n'auroit jamais existé.

Et vous, spéculateurs ; vous qui reconnoissez la supériorité de l'homme sur tous les êtres ; vous qui, par vos propres talens, prouveriez cette supériorité, quand bien même de bruyantes doctrines enseigneroient le contraire, vous voudriez que cet homme, cet être privilégié fût cependant le seul sur qui tombât une exception si désastreuse !

Vous voudriez que lui seul, appelé à jouir de ce superbe don de la parole, qui fait de l'homme un miracle perpétuel et toujours en action, il fût cependant le seul qui fût condamné à la privation d'un si beau droit, jusqu'à ce que les torrens des siècles, à force de passer sur cette mine précieuse, fussent parvenus à lui en découvrir toute la richesse !

Vous ne craignez point d'immoler les droits les plus sacrés de l'homme à une éphémère conception de votre esprit ; et cela, pendant une série incalculable de générations !

Vous ne craignez point de voir vos enseignemens en opposition avec la rectitude d'une rigoureuse intelligence !

Vous ne craignez point d'envoyer vos illusions se confronter avec la vérité !

Philosophes ! philosophes ! vous que nous aimerions à regarder comme les apôtres de la raison, ayez

donc soin , pour votre propre gloire , autant que pour notre satisfaction , de prendre une marche plus conséquente.

Lorsque vos souverains envoient un ambassadeur dans quelque contrée , attendent-ils , en lui donnant ses instructions , qu'il apprenne de ses descendants comment il devra s'y prendre pour exposer l'objet de sa mission et la remplir ? ou bien (en faisant si l'on veut cette supposition) , lorsque ce tems sera arrivé , seront-ils satisfaits de leur ambassadeur , s'il n'a fait autre chose que de se borner à observer les traces de la langue qui seront venues se présenter devant lui ; à en suivre les développemens ; à bien connoître la tactique de son langage , pour son avantage particulier , sans s'occuper un seul instant d'en diriger les puissans moyens vers la chose essentielle qui fait l'objet de son ambassade ?

Et cependant , c'est à cela seul que se bornent vos découvertes et les résultats de vos systèmes. Pourvu que vous ayez amené l'homme à parler et sur-tout à bien parler , vous croyez avoir rempli toute la tâche , et vous ne vous occupez pas même de savoir pourquoi il parle , ni à quoi il devrait appliquer sa parole ; car , vous vous trompez lorsque vous attendez ce moyen-là pour perfectionner son entendement , attendu que la langue elle-même ne doit être que le ministre de son entendement , et que , dans l'ordre , ce sont les souverains qui font leurs ministres , et non pas les ministres qui font leurs souverains.

Ceci nous conduit à la seconde partie de notre objection.

Disons donc maintenant que si la doctrine des prétendus instituteurs des langues étoit vraie, ce seroit une grande humiliation pour le principe des choses. En effet, s'il étoit vrai que l'homme fût destiné à manifester les merveilles divines par sa parole, ainsi que toutes nos observations précédentes l'ont établi, ce plan suprême se trouveroit sur-le-champ comme anéanti, en le réduisant ainsi à une nullité absolue, puisque son exécution seroit soumise à cet immense intervalle des siècles, et dépendroit en outre du concours fortuit de mille et mille circonstances nécessaires au développement de la langue de l'homme, ou de ce moyen par lequel il doit manifester ses pensées, qui sont ou doivent être les véritables miroirs de la divinité.

Ainsi, dans sa marche, la nature eût été plus sage que Dieu, et elle auroit aussi à retirer de ses œuvres plus de gloire qu'il n'en auroit à retirer des siennes; de façon que plus l'intention de cet agent suprême eût été vaste et sublime, en donnant la naissance à l'homme, plus il eût montré d'impuissance et d'inconsidération, en en faisant dépendre le résultat d'un ordre de causes aussi lent et aussi éventuel.

Et véritablement, avec le système de ces spéculateurs, il y auroit eu, à l'exécution de ce plan, non-seulement une si grande lenteur, mais encore une si grande variété et une si grande complication d'effets contradictoires, que j'en vois peu qui n'eussent pas tourné à la confusion de celui qui l'auroit conçu.

Mais cette complication de résultats incertains,

variables ou contradictoires , fondée sur l'éventuel des circonstances , sur la diversité des facultés des hommes , sur leur plus ou moins d'aptitude à saisir la vraie face des objets , et à en déduire de saines conséquences , n'eût pas seulement arrêté et anéanti l'exécution du grand plan , elle eût encore plongé la famille humaine dans la situation la plus désastreuse.

Elle eût fait naître parmi les hommes autant de langues différentes qu'il y auroit eu de faces aux objets qui se seroient présentés à eux ; autant de langues différentes qu'il y auroit eu de variétés dans les circonstances dont ils auroient été environnés ; enfin , autant de langues différentes qu'il y auroit eu d'inégalité dans les facultés et l'intelligence dont ils se seroient trouvés pourvus ; de façon qu'au lieu de ce langage uniforme , ou au moins tendant au même but , qu'auroient dû parler ces hommes que j'ai regardés comme devant être originairement les ambassadeurs de la divinité , chacun d'eux n'eût parlé qu'une langue étrangère à l'autre , et au lieu de se seconder mutuellement dans leur mission , ils auroient été obligés , lorsqu'ils se seroient rencontrés , d'employer une grande partie de leur tems à se naturaliser respectivement avec leurs langues diverses.

Ils auroient bien pu se procurer quelques secours dans l'ordre inférieur et matériel , parce que la langue nécessaire à cet ordre de choses , eût pu se développer naturellement pour eux , attendu qu'elle se borne à des cris ou à d'autres signes extérieurs , comme on le voit pour les animaux ,

et comme on a remarqué que c'est à cela qu'eussent été bornés les développemens de ces enfans sauvages et égarés dès leur enfance, qui ont été rencontrés dans des forêts.

Mais quant à l'objet essentiel de l'existence de l'homme, ou leur idée sur cela n'eût obtenu aucuns développemens, ou elle n'en eût obtenu que de si disparates et de si coupés par d'immenses intervalles, qu'ils n'eussent eu aucuns moyens de les remplir; la diversité de leurs langues eût encore ajouté à cette difficulté, d'autant que le conflit se fût bientôt établi entre ces diverses langues; l'envie de l'emporter sur les autres, soit par la beauté de son langage, soit par le sens qu'il auroit attaché à ses propres signes, eût bientôt établi le désordre par le moyen même d'où nos observateurs attendoient l'harmonie, sans compter un amas de plus grands désordres encore, que nous allons voir sortir de cette source, car c'est ici que va s'ouvrir la boîte de Pandore.

Sachons donc que les élémens de l'homme étant corrompus, tout ce qu'il engendreroit de lui-même, en fait de langue, offreroit le caractère de cette corruption; et, pour peu que l'on ait calculé le pouvoir des langues, on verra jusqu'où cette corruption auroit pu porter ses ravages, puisqu'ils auroient pu s'étendre même sur le grain pur, si l'homme en avoit aussi rencontré sur son chemin.

En effet, si son terrain inculte et brute n'eût pas commencé par se purger de ses ronces et de ses épines, elles eussent poussé avec le bon grain, et peut-être au lieu de s'assainir par sa présence,

c'eût été ce bon grain qui se fût imprégné de leur qualité rude, sauvage et malfaisante.

Ne voyons-nous pas ce qui est arrivé à l'homme, lorsqu'il a eu fait la découverte de l'or ? Après en avoir fait un simple signe de sa richesse, ce signe qui devoit lui aider à fraterniser avec tous les hommes, est devenu bientôt pour lui un objet de cupidité, un moyen d'asservir ses semblables, un instrument de ravages et de destruction, et ce qui pouvoit favoriser le bonheur temporel de ce monde, est devenu le signal journalier de mille massacres, de mille dévastations, et d'une infinité d'autres horreurs.

Difficulté prévue.

J'ENTENDS mes adversaires m'opposer que les mêmes maux que je crains de voir provenir de la source qu'ils veulent ouvrir, se trouveroient également dans celle dont je prends la défense ; et ils me citeront pour preuve cet état de confusion, de ténèbres et d'opposition presque universelle, où languissent non-seulement toutes les familles de l'homme, soit politiques, soit naturelles ; mais même tous les individus qui les composent, soit en les considérant en eux-mêmes, soit en les considérant par rapport à leurs semblables.

Je leur répondrai que dans la ligne que je défends, ces abus ne pourroient sûrement pas s'attribuer au principe, au lieu que dans la leur cela seroit inévitable, puisque le principe même seroit l'erreur en évidence.

Je leur dirai que, dans ma ligne, le principe de la langue vraie n'a jamais pu abandonner l'espèce humaine un seul instant, et que c'est précisément parce que les hommes, au lieu de l'écouter et de le suivre, ont cherché presque universellement dans la ligne humaine non-épurée, qu'ils ont enfanté tous ces désordres.

Je leur dirai que dans ma ligne, malgré nos écarts, soit primitifs, soit secondaires, l'entraînement invincible du principe pour sa production, n'a pu manquer de se faire sentir à quelques individus, et de propager ainsi les moyens de balancer ces désordres, au lieu que dans la leur on ne peut pas avoir cette consolation, puisque le principe même est un désordre.

Je leur dirai que dans ma ligne un seul trait renferme, et ces axiômes, et tous ces corollaires, que dans la leur ils ne trouvent qu'épars çà et là, et qu'ils sont obligés de ramasser si laborieusement et si volumineusement, parce que le principe emporte toujours avec lui-même sa forme ou ses résultats, tandis que la subdivision, toujours croissante des formes ou des résultats, fait que ces formes et ces résultats s'éloignent continuellement du principe.

Je leur dirai ce qu'on dit aux princes, qu'ils ont laissé surprendre leur religion, en écartant d'eux un fonctionnaire public aussi essentiel que la parole, qui est si porté pour leur gloire; qui les avoit si bien servis; qui seul peut avoir tout fondé, et qui seul peut tout rétablir.

Je leur dirai qu'à moins de changer la nature

radicale et éternelle des choses, il leur sera impossible d'infirmes les principes irrévocables que nous avons offerts, et qu'ils ne pourront jamais échapper aux inconvénients auxquels ils s'exposent, s'ils n'ont d'autre expédient que de se retrancher dans la fable de leur poëme.

Je leur dirai : si lors même que le terrain de l'homme étoit pur, il a eu la foiblesse d'y laisser venir des ronces et des épines, qu'attendroit-il d'un terrain qui en est rempli ?

Qu'attendroit-il ? le voici : ou le néant absolu, ou des maux pires que le néant, parce que si la langue primitive de l'homme se trouve encore à côté de lui, comme chaque être a, à côté de soi, la langue qui lui est propre, il faut ou que l'homme demeure privé de ce trésor, s'il ne va pas le puiser où il est, ou il faut qu'il lui en substitue un autre qui n'en ait que l'apparence et qui n'en ait pas la valeur ; et dès lors c'est s'associer, sans qu'il s'en aperçoive, avec les faux monnoyeurs, et s'exposer lui-même au sort qui, selon les lois, attend les différentes espèces de faussaires.

Élevons-nous donc d'un degré pour décider d'où viennent les diverses langues que nous voyons être en activité sur la terre : car ici ce sont les principes et non pas nos opinions qui doivent être nos juges ; or ces principes nous apprennent que l'homme étoit destiné à manifester les merveilles divines, et que le don des langues étoit le moyen qui lui étoit confié pour remplir ce sublime emploi. Ainsi tout se réduit à examiner ce que l'homme produit et enfante aujourd'hui sur la terre avec ses langues.

Une grande partie de l'espèce humaine ne monte guère plus haut que la brute en ce genre , puisque la plupart des nations sauvages et séquestrées de celles que nous appelons civilisées , concentrent toutes leurs facultés dans leur simple existence animale , et parlent des langues qui ne s'étendent presque pas au-delà.

Dans les nations que nous appelons civilisées , la très grande majorité des individus qui les composent , concentrent , comme les sauvages , toutes leurs facultés dans leur simple existence animale ; seulement comme cette existence animale est un peu plus recherchée , comme elle est liée au frottement des ressorts politiques et commerciaux , et comme ces individus reçoivent aussi quelques teintes morales et religieuses , ils ont des langues plus développées , et plus riches que celles du sauvage ; mais je ne vois pas que ni eux , ni leur langue m'approchent de ces merveilles divines , que j'attendois de la nature de l'homme , et tout ce qu'ils opèrent , tout ce qu'ils manifestent , se replie sur eux et va s'ensevelir dans le goufre de la stérilité et du néant.

La classe la plus élevée et la moins nombreuse de ces sociétés , que nous appelons civilisées , est celle de qui j'aurois lieu d'attendre tous ces développemens , que me promettent les langues ; d'après l'idée que nous en avons donnée ; et , en effet , sciences de tout genre , discernement exquis sur une infinité d'objets , pouvoirs de l'éloquence , empire des principes religieux , j'y vois tout se montrer dans la bouche de l'homme ; mais aussi

je vois tout y expirer ; j'y vois des reflets pâles, entrecoupés ou longuement prolongés des merveilles divines ; mais je n'y vois point ces merveilles divines elles-mêmes , et mon attente n'est pas même à moitié remplie.

Que sera-ce donc quand , à côté de ces simples reflets pâles, entrecoupés, ou longuement prolongés des merveilles divines, je verrai dans la bouche de l'homme des merveilles opposées et généralement plus prononcées ? quand je verrai le tâtonnement continuel, tandis que j'attends une science positive ? l'ardeur d'établir le simple pouvoir politique-humain, tandis que j'attends qu'on m'aide à me courber sous le joug paternel de la source divine ? les doctrines impérieuses et turbulentes des sages, tandis que j'attends les œuvres douces, paisibles et efficaces de la sagesse ? enfin, par-tout l'orgueilleux aiguillon de la dispute et du mortifère égoïsme, tandis que j'attends des signes virtuels et conciliateurs, qui me ramènent moi et mes frères, à ce regne universel de la vie, pour lequel je sens que ma nature est faite, et dont je sens en même tems si douloureusement que je suis exilé moi et toute la famille humaine ?

Venez, vous tous alors, savans écrivains, ingénieux observateurs, spéculateurs profonds, et dites-moi que toutes ces choses ne sont pas le fruit de vos langues humaines, et de la source composite et trouble, où vous avez été les puiser ; je pourrai admirer le magisme de votre éloquence, mais je me détournerai de vous, le cœur plein de douleur et d'amertume, en vous représentant que si vous

ne savez pas guérir les souffrances de l'homme ; au moins vous devriez être assez équitables pour ne pas l'abuser sur la nature de vos remèdes.

Je conclurai donc de nouveau que le véritable droit de nos langues est de manifester les merveilles divines ; que ces langues ne peuvent être pures , régulières et efficaces , qu'autant qu'elles dériveroient de la langue vraie ou de la parole , qui a dû accompagner la naissance de l'homme ; que si les langues des hommes ne s'étendent pas jusqu'à la manifestation de ces merveilles divines , et qu'elles se bornent à simétriser les règles et les ornemens du langage , ou qu'elles s'en servent pour des usages plus abusifs encore , elles ne sortent que de la simple volonté humaine de l'homme terrestre et corrompu ; que cependant ces abus annonçeroient que la langue vraie elle-même ou la parole , n'a pas totalement abandonné l'homme au moment de sa chute , et que c'est une injustice à l'homme de vouloir nier la source légitime des langues , pour y en substituer une de son invention , après s'en être approprié les trésors et les avoir employés à de faux usages , qui en ont avili le prix.

Ceci nous engage à passer de l'origine des langues vraies , à l'observation de ces langues considérées dans leur activité ; mais comme ce point est lié avec les traditions universelles , où l'on voit , en effet , en action , ces langues diverses , nous en traiterons tout simplement à mesure qu'elles se rencontreront sur nos pas , dans la ligne des traditions où nous allons entrer.

*De l'esprit des traditions en général , et des écritures
saintes en particulier.*

J'ai assez montré dans tous mes écrits , comment je ne regardois toutes les traditions que comme des témoignages confirmatifs des vérités invariables , écrites de la main de l'éternel dans le cœur de l'homme , et par conséquent , antérieures à tous les livres , et à toutes les traditions qu'ils renferment.

J'ai aussi laissé suffisamment entrevoir que , sans exclure ce qu'il pouvoit y avoir à prendre dans les autres traditions , celles des Hébreux et des chrétiens me paroissent renfermer des trésors plus abondans , et cela indépendamment de l'autorité qui a cru , en les revêtant de son sceau , leur donner par là plus de consistance , et indépendamment de l'empire de mon éducation , puisque l'on m'avoit enseigné la croyance aveugle , et qu'au contraire , j'ai cru glorifier à la fois et mon souverain principe , et l'intelligence humaine , en prétendant que nous n'étions faits que pour des croyances aussi lumineuses que la vérité.

Parmi les motifs qui ont appuyé mon suffrage en faveur de ces traditions , le principal a été d'y voir l'homme présenté sous les mêmes rapports , où nous l'avons vu sans cesse placé naturellement dans tous les sentiers que nous venons de parcourir ; c'est sur-tout de l'y voir dans une relation perpétuelle avec cette parole supérieure que nous avons reconnue comme le pivot et le mobile universel des choses ; c'est de l'y voir , non point comme

étranger à sa source génératrice , mais lié à elle comme un enfant l'est à son père ; correspondant sans cesse avec ce père , soit au milieu de ses écarts , soit dans ses œuvres de justice , soit dans les joies de son espérance qu'il puise dans les développemens successifs des fruits de la promesse paternelle.

En confrontant donc le portrait de l'homme avec les traditions dont je parle , je n'ai pu m'empêcher de voir qu'elles n'étoient qu'une copie de ce portrait : copie qui , sans doute , ne m'a pas paru sans défaut , mais qui , malgré ses défauts , m'a paru la plus ressemblante de toutes les autres copies ; dès lors , me suis-je dit , puisque j'y reconnois clairement l'histoire de l'homme , que m'importent les lacunes généalogiques , les diversités de chronologie , la contradiction même de plusieurs points de détail ? Ces accessoires ne doivent point me faire proscrire le fond ; j'y vois l'homme , je l'y vois tel qu'il est dans sa manière d'être habituelle ; enfin , tel qu'il seroit , quand même ces traditions-là n'existeroient pas. Je serois donc inconséquent de ne pas puiser dans ce dépôt ce qui peut m'aider à avancer encore plus dans la connoissance de l'histoire spirituelle de l'homme ; car un homme seul ne peut pas tout apercevoir.

J'ai reconnu en outre , combien les jugemens prématurés ont semé d'obstacles imaginaires dans les sentiers de ces traditions , ainsi qu'on le verra en son lieu ; et ce n'a été pour moi qu'une raison de plus de ne me pas défier de la manière simple et naturelle dont je les avois envisagées , et par

conséquent, de faire mon profit de tous les nouveaux points de vue qu'elles pouvoient me fournir.

D'après cette déclaration qu'il faudroit peut-être répéter à toutes les pages, j'userai du droit qu'elle me donne de recueillir dans l'esprit des traditions, et particulièrement dans celui des écritures saintes, tous les développemens et les témoignages explicatifs qu'elles peuvent offrir à l'appui, et pour l'accroissement des vérités qui m'occupent ; désirant beaucoup, mais probablement en vain, que le lecteur n'oubliât jamais cette déclaration de ma part dans tout ce qu'il va lire.

De même que Dieu avoit créé l'homme pour le représenter dans l'univers, et que de ce seul homme seroit provenu successivement toute la postérité humaine, dont chaque individu auroit manifesté à son tour les merveilles qui se seroient trouvées appropriées à ses facultés ; de même, au moment de la chute, Dieu a semé, dans ce coupable même, les germes de sa restauration, sans lui ôter néanmoins la tache qui étoit résultée de son égarement, et qu'il devoit laver dans son travail et dans la mort ; et c'est de ce germe de restauration que toute sa postérité auroit dû hériter successivement, comme elle eût hérité de son entier état de gloire s'il se fût maintenu dans son poste.

Mais, parmi les rejetons de cet homme, les uns ont encore augmenté et attiré sur eux-mêmes les suites de l'égarement du chef ; les autres ont augmenté et attiré sur eux-mêmes le pouvoir de ce germe de restauration.

Ce sont ceux-là qui, dès les premiers tems, se

sont trouvés comme des miroirs propres à réfléchir les dons et les merveilles que la suprême sagesse destinoit au monde. Ils étoient comme des prémices et des précurseurs qui, après avoir fait fructifier en eux ces germes divins, devoient, de génération en génération, faire fructifier aussi les dons de toutes les autres familles de la terre ; et retablir ainsi universellement la splendeur divine que le premier homme avoit laissé ternir dans l'univers.

Mais de même que le premier homme en s'égarant, au lieu de ces trésors qu'il auroit transmis à tous ses descendans, ne leur avoit laissé pour héritage que des ténèbres ou des notions confuses de tous ces biens dont il avoit joui ; de même depuis la chute, la classe la plus saine, parmi ses premiers descendans, au lieu de répandre sans interruption, parmi les peuples, des clartés pures et les fruits vivans de la justice, s'est altérée elle-même et ne leur a offert que des nuances obscures, où s'est mêlé ensuite tout ce que l'homme ténébreux et coupable aura pu y laisser introduire.

Voilà pourquoi de même que tous les hommes ne sont, quant à leur esprit, que comme les débris informes de ce temple spirituel qui avoit existé dans l'homme primitif ; de même toutes les traditions de la terre ne peuvent se regarder que comme les débris d'une tradition-mère et fondamentale, qui, dès l'origine, avoit été confiée à l'homme coupable et à ses premiers rejetons.

Ces débris néanmoins, doivent toujours conserver des traces de la tradition-mère ; comme nous voyons que les débris du premier homme laissent

apercevoir en nous assez d'indices significatifs, pour que nous y reconnoissions et notre divine origine, et notre primitive destination. Et la première de ces traces est celle qui nous indique qu'il y avoit eu une race élue, puisqu'il n'y a pas un peuple qui ne prétende l'être ; puisque dans toutes les familles qui composent les associations humaines, il y a toujours des familles qui semblent supérieures et distinguées parmi toutes les autres familles ; et puisque dans presque toutes les familles on voit toujours qu'il y a comme un individu plus favorisé que les autres membres de la famille, et chargé, en quelque sorte, de leur servir de fanal et d'exemple : vérité qui seroit plus persuasive pour les hommes du torrent et matérialisés par le pouvoir des faits contraires, si les individus privilégiés dont nous parlons, ne laissoient pas si souvent dépérir leur élection.

Or, pour décider quelle est celle des races humaines à qui, dans la suite des tems, ont été rendus les privilèges de l'élection, ce n'est point à l'examen seul des diverses traditions qu'il faut s'en rapporter, puisque chacune de ces traditions n'a point d'autre preuve à montrer, que des récits, des annales et des assertions, le tout mélangé de merveilleux et de prodiges, plus ou moins extraordinaires, mais qui, tous, semblent attendre la clef qui puisse les ouvrir.

Ce n'est donc que dans la confrontation de ces diverses traditions avec l'histoire naturelle-spirituelle de l'homme, considéré attentivement en lui-même, que nous découvrons quelques moyens

de nous décider. L'homme est donc toujours ici, comme il devroit l'être par-tout, la pierre de touche. Plus ces traditions ont de ressemblance avec lui, soit dans ses couleurs vives, soit dans ses couleurs obscures, plus elles sont vraies; c'est-à-dire, qu'elles approchent plus du caractère de traditions-mères, sans que pour cela, il faille négliger celles des traditions qui n'auroient pas si abondamment les mêmes avantages, puisque dans toutes, il est possible qu'il se trouve des traits réguliers, aussi bien que des débris de la tradition-mère. L'or pur ou natif, est rare dans la nature; ce seroit être insensé de n'en vouloir pas ramasser d'autre, et de rejeter tout celui qui se trouveroit mêlé à des substances étrangères, sauf à s'employer de tout son courage et de tous ses moyens, à en faire le départ.

Doctrin universelle de toutes les traditions.

TOUTES les traditions de la terre et par conséquent celles des juifs, ne parlent que de deux choses, 1°. de la délivrance de nos tourmens, et de la jouissance d'un état de paix et de liberté; 2°. des moyens d'atteindre à cette jouissance d'un état de paix et de liberté, et de nous préserver de l'état de tourmens et de gêne.

La raison en est bien simple, c'est que notre nature est faite pour cette jouissance d'un état de paix et d'indépendance; et nous n'en pouvons pas douter, en voyant que l'esprit de l'homme y tend

par tous les moyens et à toutes les heures , et que l'objet de tous les travaux et de toutes les peines que l'homme se donne est toujours d'atteindre et de parvenir à cet état de repos.

Mais qu'est-ce que notre nature nous prouve par là si ce n'est que nous avons pris naissance dans cette région d'indépendance et de repos , puisque les productions tiennent de leur principe ? Nous sentons que ce principe doit former par son essence une région d'indépendance et d'affranchissement de toute loi limitée , et cela parce que nous sentons que telle est notre propre tendance , et par conséquent notre propre nature. Nous sentons , en même tems , que toutes les traditions , en nous parlant de ce terme d'indépendance , auquel nous tendons , nous offrent , ou au moins ont envie de nous offrir le fil qui doit nous diriger dans cette carrière , et qu'ainsi il n'y a pas une tradition qui n'ait un but religieux , bien ou mal entendu.

D'un autre côté , d'où viennent toutes les angoisses et toutes les indigences spirituelles des hommes ? n'est-ce pas de ce qu'ils sont comme des êtres qui vivent et agissent sans ce guide , ou de ce qu'ils laissent remarquer une séparation sensible entre leur action et la sienne , tandis que ces deux actions devroient se combiner , et , pour ainsi dire , se confondre ?

Si cet état d'angoisse où ils se trouvent , ne vient que de cette séparation , n'est-ce pas un indice positif que tel a été le crime de l'homme , et qu'il a voulu agir distinctement de Dieu , tandis qu'ils devoient agir dans une union indivise ? Mais

si l'homme s'est égaré en se séparant ainsi, et en se montrant un homme sans Dieu, l'amour suprême a marché vers lui, dans un sens opposé, et n'a pas voulu être pour lui un dieu sans homme.

Tel est à la fois l'image du malheureux état actuel de l'homme, de sa chute, de la voie instructive et salutaire de la sagesse en sa faveur, du but journalier et continu auquel il doit tendre, s'il veut connoître sa vraie nature et en recouvrer les droits sublimes et sacrés ; enfin tel est l'esprit de toutes les traditions de la terre, qui n'ont cessé de nous montrer, n'importe sous quels emblèmes, la puissance suprême agissant en jonction avec l'homme. Le point le plus important de toutes les traditions, seroit donc celui qui nous présenteroit le moyen, par lequel la sagesse suprême a suppléé au *déficit*, que la dégradation de l'homme avoit apporté dans l'économie de l'universalité des choses.

L'homme, selon tous les principes exposés ci-dessus, étoit destiné à être l'organe de la divinité ; il a fallu que la divinité devînt son propre organe à elle-même, puisque l'homme avoit cessé de l'être ; et c'est cette violence que la divinité s'est faite à elle-même, qui est la principale source de tous les fleuves qui circulent dans le champ des traditions.

Dans la divinité suprême, le principe générateur et l'organe productif, sont indivisiblement unis, et ne forment qu'un seul et même être. Dans les manifestations spirituelles, qui sortent hors du sein de l'éternel, le principe générateur reste en

lui, tandis que l'organe en est distinct, et comme émancipé ; mais cependant ils doivent toujours agir en concours et en harmonie. Dans les générations matérielles, les principes et les organes sont non-seulement distincts entre eux ; mais encore séparés l'un et l'autre de la source divine, qui n'agit sur eux que par intermédiaires.

Or, la chute de l'homme spirituel sépara tellement en lui l'organe d'avec le principe, qu'il ne pouvoit plus rien produire, et se trouvoit dans une entière stérilité spirituelle. Cette loi de séparation s'est observée depuis universellement, sur la postérité humaine ; et en effet la seule punition que Dieu inflige, c'est de séparer ainsi dans les êtres coupables, *l'époux et l'épouse*, le principe et l'organe, pour les empêcher d'engendrer le mal, tandis qu'ils auroient dû engendrer le bien.

Et, dans le vrai, cette séparation est le seul supplice qu'il y ait, parce que, comme tout est amour et désir, tout cherche la génération. Dieu, dont le désir de manifestation est intarissable, est donc sorti de son unité, pour être lui-même l'organe de la vie hors de sa propre enceinte. En sortant de son unité, il a porté sa divinité hors de cette propre enceinte, où elle se plaisoit à se tenir cachée, et l'organe est ainsi devenu divin et universel, pour l'homme de désir et d'intelligence.

Mais, pour que nous ajoutions foi à cette vérité, il faut que nous la trouvions aussi dans l'homme, et voici comment elle s'y fait voir :

Nous sortons nous-mêmes de notre propre en-

teinte spirituelle-particulière, lorsque nous découvrons quelque altération en nous, soit au moral, soit au physique, nous nous efforçons de rétablir, par notre puissance centrale, les dégradations que nous apercevons, et nous ne le pouvons qu'en prenant ainsi en nous la place des facultés qui n'étoient qu'organes, et qu'en remplissant leurs canaux avec toutes les puissances que nous faisons émaner de notre centre-principe; mais remarquez que ceci s'opère, sans que cependant notre centre-principe demeure vide, et sans que nous le quittons.

Et voilà comment les traditions deviennent simples et naturelles pour nous, puisque nous les trouvons en nature dans nous-mêmes. Homme, vois par ton propre exemple ce qu'il en a coûté à Dieu dans cette incompréhensible génération, et regarde-toi comme un monstre, si tu ne te remplis pas d'un torrent d'amour.

Des traditions juives et chrétiennes.

D'APRÈS le coup-d'œil que nous venons de jeter sur les traditions en général, nous ne pouvons nous dispenser de regarder les traditions juives et chrétiennes, ou ce que nous appelons les écritures saintes, comme de tous les dépôts traditionnels, celui qui renferme le plus de rapports ou de ces ressemblances de famille avec l'homme, et par conséquent de voir dans le peuple hébreu, soit la

tige, soit un bourgeon de cette race élue, dont nous avons vu que chaque nation prétendoit avoir le privilège, et dont nous avons vu que chaque famille présentait en soi des vestiges.

Nous ne nous arrêtons pas même ici à toutes les objections que l'on oppose journellement, et contre les juifs, et contre les écritures saintes. Nous nous en occuperons dans un moment ; mais il faut auparavant que nous confrontions l'homme avec les écritures, et que nous observions à leur sujet un fait remarquable, c'est que les mêmes traditions qu'elles renferment, s'opèrent en nous.

Oui, lorsque l'homme travaille sérieusement à creuser sa propre mine, il découvre en lui la série de toutes les vérités que nous lisons dans les écritures. Il y découvre aussi une série de lumières réelles et positives, qui sont absolument semblables à celles que nous trouvons consacrées dans les traditions des livres saints ; c'est ce qui doit aider notre confiance aux tableaux qui nous sont présentés dans ces livres, puisque nous trouvons la même chose en nous-mêmes, et que l'histoire et la doctrine renfermées dans les livres saints, ne paroissent plus être que l'histoire traditionnelle de tout notre être et la doctrine cachée écrite dans l'homme qui est en nous et que nous ne voyons point.

Car, ces traditions et ces écritures saintes, toutes profondes qu'elles soient, ne sont néanmoins que comme un livre élémentaire pour l'homme, en comparaison de ceux qu'il pourra lire quand il sera plus instruit ; c'est ce qui fait que, comme elles

sont cependant, pour ainsi dire, l'extrait et la substance de l'esprit des hommes privilégiés, tout homme pourroit et devroit même enfanter des traditions spirituelles et des écritures saintes, puisque tout homme pourroit écrire de sa substance, et c'est sans doute cette propriété radicale de l'homme mal appliquée, qui a produit cet amas confus, bizarre et contradictoire de toutes ces traditions informes, dont tous les peuples sont inondés.

Mais quoique les livres les plus parfaits en ce genre, nous fassent faire un détour, pour atteindre à ce qui est si près de nous; quoiqu'on dût regarder réellement les écritures saintes, plutôt comme les avenues de la science, que comme la science elle-même; néanmoins, il est utile pour nous de marcher dans ces avenues-là, puisqu'elles nous feront voir ce qui est dans notre être, et que nous n'avons pas toujours le bonheur d'y apercevoir.

En effet, ces écritures nous montrent que nous ne sommes rien, si nous ne sentons pas se prononcer en nous la vocation patriarchale, la vocation prophétique, et la vocation apostolique.

La première vocation ou la vocation patriarchale, est l'initiation à la vie; c'est la naissance de notre propre fils spirituel; c'est celle par laquelle nous sommes appelés à sortir de notre propre fournaise originelle, pour aller voir la terre promise que nous ne possédons cependant pas encore pour cela.

Cette vocation attire bientôt sur nous la vocation de l'amour: car une mère ne peut manquer d'aimer le fils qui lui est né.

Cette vocation d'amour attire ensuite sur nous

la vocation de la confiance et de la sécurité, qui n'est que le fruit actif de l'éducation maternelle-spirituelle, et l'énergique sentiment de toutes les vertus et propriétés que cette éducation a mises en nous.

Pour chaque homme particulier, il y a en outre l'élection de la purification et l'élection du renouvellement qui guérit nos plaies ; l'élection des propriétés de l'esprit, qui développe toutes nos facultés, et l'élection de la grande parole qui préside sur le tout, vivifie tout en nous et fait de notre être et de ses différentes *vertus*, autant d'inscriptions parlantes, placées dans les chemins publics, pour indiquer la route aux voyageurs incertains.

Toutefois si nous avons en nous les traditions d'élection, nous y avons aussi les traditions de jugement ; car nous sommes tous sous un jugement continu-el-individuel-temporel, sous un jugement individuel-temporel-final, sous un jugement partiel-national-temporel, sous un jugement partiel-national-final, sous un jugement universel-temporel-naturel, et sous un jugement universel-naturel-final : voilà les diverses eaux, qui doivent nous purifier.

L'élection du renouvellement ou l'élection de la douleur, est la principale substance, dont nous devons chercher à nous nourrir ; sans cette élection nous ne pouvons parvenir aux suivantes, qui sont toutes enfermées les unes dans les autres : car, dans le renouvellement est l'esprit, et dans l'esprit est la parole.

L'élection de la douleur, de la purification et

du renouvellement, consiste à sentir la différence des deux mondes divers qui nous composent ; à nous soustraire à l'empire de la région sidérique ; à nous réintégrer dans les demeures où domine l'atmosphère divine, et à nous rendre susceptibles de partager les pénibles impressions que la sagesse éprouve de la part de tout ce qui est désordre.

Si les hommes doutoient qu'il leur fût possible d'atteindre ainsi à la douleur divine et de la partager, ils n'auroient qu'à observer ce qui se passe parmi eux, pour s'en convaincre ; ils n'auroient qu'à voir ce que souffre une ame pure et chaste, lorsqu'elle entend des entretiens lascifs ; une ame honnête, lorsqu'elle est témoin d'actions injustes ; une ame douce, lorsqu'elle est témoin d'actions brusques ou grossières ; une ame pieuse, lorsqu'elle a le spectacle de l'impiété ; une ame bienfaisante, lorsqu'elle a le spectacle de la dureté et de la cruauté.

Ils comprendroient par là comment l'ame de la mère de famille, a été et est journellement en contraction par l'effet et l'impulsion de toutes les iniquités des hommes, puisque cette mère de famille est la justice éternelle elle-même, et que, sur elle, viennent frapper les injustices universelles, radicales et souverainement criminelles ; puisqu'elle est la bienfaisance sans bornes, et que les hommes la frappent continuellement par leurs affligeantes ingraturités ; enfin, puisqu'elle est le spécifique curatif par excellence, et qu'ils ne s'occupent qu'à repousser et à décrier cet universel spécifique.

Et c'est là où nous verrions des rapports

marqués entre les écritures saintes et l'homme, puisqu'elles nous offrent continuellement les élus divins qui y sont employés, comme passant par toutes ces voies graduées que nous venons de parcourir, et comme participant à toutes les profondes affections qui se font sentir au cœur de la divinité.

*Raison pour laquelle tous les faits de l'écriture
doivent se répéter dans l'homme.*

C'EST que cette écriture, qui avoit pour objet de ramener les juifs aux voies régulières, ne faisoit en eux que ce qu'il seroit indispensable de faire pour tous les hommes; et elle n'opéroit sur ces juifs que de la même manière, dont elle doit opérer sur nous tous, puisque les juifs et nous, nous avons tous la même privation et les mêmes infirmités, comme ayant tous la même dégradation.

Ainsi cette écriture, ne renfermant qu'un seul et même remède, et ayant à guérir toujours la même maladie, ne peut agir que dans le même genre et offrir toujours le même caractère : voilà pourquoi nous devons passer dans notre renouvellement, par toutes les mêmes crises spirituelles, qui sont cachées sous la loi symbolique de l'israélite.

On peut ajouter que nous avons à passer par les mêmes symptômes et les mêmes moyens curatifs, par lesquels a passé le premier homme; que ces moyens curatifs se sont développés suc-

cessivement dans la postérité de ce premier homme, et continueront à s'y développer jusqu'à la consommation des siècles ; que les écritures saintes connues ou inconnues, existantes ou à venir, ne peuvent être que le recueil et le dépôt historique de tous ces moyens curatifs, destinés à l'homme ; qu'ainsi il n'y a aucune des merveilles des écritures, qui ne doive s'opérer en chacun de nous en particulier.

Mais il faut se rappeler ce que nous avons exposé précédemment, et qui aux yeux de certains observateurs, paraîtra positif, puisque l'homme n'auroit pu avancer une pareille chose, si elle ne lui avoit été donnée, savoir : que la divinité s'est faite organe. Dès lors nous aurons la conviction que la loi a été accomplie, et que par conséquent ce ne sont plus les observances légales-matérielles, qui peuvent remplir l'objet de notre rectification ; comme elles étoient liées au tems, le tems leur a ôté leur efficacité, et la loi a pris le véritable caractère de l'homme, qui est de pouvoir être dirigé par des lois au-dessus du tems, et qui soient divines comme lui.

Caractère des écritures saintes.

Nous croyons avoir assez motivé le degré d'utilité que l'homme réfléchi peut retirer des traditions en général et des écritures saintes en particulier, pour peindre ici en peu de mots le caractère de ces dernières.

Nous dirons donc que malgré tous les reproches qu'on peut leur faire, et que nous examinerons incessamment, elles paroissent encore comme un levier vivant, qui s'introduit dans l'ame, et la soulève hors de ses abîmes, pour lui faire respirer l'air rafraîchissant de l'esprit. En voici la raison : c'est que si elles ne sont que l'histoire spirituelle de l'homme, il faut que toute la loi vive des écritures saintes, passe en nous, en nature, et y opère, selon le sensible spirituel, tous les procédés, tous les actes, toutes les époques, et toutes les œuvres actives qui ont pu émaner, qui émanent et qui émaneront de l'esprit de ses agens, ou de ceux qu'elle annonce comme ayant été les ministres de la vérité, et les matériaux de son universel édifice.

Elles ont en outre en elles-mêmes une telle suavité quand nous leur laissons le tems et les moyens de nous imbiber un peu, qu'elles sont, si l'on veut bien me passer cette expression enfantine, comme un morceau de biscuit qu'une mère veut même mâcher à son fils avant de le lui donner, de peur qu'il ne le trouvât pas encore assez tendre.

Elles ne sont si douces, que parce qu'elles sont le réservoir de l'eau salubre et rafraîchissante, sortie de la source bienfaisante et restauratrice, pour éteindre le feu hétérogène allumé dans l'homme. Aussi, quoiqu'il soit possible à tout homme, par sa constance et son desir, d'obtenir que la source vive elle-même s'ouvre en sa faveur, sans le secours de ce réservoir ou des écritures saintes ; cependant, celui qui est à portée de puiser dans cette mine immense et féconde, se porte préjudice de ne le

pas faire, et il y trouveroit de grands appuis qui viendroient au secours de son ignorance et de sa foiblesse.

Enfin elles ne sont si douces que parce qu'elles forment, pour ainsi dire, la chaîne électrique, depuis le premier mobile du feu générateur-éternel, jusqu'à l'homme engourdi dans sa loi de mort; et ce feu générateur-éternel, n'est autre chose que celui qui engendre Dieu lui-même, en lui-même, et de lui-même; qui a opéré l'explosion centrale et universelle de la nature, et opère continuellement par le même procédé, la vie et le mouvement dans tout ce qui existe, soit visible, soit invisible; qui a animé, par une explosion plus vive encore, l'ame de l'homme au moment de son origine, et se précipite sans cesse après elle depuis sa chute, pour lui rendre sa première agilité; qui, à la fin des tems, opérera aussi alors une nouvelle explosion dans la nature, pour la rendre à ses premières lois de liberté et de fertilité, sans corruption; qui, enfin, opérera aussi alors une nouvelle explosion dans l'ame des hommes pour la ramener au terme qui lui avoit été offert, et être ainsi le principe de sa jouissance, en même tems que celui de son origine.

Malheureusement l'homme s'est servi de ce secours pour descendre et non pas pour monter; et il n'a étudié les écritures que dans le livre visible et matériel, au lieu de les étudier aussi dans leur texte primitif, ou dans cet homme que nous avons montré précédemment comme étant le seul livre que Dieu ait composé lui-même, et qu'il ait écrit

de sa propre main. C'est pourquoi la lumière a toujours été en décroissant pour l'homme, tandis que par le vrai chemin qu'il pouvoit suivre, elle n'auroit cessé de s'accroître.

Il faut joindre à ceci une raison naturelle, prise dans la marche même des écritures saintes. Tous les grands élus qui y ont paru, ont été, en quelque façon, comme entraînés dans leur élection par les accessoires puissans dont elle fut presque toujours environnée. Leurs successeurs n'ont reçu que le reflet de cette élection, qu'ils ont cru égal à cette élection même ; mais, n'ayant pas un si grand degré d'entraînement, et ne cherchant point à y suppléer comme ils l'auroient pu par d'extrêmes efforts et une confiance sans borne dans les droits de l'homme de desir, ils sont restés beaucoup plus éloignés, c'est-à-dire, beaucoup moins rapprochés du centre ; voilà pourquoi ils ont presque tous décliné. Ceux qui sont venus ensuite ont fait encore pis, et cela a été ainsi graduellement jusqu'à un terme vraiment affligeant.

Il est donc vrai que les écritures saintes étoient une mine d'or, dont les hommes ont tout au plus extrait d'abord une portion d'argent. De cette portion d'argent, ceux qui sont venus après en ont extrait une portion de fer. De cette portion de fer, une autre génération en a tiré une portion de cuivre. Enfin, de cette portion de cuivre, une autre génération n'en a tiré que du vert-de-gris. Et voilà comment, dans la main des hommes, la vérité est devenue le mensonge ; comment la lumière est devenue l'obscurité ; comment la confiance et l'amour

sont devenus l'effroi et la terreur ; et comment la divine foi s'est transmuée en défiance , ou tout au plus en crédulité , tandis que c'étoit la défiance et la crédulité qu'il falloit transmuier en foi divine.

Car , enfin la vérité suprême exige si peu une foi aveugle , elle exige si peu une croyance sans preuve , que selon les traditions de ces écritures saintes , que nous observons ici , elle s'est rendue organe pour faire croire en elle , tant est imprescriptible et universelle la loi qui veut que chaque chose fasse sa propre révélation.

Avantages qui résultent pour l'homme de ce que le principe s'est fait organe.

HOMME , observe combien ta route devient douce et sûre désormais , puisque le Dieu lui-même s'est fait organe , et que tu n'as plus qu'à te reposer en lui et sur lui , ayant la certitude qu'il ne peut plus y avoir de maux pour toi , si tu laisses à cet organe toute l'activité de ses développemens. N'oublie pas non plus que tu en as trouvé des preuves en toi-même ; car par l'espèce d'émanation que tu peux faire de ton centre principe à toutes tes régions particulières , pour les réordonner ou faire disparaître leurs désordres , tu vois que tu peux parler et que tu parles réellement à tout ton être.

Cependant , les hommes universellement sont accoutumés à croire et à dire que Dieu ne leur parle plus , comme on voit par l'écriture qu'il leur parloit

si clairement et si fréquemment autrefois ; mais, si l'homme a le pouvoir de se rendre ainsi organe universel ou parole, pour son être particulier, comment la divinité cesseroit-elle d'avoir le même privilège pour l'homme ? dès qu'ils admettent selon les écritures qu'elle a manifesté ce privilège autrefois ; c'est l'injurier que de lui en refuser la continuation, ou bien, ils ne sont pas en effet persuadés que la parole soit venue dans le monde ; car, s'ils l'étoient, ils ne pourroient plus douter non-seulement que Dieu ne puisse leur parler à présent comme dans l'ancien tems, mais encore qu'il ne leur parle réellement tous les jours et à tous les momens, puisque cette parole ne peut pas rester dans l'inaction.

D'ailleurs, pourquoi l'homme ne se diroit-il pas : mon père divin parle sans doute, puisque je parle, et que la parole n'est que la compagne inséparable du principe et des propriétés qu'elle manifeste. Or, si mon enfant en bas âge ne m'entend point parler, cependant ce n'en est pas moins une chose certaine que je parle. Ainsi, quand même je n'entendrois point parler Dieu, je serois bien inconséquent d'en conclure qu'il ne parle point.

Il en est de même de ceux qui disent qu'on ne peut pas connoître les voies de Dieu ; ils devroient dire, au contraire, qu'on ne peut plus ignorer ces voies, puisque l'organe ou la parole divine est près de nous, et qu'elle est le principe de toutes les voies.

Oh ! les malheureux hommes ! s'ils savoient combien Dieu prolonge et étend ses immensités vivi-

fiantes, et repète sa parole restauratrice ! D'ailleurs, comment pourront-ils se justifier de n'avoir pas travaillé à bâtir Jérusalem ? Pourront-ils s'excuser sur leur ignorance ? Et n'est-ce pas une vérité certaine, que les plans de cette Jérusalem sont toujours déployés et ne cessent de frapper les yeux de notre être, afin qu'il puisse savoir continuellement, non-seulement qu'il a un édifice à élever, mais encore la manière dont il doit s'y prendre pour se diriger dans son entreprise ?

Il a été dit avec raison, que Dieu n'habitoit point dans les maisons bâties par la main des hommes. Néanmoins, si les plans de la Jérusalem céleste se trouvent par-tout, ils doivent se trouver aussi dans les maisons bâties par la main des hommes.

On ne peut même s'empêcher de sentir qu'ils y demeurent plus efficacement que dans les autres lieux terrestres non épurés, parce que ce sont des lieux où les prières sont plus fréquentes et plus générales ; des lieux dont l'on peut dire qu'ils ne sont visités et habités que par la prière, malgré l'insouciance et l'indifférence qui y viennent aussi pour la détourner. Or, lorsque nous en reviendrons aux langues, nous verrons ce qui transpire insensiblement au travers de tous ces monumens.

En attendant, si l'on connoît le sens et le pouvoir du grand mot de Moïse, sur la lumière, qui symbolise avec le pouvoir du désir de l'homme, on verra pourquoi les temples bâtis par la main des hommes, peuvent, plus que les autres lieux non épurés, soulager et nourrir l'ame qui est encore dans l'indigence et la disette ; car celle qui est

dans l'abondance, et qui est employée au service ; se retrouve par-tout dans ses rapports, dans ses relations, et dans son *effectivité*, attendu que le temple éternel vient habiter en elle, en nature, que le grand prêtre ou la parole sacrée y vient se sanctifier, et s'honorer elle-même, et poser dans toutes les régions de l'âme, de l'esprit et du corps, des monumens durables de sainteté, de sagesse, de prière et d'amour.

De l'objet des écritures saintes ; de leurs mesures appropriées à l'homme.

IL faut observer avec quel soin nous employons les images des objets naturels et sensibles, soit dans nos discours, soit dans nos écrits, pour faire passer notre idée ou notre esprit dans celui de nos auditeurs ou de nos lecteurs. Or, c'est une chose remarquable que de voir combien les traditions religieuses des juifs et des chrétiens suivent en cela la marche de l'homme. Toute la nature y est employée continuellement comme image, et comme le sentier qui conduit à des vérités d'un autre ordre.

En commençant par frapper notre esprit par les lois actives selon lesquelles cette nature est gouvernée, la sagesse cherche perpétuellement à nous ouvrir les yeux sur ce phénomène merveilleux, pour nous préparer à la connoissance des phénomènes d'un ordre supérieur, et plus propres encore à exciter en nous une véritable admiration.

Les fréquentes comparaisons que l'on rencontre dans ces traditions, font servir sans cesse la nature comme d'échelon à l'esprit, pour s'élever à la région à laquelle il appartient. En effet, ces comparaisons naturelles saisissent tous les sens de celui à qui elles sont présentées. En saisissant ainsi tous ses sens, elles les soumettent et les empêchent de servir d'obstacle à l'intelligence, comme ils le font lorsqu'ils sont livrés, soit à leur ténébreuse inaction, soit à leurs destructives affections.

On peut concevoir aussi pourquoi les écritures saintes parlent de tant de choses, de tant de peuples, de tant d'hommes, de tant d'animaux, de tant de plantes, etc. C'est pour que la parole ouvre partout la voie de l'élection, de la régénération et de la sanctification. C'est donc aussi le même but que ces écritures se proposent lorsqu'elles passent en nous, car nous devrions, par ce moyen-là, devenir vivans dans tous les points, comme nous voyons que l'est la nature universelle.

Mais, quoique, par notre destination primitive, nous dussions être activés à la fois dans tout notre être, cependant, par notre passage ou notre chute dans les régions mixtes, nous nous sommes tellement assujétis aux progressions, que l'esprit des écritures lui-même est obligé d'en observer, pour nous pénétrer et nous remplir.

Aussi devons-nous sentir en nous, et par leur propre œuvre, la végétation de plusieurs bourgeons qui se succèdent et se développent l'un après l'autre, mais toujours l'un dans l'autre ; c'est-à-dire que le second se revêt du premier, le troisième se revêt

du second, etc. ; qu'ainsi, ils se fortifient toujours de plus en plus, jusqu'à ce que leur vivante violence opère dans nous l'explosion universelle ou la fusion de toutes les coagulations qui nous obscurcissent.

Les intervalles qui doivent exister naturellement entre la naissance de ces bourgeons divers, peuvent encore être augmentés par nos négligences et nos écarts, c'est là ce qui rend la vie de l'homme, en ce monde, si affligeante et si lamentable.

Mais la qualité la plus distinctive et la plus utile des écritures saintes, est d'être le milieu naturel par lequel la vérité et son esprit passent avec le plus de facilité et le plus d'avantage pour nous. De tout ce qui est écrit dans l'univers, les livres saints sont ce qu'il y a de plus approprié à la mesure et à l'intelligence actuelles de l'homme. Il y a des ouvrages qui présentent des idées plus développées, mais par cette raison, ils ne conviennent pas au commun des hommes, puisque les hommes ne sont pas développés eux-mêmes ; aussi, ces sortes d'ouvrages ne conviennent-ils qu'à ceux qui, par leur régénération, se sont déjà établis dans les régions vives et fleuries.

Il y a d'autres ouvrages qui ont l'air aussi de développer plus de merveilles que les écritures saintes, et sous ce rapport, ils entraînent aisément l'esprit crédule et facile de l'homme ; mais si l'on observe attentivement ces recueils de merveilles, on reconnoitra aisément que leurs auteurs sont comme des enfans qui vont souvent voir représenter des marionnettes, et qui viennent ensuite

raconter avec empressement tout ce qu'ils ont vu, sans s'occuper même de savoir si cela est faux ou vrai.

Ces enfans peuvent être bons néanmoins, et nous rapporter de bons mouvemens sur l'amour et la justice dont leur ame pure est susceptible de recevoir de lumineuses communications ; mais cela ne justifie pas leurs enfantines illusions. Les écritures saintes sont à couvert de ces doubles inconvéniens ; elles prennent l'homme dans sa malheureuse et foible situation actuelle, et elles lui transmettent tous les remèdes vivans dont elle a besoin.

Nous allons maintenant nous occuper des objections que l'on fait journellement contre les juifs et contre les écritures saintes.

Murmures contre l'élection du peuple juif.

LE monde est plein de gens qui murmurent sans cesse de ce que le peuple juif étoit si méchant, si ingrat et si indigne des graces de son élection. Voici ce qu'on peut leur répondre :

Premièrement, Dieu ne fait point d'acception de personnes. Tous les peuples lui sont aussi chers que le peuple juif. Le peuple juif n'est que comme un des canaux, où la sève a passé, pour se porter dans toutes les branches de l'arbre ou dans toute la famille humaine. C'est un vaisseau de ce grand corps, chargé de faire passer le sang du cœur dans toute la personne. Quel qu'eût été le vaisseau que Dieu eût choisi, ce vaisseau n'eût jamais

dû se regarder comme n'étant employé que pour soi, mais que comme l'avant-garde de l'armée. Dieu leur avoit dit exode : 19 : 5. Si vous gardez mon alliance, vous serez ma propriété avant tous les peuples, car toute la terre est à moi.

Secondement, toute la famille humaine étant dans la corruption depuis le péché, quelque peuple que Dieu eût choisi pour y placer le dépôt de ses lois, ce peuple n'eût pas été meilleur que le peuple juif. S'il n'y a pas un seul homme qui fasse le bien sur la terre ; ces paroles-là renferment tous les peuples. Ainsi, l'élection divine eût-elle tombé sur les Egyptiens, les Chinois, les Assyriens, les Arabes, etc., elle n'eût jamais pu tomber que sur des hommes ensévelis dans l'ignorance, dévoués à la brutalité, à la légèreté, à l'ingratitude et à tous les vices que le peuple juif a manifestés, et qu'on lui reproche avec bien de la précipitation, puisque tout autre peuple auroit offert la même injustice.

Il faut regarder la famille humaine toute entière comme un malade, brisé dans tous ses membres, par une chute. Lorsque le chirurgien se présentera pour panser ce blessé, quel que soit le membre par lequel il commencera le pansement, ce membre n'offrira toujours que brisure, meurtrissure, blessure et difformité.

Bien plus, le chirurgien, s'il est sage et sensé, commencera par traiter le membre le plus malade. Ainsi, loin de murmurer sur la corruption du peuple choisi, on devrait reconnoître que c'est précisément parce qu'il étoit le plus grossier et

le plus ignorant des peuples , que l'élection devoit tomber sur lui , attendu que ce sont les plus malades qui ont le plus de besoin du médecin.

Quant à ce que les Hébreux ne se souillèrent point par les sciences criminelles de l'Egypte , quoique leurs chefs aient pu les apprendre , on doit le présumer sur ce que l'élection et l'alliance de leurs ancêtres Abraham , Isaac et Jacob les avoient accompagnés en Egypte , et les avoient sûrement garantis des influences de l'iniquité de leurs tyrans.

On en peut juger sur ce qu'ils se seroient préservés de l'oppression de Pharaon , s'ils s'étoient livrés aux mêmes moyens actifs que ceux qui étoient en usage dans son pays , tandis que Moïse lui-même est conduit à aller recevoir son élection dans le désert de Madian et hors de la terre d'Egypte , et qu'il ne s'instruit de la science des Egyptiens que pour la combattre et la renverser.

On en peut juger sur l'état d'infériorité et d'esclavage où Pharaon les retint , et sur leur état de bergers , qui les faisoit mépriser des Egyptiens , et s'opposoit à une entière communication entre les deux peuples.

Ce n'est donc qu'après leur sortie d'Egypte que leur ingratitude se montre. Mais , quel autre peuple eût été plus reconnoissant que lui ? quel autre peuple a mieux profité des graces universelles dont la miséricorde inonde les nations ? et quel autre peuple soutiendra mieux le jugement qui l'attend ? Les Juifs ont joui des faveurs spirituelles-temporelles , et ils les ont oubliées. Mais les peuples chrétiens qui ont joui des faveurs spirituelles-divines , et qui

les ont oubliées à leur tour , peuvent-ils se regarder comme moins coupables ? Enfin , si l'on portoit ce flambeau jusque sur l'ingratitude de l'homme individuel , on trouveroit de bien plus grands motifs encore de ne pas tant inculper le choix de Dieu dans les Juifs.

Faux aperçus d'un grand nombre de gens sur les écritures saintes.

IL est des penseurs qui voudroient annuler les écritures saintes , sous prétexte que ces écritures ne sont que pour l'avenir , et qu'elles n'ont aucune réalité pour le passé. C'est nier qu'un fleuve qui a une source et une embouchure , ait aussi une suite de progressions intermédiaires qui constituent son cours , et par lesquelles sa source même parvient jusqu'à son embouchure.

Les traditions véritablement spirituelles , et les faits qu'elles contiennent , sont l'expression des principes éternels et de la sagesse divine , comme la nature visible est l'expression des principes invisibles qui l'opèrent , et que je ne peux connoître que par elle. La nature est la tradition des principes invisibles employés à l'œuvre physique et temporelle ; les traditions vraies sont la nature sensible et physique de Dieu ; elles sont l'enveloppe de Dieu ; elles sont le levain sans lequel il est impossible que le pain fermente , lève et prenne de la consistance.

La paresse et l'illusion sont le principe de cette

opinion ; car , en annulant ainsi les traditions , on se dispense de tout ce qu'elles imposent à ceux qui ne les ont pas encore réalisées ; et en se promettant si aisément le regne futur et le renouvellement de la terre et des hommes , on se porte en pensée vers cet heureux terme , sans s'occuper de ce qu'il en doit coûter à chacun pour y arriver en réalité.

Ces personnes disent qu'il ne faut pas regarder en arrière , quand on a une fois mis la main à la charrue. Cela est bon si en effet elles sont en avant ; car , si elles sont encore en arrière du point de départ , elles auront beau regarder en avant , elles ne verront cependant encore que l'arrière.

Ces mêmes personnes sont également entraînées par l'illusion , lorsqu'elles se livrent à l'idée de la réconciliation future universelle de tous les êtres égarés et pervers , sujet qui a été traité précédemment. Elles croient être dans la vérité , dès que cette idée leur paroît douce et leur communique du plaisir ; mais , elle tient à la même paresse que celle ci-dessus , et elle y entraîne ceux à qui on la communique.

Quoique la vérité soit brillante et fasse du plaisir , tout ce qui brille et fait du plaisir , n'est pas toujours pour cela la vérité. Enfin , il faut se souvenir de la destination du corps de l'homme qui , étant à la fois un moyen de privation et une organe de préservation , nous sépare des deux extrêmes absolus , et ne nous laisse jouir et éprouver que des résultats qui sont dans l'enceinte.

Ces résultats néanmoins frappent sur notre unité , et comme cette unité est l'image de l'unité uni-

verselle, nous croyons qu'elle nous en offre la réalité, lorsqu'elle ne nous en offre que la figure. Or, il nous est défendu de nous laisser aller au culte des images.

Il n'y a que les images de progression auxquelles nous devons attacher nos regards, parce que ces images de progression nous montrent les voies douces et toujours liées par lesquelles la sagesse divine nous conduit pour nous ramener à notre terme, et parce que ces images renferment toujours une réalité appropriée à l'époque où elles se montrent.

C'est ainsi que, dans les écritures saintes, toutes les époques de l'alliance se tiennent et s'annoncent les unes et les autres, afin que tous les tems soient pleins. C'est ainsi que chaque événement de la restauration humaine a toujours un précurseur.

Moïse, accusé de matérialisme.

BIEN des gens ont pensé, publié et répété que Moïse étoit matérialiste, et qu'il n'a jamais porté sa pensée au-delà de cette vie temporelle.

Voici quelques-unes des réponses qu'on pourroit leur faire :

Pourquoi, dans les livres saints, l'homme est-il formé à l'image et à la ressemblance de Dieu ? Si l'homme est son image, ne doit-il pas participer à ses jouissances ? Or, les jouissances de Dieu, vos sens peuvent-ils vous en donner l'idée ?

Pourquoi, dans les livres saints, lorsque l'homme est devenu coupable, est-il condamné à la mort ? La matière peut-elle être coupable ? peut-elle avoir

l'idée de la mort ? et cet arrêt de mort ne montre-t-il pas que l'homme avoit primitivement le pouvoir de ne pas mourir ?

Pourquoi , dans les livres saints , Lamech dit-il , après avoir engendré Noé : celui-ci nous soutiendra dans nos travaux et dans nos fatigues sur la terre ? et après cela , il meurt avant d'avoir reçu ce secours. S'il avoit pressenti l'œuvre future de Noé , il n'étoit donc pas matière , et s'il comptoit en recevoir les secours , ces secours ne devoient pas regarder le corps , puisqu'il est mort auparavant.

Pourquoi , dans les livres saints , Dieu promet-il à Abraham de le bénir , et que , dans lui , tous les peuples seront bénis ? Qu'est-ce que ces promesses futures devoient faire à Abraham , s'il ne devoit plus exister dans le tems où elles s'accompliroient ?

Pourquoi , dans les livres saints , est-il dit des patriarches mourans pleins de jours , qu'ils se réunissoient à leur peuple ? Si ceux qui étoient morts avant eux n'existoient plus , comment auroient-ils pu s'y réunir ?

Pourquoi , dans les livres saints , Dieu s'annonce-t-il à Moïse pour être le Dieu d'Abraham , d'Isaac et de Jacob ? Il y avoit plus de quatre cents ans qu'ils étoient morts corporellement ; comment auroit-il été leur Dieu , s'ils n'étoient plus spirituellement.

Pourquoi , dans les livres saints , Dieu promet-il aux Hébreux que , s'ils sont sages , ils seront son royaume , un royaume consacré par la prêtrise ,

et qu'ils seront la nation sainte? la matière connoît-elle quelque chose à la sainteté?

Pourquoi, dans les livres saints, Dieu parle-t-il conditionnellement au peuple, en lui disant : *si vous choisissez le bien, vous serez heureux ; ce sera le contraire, si vous choisissez le mal*? Parle-t-on ainsi à la matière qui ne peut choisir? Une promesse conditionnelle ne prouve-t-elle pas à la fois et la liberté et la spiritualité de celui à qui elle est annoncée?

Pourquoi, dans les livres saints, les promesses et les menaces s'étendent-elles à des tems futurs, s'il n'y est question que de la matière? qu'auroient été tous ces discours, pour le peuple qui les auroit entendu, s'il ne devoit en être l'objet un jour? La matière n'a ni craintes, ni plaisirs, hors de sa durée. Elle est toute pour le moment très court de son existence.

Pourquoi, dans les livres saints, Dieu dit-il qu'il se ressouviendra de son alliance, et que son peuple possédera la terre? Comment ceux qui seront morts avant ce retour pourront-ils posséder cette terre? La promesse faite à tout le peuple ne doit-elle pas embrasser toute la nation, et tomber sur les hébreux déjà morts, sur ceux qui vivent, et sur ceux qui ne sont pas encore nés?

Pourquoi, dans les livres saints, après les vingt-trois mille hommes tués pour le veau d'or, Dieu dit-il qu'au jour de la vengeance, il visitera et punira ce péché qu'ils ont commis? Comment le visitera-t-il, comment le punira-t-il, si les coupables déjà immolés n'existent plus?

Pourquoi, dans le cantique de Moïse, Dieu menace-t-il les Hébreux de retirer son visage de dessus eux ? pourquoi y parle-t-il de son feu qui s'allumera jusqu'au fond des enfers ? Qu'est-ce que la matière auroit compris à ce langage ?

Pourquoi, dans les livres saints, Dieu dit-il au peuple qu'il les a pris pour être à lui ; que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ? La parole est-elle matière ?

Pourquoi, dans les livres saints, Dieu dit-il qu'il a créé les nations pour sa louange, pour sa gloire et pour son nom ? Est-ce que la matière connoît des noms ? est-ce qu'elle sait les louer et les glorifier ?

Pourquoi, dans les livres saints, Dieu emploie-t-il les prodiges et les actes merveilleux de sa puissance, pour conduire le peuple par des voies supérieures et à part de toutes les voies de la matière ? Pourquoi donne-t-il aux Hébreux tant de préceptes et tant d'ordonnances légales et cérémonielles ? Enfin, pourquoi leur promet-il son aide pour conducteur ? Si la fin de toutes ces voies n'étoit que pour le tems et que pour la matière, la plus pure raison seroit choquée, parce que, selon la saine logique, les moyens ne doivent jamais être plus grands que la fin.

En voilà assez, observateurs au moins superficiels, pour vous montrer que vous vous êtes trompés si vous n'avez vu dans Moïse que la doctrine des sens ou du matérialisme ; ou bien vous n'avez pas lu les écritures saintes.

Sur les massacres et les actes sanguinaux dont sont remplies les écritures saintes.

L'ESPRIT de l'homme est naturellement révolté contre les massacres et tous les actes sanguinaux dont sont remplies les traditions hébraïques. Quand il y joint les autres préventions qu'il y a tant de moyens de prendre contre ces livres, ce n'est pas une chose aisée alors, que de ramener sa réflexion dans la véritable ligne. Je lui présenterai sur cela le peu d'observations qui me sont venues.

Il faut voir d'abord si l'on se sent en état de considérer les écritures saintes, malgré leur obscurité et tant d'autres reproches qu'on peut leur faire, si on se sent, dis-je, en état de les considérer comme étant cependant une sorte de recueil des monumens de l'alliance continuelle de l'homme avec Dieu : alliance fondée sur les droits de notre nature et de notre primitive origine, et sur la tendance naturelle que Dieu et l'homme ont encore l'un pour l'autre, et que nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître quand nous descendons dans nos profondeurs.

Quand on en sera arrivé là, il faudra examiner ce qui se passe parmi nous ; nous voyons que quand nos simples alliances politiques sont blessées, ou même quand elles n'en ont que l'apparence, nous immolons, sans hésiter, deux ou trois millions d'hommes, et même nous nous en faisons peu de reproches ; seulement, dans les intervalles de nos délires, c'est tout au plus si nous allons jusqu'à sentir que la guerre est une folie.

Or, dans l'alliance de l'homme à Dieu, qui, ici, est censée réelle, ainsi que la violation que les hommes en ont faite, et qu'ils en font tous les jours, nous crions hautement à l'injustice, à la cruauté, à l'atrocité, quand nous voyons que la principale partie contractante du traité, celle qui n'a cessé et ne cessera jamais de remplir son engagement, sévit contre celle qui, non-seulement, ne remplit pas le sien, mais en viole absolument toutes les conditions.

Cette idée même peut encore acquérir plus de poids, quand on se rappellera que la suprême sagesse n'a pas besoin d'employer sa force contre les coupables, et qu'ils produisent eux-mêmes les funestes résultats de leurs crimes ; puisque le mal comme le bien suit cette loi générale, par laquelle chaque chose fait sa propre révélation.

À présent faisons un pas de plus, et reconnaissons que, dans les écritures saintes, la violation du traité de la part des coupables, alloit plus loin que celle de nos traités humains, qui tombent sur des choses inférieures, et qui, souvent même, sont violés avant d'être faits. Cette violation devenoit dans ces coupables un fruit actif, d'un arbre plus actif encore ; il n'est pas étonnant qu'elle attirât, dans les membres de l'association, quelque venin très pestilentiel, et qui auroit gagné tout le corps si on ne les avoit pas amputés, comme nous le voyons tous les jours pour nos corps naturels. Il me semble que ceci doit aider un peu l'esprit à se tranquilliser sur ces grandes catastrophes.

Mais il reste une difficulté, c'est celle que nous

fournit l'article de ces vingt-trois mille hommes dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent. Car, si leur supplice n'a pas terminé la procédure, à quoi sert-il donc de les avoir fait périr ?

Il faut donc que l'esprit fasse encore un nouvel effort, mais qui se trouvera toujours parfaitement conforme aux principes ; c'est de dire que la mort qui est tout pour l'homme terrestre et temporel, n'est cependant, par rapport à la jurisprudence divine, que comme le mandat d'amener le criminel ; que comme son arrestation, et comme sa mise en prison. Ce n'est que le préliminaire de l'instruction de son procès et de son jugement ; et c'est aux grandes assises que la sentence et l'exécution auront lieu.

C'est même en cela que les justices criminelles-humaines sont si fautive, en ce qu'elles croient que quand elles ont tué, elles ont tout fait, et surtout en ce qu'elles sont fort tranquilles quand elles ont tué selon les règles de leur loi.

Enfin, il faut se rappeler cette superbe loi que nous avons présentée dans le tableau de la supériorité du bien sur le mal, et par laquelle nous avons montré combien les victimes innocentes entroient elles-mêmes dans les plans de l'économie divine, qui les employoit comme un sel pur et conservateur, afin de préserver par là de l'entière corruption et de la dissolution totale, les victimes coupables avec lesquelles elles descendoient dans le tombeau.

Mais pour revenir aux juifs, il faut remarquer qu'ils furent appelés à former un corps de peuple pour être les dépositaires des lois et des ordon-

nances du seigneur. Or, pourquoi furent-ils appelés à former un corps de peuple pour être les dépositaires des lois et des ordonnances du seigneur ? c'est parce que l'iniquité avoit aussi des corps de peuple parmi lesquels elle régnoit, et qu'il falloit combattre et détruire, de peur qu'ils n'infectassent la famille humaine toute entière. Lors donc que ces juifs s'associoient eux-mêmes, quoique partiellement, à cette iniquité qu'ils devoient combattre, ils devenoient partiellement susceptibles de la même justice.

Dès le début, ils ont manqué à remplir complètement l'objet de leur mission, puisqu'ils ont laissé subsister en Palestine plusieurs peuples criminels de la grande iniquité, et même des géans de la race d'Enac, comme on le voit dans Josué ; par la suite, leurs prévarications se sont accrues progressivement ; de passives, sont devenues actives ; de partielles, sont devenues générales, ce qui a attiré sur ce peuple diverses punitions, et notamment toutes ces servitudes, dont la dernière est une dispersion universelle.

La ligne de vie n'abandonnoit pas cependant son œuvre pour cela ; on le voit à cette série d'élus et de prophètes, par lesquels elle tâchoit de faire percer sa lumière, puisque le peuple choisi lui fermoit lui-même le passage. Il arrivoit de là, que si les corporations des peuples coupables n'étoient pas détruites terrestrement, au moins elles perdoient de leur force comme corporations spirituelles mauvaises, parce que leurs liens se relâchoient toujours un peu par les efforts de la ligne vraie.

Or, il faut savoir que tous les élus de Dieu apportent sur la terre chacun une portion ou un membre du grand corps qui doit servir de siège à l'universel esprit de vie, et le faire passer dans la région de l'homme pour y détruire le royaume de l'iniquité. Les uns en apportent les yeux, d'autres les oreilles, d'autres les mains, d'autres la bouche et la langue.

Il falloit donc, pour que ce grand corps fût complet, qu'il y en eût un parmi eux qui en apportât le cœur, sans quoi ce corps n'auroit pas été vivant; et comme ils'agissoit de reconstruire l'homme entièrement démoli par le péché, il falloit suivre la marche des traitemens curatifs dans nos maladies corporelles; c'est-à-dire, qu'il falloit faire en sorte que le remède pénétrât jusqu'au siège du sang, ou jusqu'au cœur du malade.

Mais comme dans la série de ces élus ou de ces organes, employés à la guérison de l'homme, chacun de ceux qui la composent traitoit une plaie du malade, correspondante à l'espèce de substance curative dont ils étoient dépositaires, il n'y avoit aussi que le cœur même de la mère de famille qui pût guérir le cœur de l'homme, et le mettre en état de disperser complètement ces corporations criminelles, parmi lesquelles l'iniquité étoit en vigueur.

Aussi, pour les observateurs attentifs, la dispersion de ces corporations criminelles seroit-elle un signe auquel ils pourroient reconnoître si le cœur de cette mère de famille est en effet parvenu jusqu'au cœur de l'homme, et a fait sa jonction

avec lui ? Car, si la cause est la source de l'effet l'effet doit être le témoin de la présence de la cause.

Maissi nous voyons que véritablement les grandes corporations criminelles des peuples soient dissoutes, et que, par conséquent, le cœur de la mère de famille ait dû nécessairement avoir atteint son terme et avoir rempli sa fonction, cependant nous ne voyons point qu'il ait dissipé l'iniquité elle-même, qui a toujours prise sur les individus selon l'usage qu'ils font de leur liberté.

Et cela ne pouvoit être autrement, puisque c'est à l'homme à employer lui-même le puissant spécifique, que le cœur de la mère de famille a fait pénétrer dans son enceinte, parce que c'est l'homme qui, primitivement, étoit chargé d'exercer cet imposant ministère, et que la mère de famille n'a dû faire autre chose en pénétrant jusque dans lui, que de lui révéler la connoissance des droits dont il avoit été revêtu, et de cette sublime destination dont il avoit laissé s'effacer tous les titres. S'il ne fût pas toujours resté chargé de la même œuvre, l'homme n'eût pas été renouvelé; il n'auroit été que remplacé.

Il faut observer aussi que probablement l'iniquité s'est disséminée sur les diverses régions de la terre, à mesure que dispaioissoient les différentes corporations criminelles des peuples qui lui servoient d'organe et d'asyle; et alors la dispersion des Juifs aura suivi la même marche, pour que dans leur punition même ils eussent encore l'air d'exercer le ministère qui leur avoit été confié originairement.

Parcetteraison, quoique ces Juifs passent presque par-tout pour s'adonner aux mauvaises sciences, il est possible cependant que ceux d'entr'eux qu'il en faut excepter, (et c'est sûrement le plus grand nombre), conservent en eux quelques vestiges de ces dons primitifs qui furent confiés à leur race, et que ces dons originels soient encore un épouvantail pour l'iniquité dans les différens lieux de leur dispersion. Car, si nous voulons être conséquens, il faut, d'après tous nos principes, reconnaître que la guérison doit venir des Juifs, puisque c'est dans les Juifs que les remèdes ont été semés.

Des sacrifices lévitiqnes.

JE voudrois pouvoir aussi dissiper les préventions qu'excitent communément tous ces sacrifices sanglans, et toutes ces immolations qui sont recommandées dans les écritures saintes, et cependant mon objet étant moins d'instruire que de désobstruer les voies de l'instruction, je ne jetterai qu'un aperçu sur cet objet, comme je le fais sur tous ceux que je mets sous les yeux du lecteur dans cet ouvrage.

Il faut donc qu'il n'oublie pas que tout avoit été transposé par la prévarication ; or, Dieu cherchant à rétablir son alliance avec les hommes, qui se trouvoient alors si distans de lui, commença par leur ouvrir un premier moyen de s'en rapprocher, par l'intermède de ces substances

mêmes , parmi lesquelles ils se trouvoient confondus depuis la chute : c'est ainsi que deux amis séparés, essaient de communiquer l'un avec l'autre, au moins par les objets qui sont autour d'eux , et sur lesquels ils attachent leurs pensées et leurs vœux pour se les transmettre ; c'est ainsi que si un père sait son fils au fond d'un précipice inaccessible , il lui tend des cables et autres instrumens secourables , que le malheureux saisit , et avec lesquels il s'arrache à la mort ; c'est ainsi qu'un coupable, dans son bannissement , essaie , soit par des emblèmes naturels , soit par d'autres fruits de son industrie , de faire parvenir jusqu'àuprès de ceux dont il dépend des indices de son amendement , et du desir ardent qu'il éprouve de rentrer en grâce , et de revenir dans sa patrie.

En outre , le lecteur n'ignore plus que c'est leur corps de matière et le sang , qui , depuis le crime , étoient devenus le tombeau de toutes les propriétés de l'esprit des hommes , et que , dans cet état , il ne leur restoit que le sentiment de leur privation et le desir de l'adoucir.

D'un autre côté , depuis la catastrophe de la nature , et depuis que la terre avoit été maudite , toutes les correspondances , par lesquelles l'homme auroit dû s'acquitter de son emploi , étoient interceptées , et il falloit les remettre en liberté , pour pouvoir les employer avec avantage : or , ce sont les animaux qui , comme les créatures les plus actives de la terre , renfermoient aussi les plus actives de ces correspondances ; ainsi , ces propriétés qui étoient concentrées en eux , par une suite de la

malédiction , devenoient plus susceptibles de seconder le désir de l'homme , par l'effusion du sang de l'animal et par le pouvoir du feu , qui ramène tout à la pureté de sa première base ; c'est-à-dire , que par ce moyen , le désir de l'homme pouvoit se reposer , avec plus d'efficacité , sur ces correspondances , ainsi dégagées de leurs entraves ; et que ce désir de l'homme pouvoit par conséquent remonter aussi , plus aisément , vers le désir de Dieu.

Il faut se souvenir également que dans cette catastrophe de la nature , ou dans le terrible combat de la force contre la résistance , et de la résistance contre la force , il y a eu des classes d'êtres moins frappées que les autres , et qui ont conservé davantage leur régularité : voilà pourquoi toutes les espèces d'animaux n'entroient pas dans les sacrifices.

Enfin , à mesure que l'homme montoit dans les degrés de sa restauration , ces moyens externes lui devenoient superflus , comme lorsqu'un ami se rapproche de son ami , les secours intermédiaires doivent disparaître. Voilà pourquoi il y a des prophètes qui ont prêché l'inutilité des sacrifices , et voilà pourquoi , quand le cœur de Dieu a eu atteint tout-à-fait le cœur de l'homme , ces sacrifices ont été supprimés tout-à-fait.

Mais il est essentiel de remarquer ici que le grand objet de ces institutions , étant la délivrance de l'homme et la rupture de ses chaînes , pour le réhabiliter dans son alliance divine , il falloit que son corps matériel concourût à ce même but ; puisqu'il étoit renfermé dans cette prison ; il falloit qu'en attendant que la mort remît son esprit

dans sa liberté primitive, il entrât librement dans les premiers degrés de cette alliance, par un sacrifice volontaire de son propre sang, qui, en donnant à ses propriétés personnelles, plus de liberté et d'activité, le mettoit à même d'agir aussi avec plus de succès sur les propriétés ou les correspondances des animaux immolés.

Il falloit de plus que ce sacrifice volontaire de son propre sang s'opérât sur l'organe de sa génération, pour que l'homme reconnût et avouât par là que la matière et le sang étoient le tombeau de sa vie, et les entraves de sa génération véritable et primitive; il ne falloit cependant pas qu'il se donnât la mort dans l'intention d'accélérer son retour, en cherchant à compléter sa délivrance, puisque, au contraire, n'ayant encore rétabli, ni ses correspondances naturelles, ni ses correspondances spirituelles, ni ses correspondances divines, il se seroit trouvé dans le dénuement absolu, et auroit été replongé dans cet abîme, d'où on avoit essayé de le tirer, en lui donnant un corps, et en l'établissant dans les voies initiatives de sa restauration, qui étoient celles des correspondances de la nature.

Ceci suffira au lecteur intelligent, pour comprendre pourquoi celui qui a été la tige de l'élection des juifs, a été soumis à la circoncision; pourquoi nul être non-circoncis, ne pouvoit approcher des sacrifices, et pourquoi ces sacrifices et la circoncision ont dû passer ensemble, lorsque le but de l'élection a été accompli, comme ils avoient été réunis, lorsque cette élection avoit commencé.

Quant au sacrifice corporel, qui a complété toute la loi, ce n'étoit pas l'acte primitif et fondamental de l'œuvre. L'acte primitif et fondamental de la restauration, est ce mouvement ineffable par lequel la mère de famille qui est le cœur de Dieu, c'est-à-dire, Dieu lui-même a voulu faire pénétrer les vertus de son propre centre, jusqu'au cœur de l'homme, dès le moment de sa chute. C'est cet acte par lequel il a voulu se revêtir dans les cieux, de cet ancienne image humaine, que l'âme de l'homme avoit portée par son origine. C'est cet acte, enfin, par lequel ce cœur divin, ainsi hominisé, a voulu pénétrer spirituellement notre image altérée, afin de la rectifier, afin de guérir l'homme, ou, ce qui est la même chose, afin de renouveler son antique alliance avec lui.

Ce prodige, capable de remplir toutes nos facultés intelligentes et aimantes, et qui nous atteste la dignité de notre être, devoit, pour nous être utile, commencer dès l'instant où l'homme s'est égaré, comme le cœur de la mère de famille agit aussitôt que son fils se blesse; sans cela, le mal seroit devenu bientôt incurable.

C'est donc dès le moment même du péché, que le cœur de Dieu hominisé ou Jésus-Christ, a été conçu dans l'image primitive de l'homme, et incorporé, avec elle, dans son éternel amour, ou dans son éternelle sagesse toujours vierge, qui n'est pas la vierge humaine. Sa conception temporelle, son incorporation dans le sein de Marie, sa naissance terrestre et sa mort corporelle, ne sont que le complément sensible de cette œuvre intel-

lectuelle, vive et divine, quoique ce complément dût avoir lieu pour que l'œuvre atteignît son terme, puisque l'homme s'étoit infesté de toute l'hétérogénéité des éléments.

Mais ce complément n'eût pu avoir lieu sans tout ce qui s'étoit semé dès l'origine. Il venoit pour faire une séparation de la partie sainte d'avec le venin qui avoit causé toutes les plaies de l'homme. C'étoit un jugement ; l'œuvre-principe étoit une réunion ; un acte *vif* de l'unité-principe ; une véritable génération, qui ne pouvoit être que le fruit de la plus intime alliance du cœur du Dieu éternel, avec son éternelle image.

Malheureusement les hommes n'ont porté leurs regards que sur ce complément sensible, et leurs yeux terrestres ne pouvant voir les rapports qu'il avoit avec sa profonde base et sa source sublime, ils n'ont pu, ni en évaluer la dignité, ni en pénétrer le sens et la lumière, et à force de ne pouvoir plus comprendre ce complément lui-même, ils ont fini par n'y plus croire, par le dédaigner, et bientôt par rejeter également toute l'histoire divine, spirituelle et naturelle de leur être, que ce complément venoit confirmer et répéter, pour ainsi dire, matériellement devant eux.

De l'interprétation des écritures saintes.

DE peur d'exposer les livres saints à l'arbitraire des explications, les hommes qui ont eu l'autorité,

ont défendu d'en admettre aucunes, qui ne fussent approuvées par eux ; mais, en cela, ils violaient les écritures même, qui recommandent de mettre le talent à la banque, et de ne le pas garder, dans la crainte de le perdre.

Si dans les écritures saintes, il y a des endroits très clairs, il y en a d'autres sans doute qui ne peuvent s'éclaircir que par les lumières de *l'esprit* : or, si *l'esprit* est promis à tous ceux qui le demandent, on voit qu'on est toujours à portée d'obtenir la clef dont il est question ; ainsi l'interprétation des écritures saintes doit être permise de droit à tous ceux qui en sauront trouver la clef.

Mais, sans prétendre que tout le monde s'élève à ces interprétations vastes et profondes, dont nous sommes, en effet, si éloignés, il y a, dans les écritures, plusieurs passages, qui répugnent non-seulement à notre intelligence ; mais encore aux principes de justice, de bonté et de moralité, dont nous sentons les fruits germer en nous-mêmes : or, nous aurions tous besoin de nous calmer sur ces sortes de passages.

Pour y parvenir, il n'y auroit souvent d'autre explication à en faire, ni d'autre moyen à employer que de chercher, dans les écritures mêmes, d'autres passages qui tempérassent et balançassent ceux qui nous repoussent ; et si nous cherchions bien, probablement ces passages s'y rencontreroient ; car, plus on scrute les écritures saintes, plus on découvre qu'elles renferment toutes les doses curatives nécessaires à notre santé.

Ainsi, d'un côté, nous avons peu besoin des interprétations des hommes, pour les vérités cachées dans les écritures saintes, puisque nous avons le droit de nous faire ouvrir le sanctuaire des interprétations de l'esprit même ; et de l'autre, nous n'avons pas besoin des interprétations des hommes, ni des nôtres même, pour tempérer et balancer les passages qui nous répugnent, puisque d'autres passages nous peuvent rendre ce service.

Dès-lors tout consisteroit, pour ce dernier point, à faire une liste raisonnée de ces passages, et à les mettre à la suite les uns des autres, dans un ordre naturel, et gradué selon le tact d'une attentive et délicate intelligence.

On voit, enfin, par là le cas qu'on doit faire de ces masses d'explications bizâres, puériles, nulles ou extravagantes, que les hommes ont entassées au sujet des écritures saintes.

A l'appui du précepte ci-dessus joignons ici deux exemples, l'un de fait, l'autre d'intelligence.

On voit dans Jérémie, 34 : 3. ces paroles du Seigneur au roi Sédécias : Vous ne pourrez vous-mêmes échapper de ses mains (en parlant de Nabuchodonosor) ; mais vous serez pris très certainement, et vous serez livré en sa puissance ; vos yeux verront les yeux du roi de Babylone, et vous parlerez à lui bouche à bouche, et vous entrerez dans Babylone.

On voit dans Ezechiel, 12 : 13. ces paroles du Seigneur : Je jeterai mon rets sur lui (en parlant du chef qui est dans Jérusalem), et il sera pris dans mon filet ; je l'emmènerai à Babylone.

dans la terre des Chaldéens ? cependant il ne la verra point et il mourra.

Quelqu'un qui verroit ces deux passages , ne pourroit , en les rapprochant , s'empêcher d'accuser les deux prophètes , d'être en contradiction l'un avec l'autre ; et de là à l'accusation d'imposture , il n'y a pas loin. Mais quand on voit dans ce même Jérémie , 39 : 7. et ; dans le quatrième livre des rois , 25 : 7. que Nabuchodonosor , après avoir pris Sédécias , lui fit crever les yeux , et l'emmena , chargé de chaînes , à Babylone ; la contradiction disparaît ; on reconnoît que chacun des deux prophètes n'avoit reçu qu'une portion de la prophétie qui regardoit le triste sort du roi Sédécias , et que cette prophétie ne trouvoit son complément que dans la réunion de ces deux portions séparées.

Voici l'autre exemple : on voit dans Saint-Luc , 18 : 22. que Jésus-Christ dit à un homme de qualité , qui avoit accompli tous les commandemens de la loi : il vous manque encore une chose ; vendez tout ce que vous avez , etc. ; et on trouve dans le même Saint-Luc , 19 : 9. en parlant de Zachée , qui avoit offert de ne donner que la moitié de son bien aux pauvres , etc. On trouve , dis-je , que Jésus-Christ annonce , d'après ces dispositions , que cette maison a reçu aujourd'hui le salut , parce que celui-ci est aussi enfant d'Abraham.

Pour peu que l'intelligence soit disposée et en état de se servir de ses droits , ces deux passages lui prouveront que l'avertissement de Jésus-Christ n'étoit qu'un conseil , et non point un ordre ; il

(193)

montrait bien le but du plus haut degré de la perfection ; mais il ne rendoit point ce conseil exclusif, puisque Zachée, qui ne l'avoit point atteint, n'en est pas moins reconnu comme enfant d'Abraham ; ainsi dans ces deux passages, susceptibles en apparence d'offrir une doctrine qui ne seroit pas fixe, le second tempère le premier ; et tous les deux se trouvent conciliés par un troisième passage évangélique, qui annonce qu'il y a plusieurs demeures dans la maison de Dieu, et voilà comment on devoit procéder pour les interprétations simples et littérales des écritures saintes.

*Moyens naturels par lesquels la sagesse divine
accomplit ses plans.*

QUOIQUE l'exécution des plans divins soit toute spirituelle comme les plans eux-mêmes ; cependant elle s'opère par des moyens temporels et naturels, afin que l'œuvre de l'esprit ait toujours un voile qui le dérobe à la matière, tandis que la communication des plans est ordinairement directe à celui qui est choisi pour en être l'instrument, comme nous le voyons dans les entretiens fréquents de Dieu avec Abraham, lors de son élection.

Lorsque nous voyons ce patriarche descendre de l'Orient, nous voyons aussi paroître la famine, et cette famine le fait aller jusqu'en Égypte. Il est possible qu'il ne vît alors rien au-delà de ce voile temporel, et qu'il n'ait su pour quel objet

on le faisoit parcourir ces régions , qu'à mesure que l'œuvre spirituelle se développoit devant lui , quoiqu'il sût déjà le but de son élection.

Or, comme l'écriture ne nous transmet que l'événement temporel , elle nous laisse dans une entière ignorance sur l'œuvre spirituelle d'Abraham en Égypte , et il ne nous reste que la considération des principes , pour nous diriger dans ces conjectures.

Cet examen des principes nous apprend qu'Abraham , étant né dans le pays des Chaldéens et dans le pays de l'idolâtrie , avoit besoin d'être éprouvé dans toutes les facultés de son être , avant de pouvoir accomplir le but de son élection , qui étoit d'être le père de la postérité de Dieu , et ces épreuves il n'y pas un élu qui n'y soit assujéti , chacun dans son genre.

Or , l'Égypte étant le lieu que l'écriture indique comme le séjour de la tyrannie et de la violence ; étant dépositaire de plusieurs sciences , relatives soit aux correspondances naturelles , sidériques et élémentaires , soit à des correspondances plus profondes et plus suspectes , comme on en peut juger par les hiéroglyphes égyptiens ; étant habitée par les descendants de la postérité perverse ou de Cham , il n'est pas surprenant qu'elle se présente à nous comme étant le lieu d'épreuve et de préparation.

Le mot *gour* , que l'on a traduit par *voyager* , signifie à la fois , et demeurer en société avec les habitans d'un pays , et rassembler , recueillir des fruits , de l'argent ; ce qui convient assez à l'histoire du voyage d'Abraham en Égypte , et ce qui se lie

misément aussi avec l'histoire et le nom d'Agar, laquelle, comme l'on sait, a été exilée de la maison de son père, et indigente.

Ainsi le voyage d'Abraham en Égypte, s'accorde avec tous ces aperçus, tant dans le sens naturel, que dans le sens spirituel : car il est probable que, pendant son voyage en Égypte, Abraham aura recueilli des notions qui l'auront éclairé sur les correspondances en question ; sur l'idolâtrie même de son propre pays ; et sur celles de tous ces peuples de la Palestine, que ses descendants devoient détruire ; enfin, sur ces fameuses corporations criminelles, que la corporation juive étoit appelée à effacer de dessus la terre.

Au reste, ces notions même, il ne pouvoit pas les acquérir, sans être exposé à tous les dangers et à toutes les suites fâcheuses que ces sortes de sciences entraînent après elles ; et c'étoit à la fois son courage, sa fidélité et sa confiance dans la puissante main qui l'avoit choisi, qui devoient le faire triompher dans ces périlleuses épreuves, et accroître encore ses *vertus*, en même tems que ses lumières.

Enfin, il paroît que, malgré les sciences suspectes des Égyptiens, les bons principes n'étoient point entièrement effacés de l'Égypte, lorsqu'Abraham y descendit, puisque le roi fut très fâché de lui avoir enlevé sa femme, qu'il n'avoit cependant regardée que comme étant sa sœur, et par conséquent sans avoir été coupable volontairement, ce qui suppose une alliance et une manifestation divine, antérieure à celle de Sinaï.

L'Égypte pouvoit donc être réellement un lieu d'épreuve et d'instruction pour Abraham, puisque cette Égypte n'étoit probablement pas alors aussi altérée dans ses lois spirituelles, qu'elle l'est devenue par la suite, et sur-tout pendant qu'elle a gardé les Hébreux en captivité ; or, la famine temporelle, qui régnoit en Chanaan, fut le moyen naturel qui devoit servir à préparer ainsi la tige destinée à fonder la race des élus.

Aussi, après ce séjour en Égypte, Abraham poursuit son œuvre ; il est béni par Melchisédech ; il reçoit la circoncision ; il reçoit l'institution des sacrifices ; il reçoit la confirmation effective des promesses qui lui avoient été faites ; il reçoit l'annonce d'un fils, et ce fils lui est donné, mais seulement après sa circoncision, tandis qu'il étoit incirconcis lorsqu'il donna la naissance à Ismaël.

On ne peut se dissimuler qu'Abraham montra de la foiblesse, de la fausseté, et trop de soin de lui-même, lorsqu'il laissa croire en Égypte que Sara étoit sa sœur, de peur d'être maltraité à cause d'elle ; on est étonné également de le voir répéter cette conduite chez Abimélech, roi de Gêrê, après l'avoir tenue chez Pharaon ; mais ces imperfections humaines entrent au nombre des moyens temporels, dont la sagesse se sert pour laisser développer ce qui est caché. Elle prend les hommes tels qu'ils sont, et fait tourner leurs vices même à l'accomplissement de ses desseins.

En Égypte cette foiblesse d'Abraham fit connoître la sévère vertu de Pharaon, qui le combla de biens en le renvoyant ; chez le roi de Gêrê,

elle fit connoître l'élection d'Abraham même ; puisque Dieu l'annonce lui-même comme un prophète à Abimélech , et comme un homme puissant dans la prière ; car c'est par la prière qu'Abraham rendit la fécondité à la maison d'Abimélech , qui étoit devenue stérile par l'enlèvement de Sara.

A ce sujet il est bon de remarquer combien les suites de l'adultère étoient terribles, quand ce crime touchoit aux élus et à ceux qui étoient unis et mariés par l'esprit de Dieu ; et cela nous amènera à parler des mariages des patriarches , ce qui sera le sujet du paragraphe suivant.

La jalousie de Sara envers Agar , étoit encore une foiblesse naturelle dont Dieu se servit pour l'accomplissement de ses desseins sur Ismaël. Cet Ismaël devoit être chef d'un grand peuple , et prince de douze tribus. Or , d'après plusieurs faits rapportés dans l'écriture , il semble que cette élection d'Ismaël ne pouvoit lui être annoncée que hors de la maison de son père : observation dont on trouvera mille preuves depuis l'installation d'Adam dans ses puissances , après son émanation , jusqu'à ces paroles de Jésus-Christ : *nul n'est prophète en son pays.*

Aussi , c'est dans le désert que le fils d'Agar , qui étoit Égyptienne , et qui devoit *recueillir , rassembler* , reçoit la visite de l'ange , et qu'il est nommé chef d'un grand peuple : lequel peuple existant encore sous le nom d'Arabes , remplit en sens inverse , par ses rapines et ses brigandages , l'esprit du nom de sa mère.

Quelques-uns ont présumé que ce peuple remplira

un jour cet esprit dans son vrai sens, et qu'il servira à ramener ses frères cadets à la lumière, après avoir levé la main contre eux ; c'est-à-dire, qu'il pourra servir un jour de médiateur entre les Juifs et les chrétiens.

Ce qui a pu aider à appuyer cette conjecture, c'est d'observer que ce chef des Arabes a reçu le premier la promesse d'être le père de douze princes, et que cette élection est antérieure à celle des douze tribus sous Jacob, comme celle des douze tribus juives est antérieure à celle des douze apôtres ; car, dans ces trois diverses élections, nous remarquons la progression parfaite des trois régions naturelle, spirituelle et divine, par où l'homme doit passer pour accomplir son cours de renaissance. Ainsi, les Arabes pourroient précéder les Juifs dans leur conversion comme ils les ont précédés dans leur élection.

Mais quoique aujourd'hui, par le retour des Juifs, nous devons entendre les justes de toute nation et de toute langue, cela n'empêche pas que par celui d'Ismaël, nous n'entendions vraiment cette nation Arabe qui est encore enclavée dans les figures et les puissances naturelles, dans lesquelles ils pourront trouver des voies qui les mènent à l'esprit, et qui, non-seulement, les y mènent, mais qui y mènent aussi les Juifs Ismaélites des autres nations, et même les Juifs esclaves ; et c'est ainsi que les Ismaélites pourront ramener les Juifs leurs cadets, comme les chrétiens ont ramené et ramèneront encore des peuples dont ils sont les aînés par l'élection.

Et c'est la jalousie de Sara qui fut l'occasion des paroles de l'ange à *Agar*, par lesquelles il exposa d'avance les plans divins relativement à cette *collection* spirituelle, dont ce peuple expulsé seroit chargé.

Il faut remarquer aussi que ce peuple ismaélite, quoique l'aîné dans l'ordre de la progéniture, est le second dans l'ordre de la légitimité; et qu'ainsi Isaac comme second-né, devient dépositaire naturel de l'alliance qui devoit se propager dans sa ligne; ce qui fait que sous tous les rapports possibles, la loi *secondaire* s'accomplit.

C'est par des voies également naturelles, qu'Isaac est conduit à transposer sur Jacob l'héritage et la bénédiction de son premier né Esau.

Jacob étoit sédentaire, et rendoit à sa mère Rebecca des soins qui lui attiroient son affection. Esau étoit chasseur, sauvage, et sa manière d'être ne pouvoit être aussi agréable à Rebecca que celle de Jacob. Ce fut par ces motifs quoiqu'humains que s'accomplit le dessein de Dieu. Mais indépendamment de ce moyen moral, le moyen matériel se trouve aussi dans cette œuvre; or ce moyen matériel est le goût d'Isaac pour la venaison, et ce goût suggéra à Rebecca et à Jacob, le subterfuge dont ils avoient besoin pour remplir leurs vues.

Quant à ce subterfuge lui-même, que l'on ne peut se dispenser de reconnoître pour un mensonge, il faut observer deux choses: la première qu'Esau avoit déjà vendu son droit d'aînesse, (laquelle vente se fit aussi selon la lettre par un moyen naturel); la seconde, que Rebecca prit sur elle la

malédiction que Jacob craignoit d'attirer sur lui, s'il trompoit son père ; circonstance qui s'appuie encore naturellement sur l'inclination de Rebecca pour Jacob. Sous ces deux rapports, Jacob ne paroît qu'à moitié coupable, en ce qu'il a acquis légitimement le droit d'aînesse de son frère, et que pour en obtenir la propriété par la bénédiction, le subterfuge qu'il emploie est tout à la charge de sa mère, et non point à la sienne.

Tout est également naturel dans les voies que la sagesse emploie pour faire aller Joseph en Egypte, où il devoit servir de précurseur à ses frères ; et il devoit leur servir de précurseur en Egypte, pour leur préparer les voies à cette purification dont nous avons vu qu'Abraham lui-même n'avoit point été dispensé.

J'ose dire que l'homme de bonne volonté reconnoîtra cette marche combinée de la sagesse divine avec nos affections naturelles, dans presque toutes les écritures saintes et dans tous ceux qui y jouent des rôles importants, depuis Adam jusqu'aux apôtres ; parce qu'en effet, si c'est en se laissant imprégner de ces affections de la nature seconde, que la tige de la race humaine a entraîné toute sa postérité sous l'empire de ces affections ; ce n'est donc que sous cet empire étranger et comme universel où nous rampons, que la sagesse divine peut nous rencontrer ; et c'est en employant utilement et industrieusement cette complication hétérogène où nous nous trouvons, qu'elle nous fait servir à ses desseins.

Je ne fais qu'indiquer cette profonde vérité au

lecteur ; ce sera à lui , dans sa sagesse , à l'appliquer soit à ses lectures , soit à tous les événemens qui se présenteront à ses observations ; car les hommes sont menés journellement par ces sortes de voies , dans lesquelles l'industrie divine tire parti de nos foiblesses même , pour accomplir les vues qu'elle a sur nous.

Si , pour le persuader et l'encourager , il faut lui présenter un léger exemple de la manière dont , en ce genre , nous payons quelquefois notre tribut à l'humanité , je lui dirai que je connois quelqu'un qui , dans sa jeunesse , fut entraîné , contre son gré , par ses parens , à entrer dans la magistrature ; que quelques tems après , il apprit qu'un régiment devoit venir en garnison dans la ville où il résidoit ; et qu'il doit en partie les développemens spirituels qu'il a reçus , et les satisfactions qui en sont les suites , à sa puérile crainte d'être obligé de paroître en cheveux longs devant ce régiment ; car ce ridicule enfantillage , joint à son dégoût pour sa profession , et à l'opposition de ses parens pour ses goûts d'étude et de sciences , le fit changer d'état et de lieu ; et c'est dans cette nouvelle situation que l'attendoit son heureuse destinée.

Mariages des patriarches.

ON n'en voit pas un seul qui ait été rompu , parce que tous avoient été faits par l'esprit de Dieu. C'est sûrement sur ces mariages-là que tombe la loi ou la tradition qui interdit le divorce , et qui

défend de rompre ce que Dieu a uni. Dans les mariages qui ne se font pas par cette voie divine, le divorce n'a pas à beaucoup près la même importance; ou peut-être même pourroit-on dire qu'il n'y a plus de divorce qui soit possible, puisqu'on peut dire à la rigueur qu'il n'y a plus de mariage.

Par la même raison, il n'y avoit réellement de possibilité à l'adultère que dans ces sortes de mariages formés par l'esprit; voilà pourquoi la loi étoit si sévère sur l'adultère, parce que tout Israël auroit dû être dirigé dans tous ses pas par l'esprit, et ses mariages auroient dû être faits par l'esprit, comme ceux des patriarches.

Il faut ajouter aussi que ces sortes de mariages faits par l'esprit, étant rompus par le fait seul de l'adultère, devenoient, seulement dans ce cas-là, susceptibles de divorce; ce qui justifie la loi qui l'autorisoit chez les Juifs, et qui leur fut rapportée par Jésus-Christ, en leur ajoutant cependant que ce n'étoit qu'à cause de la dureté de leur cœur que Moïse leur avoit donné cette loi, leur faisant entendre par-là qu'il leur auroit resté d'autres moyens moins violens et plus salutaires, s'ils avoient su descendre plus avant dans les profondeurs de leur ame et dans les trésors de la prière.

Les mariages ont été défendus entre parens aux premiers degrés, parce que, dans la nature bien ordonnée, la vie ne rétrograde point, et que l'horreur de leur origine terrestre et animale leur étant commune, seroit préjudiciable, même à leurs fruits. Cette loi n'étoit cependant pas en vigueur dans les

tems originels qui ont suivi immédiatement la prévarication première de l'homme, parce qu'alors, les secours de la mère de famille n'avoient pas encore passé la surface, et que les hommes n'étoient encore que sous le régime de la matière brute et matérielle, qui ne connoît ni ne peut suivre ces principes.

Elle a commencé à se montrer, lors de l'époque du régime de l'esprit, mais elle a conservé alors la pluralité des femmes et des concubines, parce qu'elle avoit en vue la fécondité.

Enfin, elle n'est devenue complète, et n'a permis qu'une seule femme que quand l'espèce humaine est parvenue à l'époque divine dans laquelle les hommes ont pu réellement se marier en Dieu, tandis qu'avant, ils ne se marioient que dans l'esprit, et auparavant l'esprit, ils ne se marioient que dans la matière.

On voit combien le monde est loin d'avoir suivi cette progression; car, au lieu de se marier dans le divin, il ne se marie ni dans l'esprit, ni même dans la matière, puisque ce n'est que dans des spéculations d'argent et de convenances factices que se font les alliances. Et c'est ici que nous découvrons la marche peu exacte des ministres de la nouvelle loi; car, ces ministres de la loi nouvelle auroient dû porter encore plus haut l'idée du mariage que dans la loi ancienne, puisque, dans cette loi ancienne, le mariage avoit pour objet la multiplication temporelle, au lieu que, dans la seconde loi, il devoit s'étendre jusqu'à la multiplication divine, dans l'ame des époux qui pourroient redevenir *un*, s'ils se marioient en Dieu,

comme la porte leur en est ouverte aujourd'hui, tandis qu'auparavant, ils ne pouvoient prétendre qu'à être mariés par Dieu.

Mais les ministres de la nouvelle loi ont confondu la forme avec le fonds dans le mariage. Ils supposent l'homme assez éclairé et assez pur pour faire lui-même, sans danger et sans inconvénient, le choix de son alliance, tandis que, pour qu'elle fût véritablement conforme aux principes, il ne devoit la tenir que de Dieu; et puis, quand l'homme a ainsi fait choix de son alliance, quelque ténébreux, grossiers et blâmables qu'en soient les motifs, les ministres de la nouvelle loi donnent à ces motifs et à l'alliance qui en résulte, une sanction qu'ils appellent divine, et qui, si elle l'est, doit, dans le fait, assujétir et subordonner la volonté de Dieu à la volonté inférieure et souillée de l'homme, c'est-à-dire qu'elle consacre la cupidité, la luxure, l'orgueil et tous les autres vices qui entrent communément dans les alliances humaines.

Voilà ce que ces ministres ont fait; ils ont rendu sacramentelle et sacrée la cérémonie du mariage humain, sans faire attention qu'un sacrement ne doit être qu'une manifestation et une sanction de la volonté divine, qui seroit censée avoir désigné elle-même l'union des époux, et qui auroit donné au prêtre le droit de déclarer cette volonté divine, et d'attacher en son nom, sur les époux, tous les secours et les dons qui leur seroient nécessaires pour répondre dignement, pendant toute leur existence, à la sainteté de leur élection.

Au lieu de cela, ils forcent, pour ainsi dire,

par leur forme sacramentelle, la volonté divine à déclarer, par ce même prêtre, qu'elle sanctifie l'iniquité ; ainsi, ils rendent l'homme dominateur de Dieu. Or, on voit, dans ce renversement des véritables lois, quels sont les fruits qu'ils sèment, tant pour eux et pour les autres hommes, que pour le regne de la vérité. Leur premier tort est de supposer comme divin un choix qui ne sort pas de la ligue humaine ; le second est d'annoncer sur ce choix une sanction divine que Dieu n'y peut pas donner. Ils feroient bien mieux de réduire leur sacrement à une simple prière, car, les alliances humaines en ont grand besoin.

Je ne veux point quitter ce sujet, sans dire quel étoit l'objet véritable des mariages, parmi les hommes, et sur quoi devoit se fonder l'union des familles qui proviennent de ces alliances. L'objet du mariage, qu'on nous y peint comme devant être de propager les enfans de Dieu, étoit, en effet, de manifester sur la terre les trésors divins, qui n'y peuvent passer que par la voie de l'homme.

Ces trésors ou ces dons se diversifient à l'infini, et se seroient subdivisés entre les différentes familles, ce qui eût réellement formé pour chacune d'elles, un caractère distinctif, et dont on peut aisément concevoir l'importance. Or, ce don particulier qui leur eût appartenu, auroit demandé une vigilance solidaire, et le concours des efforts de tous les membres, et c'est là ce qui eût rendu leur harmonie si nécessaire, puisque leur division auroit pu arrêter le cours de l'œuvre divine, qui leur étoit confiée.

C'est de là aussi que cette union des familles paroît encore si recommandable au monde , quoiqu'il n'en connoisse plus la vraie base. Enfin , cet objet de l'union des familles , et cette destination primitive par laquelle elles auroient été dépositaires d'un don divin , se retrouvent à la fois retracées, quoique figurativement parmi les hommes où nous voyons les soins qu'ils se donnent pour étendre le nom et la célébrité de leurs familles, et en se regardant tous comme solidaires de l'honneur humain , dont elles s'environnent.

On voit aussi par là sur quoi est fondé l'esprit du deuil que nous portons pour la mort de nos proches. S'ils étoient censés concourir avec nous au développement des dons confiés à la famille , leur mort nous laisse comme dans l'abandon à cet égard. Ces dons semblent se séparer de nous par ce triste événement , et nous engager d'autant plus à redoubler de soins et de zèle pour que l'œuvre confiée à la famille ne souffre point de cette séparation , tant nous ne devons exister , vivre et agir que par notre maître , et pour notre maître.

Il en est de même pour la mort des souverains et des chefs des diverses associations humaines , et pour celle des grands hommes , qui , les uns et les autres , sont censés être aussi des organes de ces dons en question.

Mais cela ne détruit pas l'esprit des deuils que nous pouvons porter pour les individus eux-mêmes, tant par rapport à l'amitié qui nous lie à eux , que pour les actions fausses dont elles auroient pu devenir les instrumens pendant leur vie , et qui ,

après leur mort, peuvent les retenir dans de pénibles privations, ce qui nous oblige à suspendre jusqu'à nos jouissances spirituelles même, pour pouvoir les seconder dans leur travail, et parvenir peut-être à les ramener à l'état de liberté. Aussi, sans que les hommes sachent pourquoi, ils prescrivent des limites à la durée de leurs deuils. Au reste, ce sujet est si vaste que je ne sais qui est-ce qui seroit en état de le parcourir dans toute son étendue.

Esprit du traitement des différentes classes des élus de Dieu.

DANS tous les tems, Dieu a veillé sur ses ministres et sur leurs besoins. Les patriarches, au moyen des bénédictions que recevoient leurs terres, acquéroient de grands biens, de nombreux troupeaux, etc. Les lévites recevoient des dîmes, et avoient des habitations qui leur étoient consacrées; les prophètes étoient nourris par des voies supérieures, tel qu'on le voit pour Elie et pour Daniel.

S'ils avoient quelquefois des rôles bizarres à jouer aux yeux des hommes, et s'ils étoient souvent nourris du pain de l'angoisse et de l'amertume, c'étoit pour servir d'instruction au peuple pour lequel ils étoient des signes et des images, sur qui se rassembloient tous les maux de ce même peuple, et qui ne les auroient pas sentis et n'en auroient pas pu donner avis tant que ces maux seroient restés partiels et subdivisés; vérité qui, à elle seule,

pourroit enfanter plus d'écrits que n'en sauroit contenir le monde.

Les apôtres étoient traités avec encore plus de soin que les prophètes et les patriarches , parce qu'ils étoient traités directement par l'esprit ; aussi leur recommandoit-on de ne point s'embarrasser de leur nourriture ni de leur vêtement , parce que celui qui sert l'autel doit vivre de l'autel ; et qu'ainsi, la dîme lévitique se payoit réellement et non point figurativement pour eux , en ce que ceux qu'ils instruisoient et qu'ils éclairaient des lumières de l'esprit étoient les premiers à leur offrir tous leurs biens , non point comme un tribut légal , mais comme la dîme de leur reconnaissance et le prix de ce qu'ils avoient déjà reçu.

En outre , on recommandoit aux apôtres de ne se point mettre en peine de ce qu'ils devroient dire lorsqu'on les mèneroit devant les rois et les gouverneurs , parce que l'esprit mettroit lui-même les paroles dans leurs bouches ; et ici , nous voyons les progressions de cette marche spirituelle de la parole envers les ministres de Dieu , comme nous venons de voir les progressions de leur traitement corporel .

Dieu parloit aux patriarches , mais ce n'étoit encore que la semence de la parole , qui étoit comme jetée dans la terre , puisque les patriarches n'avoient point de peuple à qui transmettre ce qu'ils apprennent de Dieu.

Les élus postérieurs aux patriarches , savoir : Moïse , Aaron , Josué et tous les prophètes , recevoient leurs instructions de la part de Dieu ; ils

les recevoient par la parole, mais c'étoit comme une espèce de leçon qu'on leur apprenoit, et qu'ils étoient chargés ensuite de répéter devant les peuples auxquels on les envoyoit.

Avec les apôtres, cette parole reprend son activité; car, il n'est point question pour eux, d'instruction préliminaire, ni de leçon à retenir et à répéter; mais à tous les momens où il sera nécessaire à la gloire de leur maître, la parole sera prête et se placera elle-même dans leur bouche. Elle ne leur demande d'autre préparation que la foi, l'amour et la charité, la prière, la fidélité aux écritures et le zèle de la maison du seigneur.

Abraham devint le chef élu de la postérité des justes, par l'addition d'un rayon de la grande parole, qui fut joint à son nom, et qui s'étoit détaché du grand nom pour opérer cette élection.

Isaac et Jacob avoient aussi un rayon de ce grand nom, parce qu'ils étoient préposés pour la filiation patriarcale.

Moïse en eut un, comme étant destiné au combat et à la délivrance du peuple.

Josué en eut plusieurs, parce qu'il devoit faire l'introduction du peuple dans la terre promise.

Saül n'eut que le rayon ténébreux, sans correctif, et il fut rejeté.

David eut à la fois, et le rayon ténébreux, et le rayon correctif; aussi, combien de contrastes dans le tableau de sa vie!

Jésus-Christ a eu tous les rayons qui forment la grande parole, et en outre, le rayon collectif,

par lequel il a offert, dans cette grande parole même, l'harmonie parfaite et visible de la force et de la résistance. Aussi, après lui, on ne spécule plus sur la diversité de ces rayons, parce qu'ils n'opèrent plus par leur forme subdivisée, mais par l'efficacité de leur union. Je n'emploie point ici les lettres hébraïques, qui justifieroient ce que j'avance, parce que ce seroit une chose superflue pour ceux qui ne savent pas l'hébreu; et ceux qui le savent me comprendront aisément.

Au reste, il ne faut pas que les esprits prompts à juger se livrent à des idées de fatalisme, en comparant les noms dont je parle avec les faits qui leur correspondent; ce ne sont point ces noms qui sont la cause radicale de la marche de ceux qui les portent; ils ne sont que l'expansion indicative de ce qui est semé dans ces êtres, ou par leur nature, ou par leur volonté, ou par les plans de la suprême sagesse; et ces êtres demeurent toujours libres dans leur action, ce qui fait aussi que nous voyons souvent changer leurs noms. Enfin, ce ne sont pas les noms qui font les choses, ce sont les choses qui font les noms.

Tout ce qu'on vient de voir nous a suffisamment préparés à reparler un moment des langues, et à les considérer rapidement dans leurs rapports actifs, soit avec les écritures saintes, soit avec l'histoire, la conduite et les devoirs de l'homme. Ainsi, nous allons nous occuper maintenant de l'esprit et de l'histoire des langues, et ensuite, nous tâcherons de tirer quelques nouvelles clartés de ces écritures saintes, en considérant divers points

de vue importants, qu'elles nous présentent, tels que les différentes servitudes du peuple juif, le regne prophétique, etc.

Toutes les langues sont primitivement infusées.

Les nourrices et les bonnes infusent aux enfans, dès le berceau, les mots et les noms de toutes sortes d'objets liés aux langues qu'ils parleront un jour. Ces enfans ne comprennent encore rien à ces mots et à ces noms, parce que leur intelligence n'a encore aucun développement; mais ce sont des germes semés en eux, et qui doivent produire leurs fruits dans leur temps.

Aussi, lorsque l'âge de ces enfans les amène à ces époques de l'intelligence, ils aperçoivent et distinguent tous les objets, dont leurs institutrices avoient semé les noms en eux; ils font un rapprochement juste et exact des uns aux autres, et ils donnent à tous ces objets les noms qui leur conviennent.

D'après cet exemple simple et naturel, on a un aperçu de la manière dont nous devrions donner aux choses universelles et particulières de la nature, les noms qui leur seroient propres, et par conséquent aussi de la manière dont on peut entendre ce que les traditions juives rapportent du premier homme, qui donna aux animaux leurs véritables noms.

Les noms de ces choses naturelles et universelles

devroient nous être infusés par notre source nourricière, comme je ne fais aucun doute qu'ils ne nous le soient continuellement; et lorsque nous les appliquerions avec la justesse requise, nous ne ferions que répéter ce qu'on nous apprend journellement à notre insçu.

Il en est de même du premier homme. Les noms de toutes les choses qui l'environnoient alors, durent lui être infusés par son principe simultanément, comme ceux des objets d'aujourd'hui le sont progressivement aux enfans, et l'usage qu'il en fit ensuite dû être plus juste et plus subit que celui que nous faisons des langues de notre enfance; mais il ne doit pas paroître plus étonnant ni plus difficile à comprendre.

Nos langues ne sont que l'expression réduite de la langue vive : plus nous montons dans la langue vive, mieux nous parlons.

Langues-mères.

CETTE langue, dont nous avons reconnu que tous les mots ont été infusés simultanément dans l'homme primitif, comme nous voyons que les mots de nos langues informes sont infusés dans les enfans par leurs instituteurs, est sans doute ce que nous pouvons appeler une langue-mère, puisqu'elle s'offre à notre esprit avec tous les caractères de la fécondité.

Par la chute, cette langue a souffert beaucoup,

ainsi que tous les autres dons de l'homme primitif ; mais par les soins de l'amour ou de son principe , qui s'est empressé de voler après lui , elle lui a été rendue en partie , et c'est cette portion de la première langue-mère qui auroit dû le guider , lui et toute sa postérité , pendant le cours de ce monde terrestre ; mais cette portion même s'est encore diminuée à différentes époques , et cependant par une suite de ce même amour , elle a reçu aussi à diverses époques , différentes restaurations.

C'est par ce moyen que plusieurs langues de l'univers , tout à fait inconnues pour nous , et qui étoient devenues veuves , si l'on peut se permettre cette figure , sont redevenues épouses et mères , quoiqu'elles soient retombées dans le veuvage , pour ne pas dire dans des alliances déshonorantes et funestes , comme cela s'annonce à la seule inspection des premiers tems des nations.

Une des principales époques où nous ayons historiquement des traces sensibles de cette restauration , est la vocation d'Abraham , où nous voyons que dans le sein de la langue chaldéenne , qui étoit dans la viduité et dans la stérilité , comme tant d'autres langues , l'esprit de vérité se choisit une épouse qui devint la langue hébraïque ou juive , et qui , par sa fécondité , dans la manifestation des trésors suprêmes , est la première langue-mère à nous connue : car ce seroit en vain qu'on voudroit donner ce nom-là à plusieurs autres langues , d'après les opinions reçues ; ces langues n'ont été que les mères de l'ignorance , des ténèbres et de toutes les illusions qui dévorent la terre ; et au

lieu du nom de langues-mères, elles mériteroient plutôt celui de jargons-mères.

Le vrai caractère de la maternité pour une langue, est d'enfanter les merveilles divines : or, à l'époque de l'élection de cette langue hébraïque, nous n'en trouvons aucunes qui puissent le lui disputer sur ce point.

Pour ceux qui sont préparés à ces notions, nous dirons que le signe caractéristique de la maternité de la langue hébraïque, se trouve dans la lettre qui fut ajoutée au nom d'Abram, ainsi que nous l'avons déjà exposé, et qui le transforma en celui d'Abraham. C'est là ce qui l'a rendue féconde, tandis que la langue chaldéenne est restée dans la stérilité, pour ne pas dire plus, ainsi qu'on en pourroit juger par les impiétés des rois de Babilone.

Cette épouse choisie dans la Chaldée, cette langue-mère s'est malheureusement livrée à la prostitution dans les diverses contrées de la terre qu'elle a parcourues ; mais elle a fait aussi quelques alliances légitimes ; c'est pour cela qu'elle a eu plusieurs héritières qui, sans être de véritables langues, ont cependant servi d'organe à l'extension de la vérité, et, dans ce nombre, on peut compter la langue grecque et la langue latine ; c'étoit là le fruit de la dot qu'elle avoit reçue dans la promesse qui lui avoit été faite lors de ses fiançailles : que sa postérité deviendrait nombreuse comme les étoiles du ciel. (Je prie qu'on me pardonne si je traite des langues d'une manière un peu extraordinaire ; c'est le sujet qui en est la cause.)

*Les hiéroglyphes sont antérieurs aux lettres
alphabétiques.*

COMME nous avons assez établi que la nature actuelle étoit inséparablement unie à la nature antérieure, dont elle est le signe visible ou la corporisation, il ne faudroit pas être étonné qu'il y eût deux espèces d'hiéroglyphes. L'une, qui ne seroit composée que de la représentation des objets qui forment la nature actuelle; l'autre, qui seroit composée de la représentation des objets et actions qui forment la nature antérieure.

Ainsi quand les savans font commencer les langues, par les hiéroglyphes naturels, ils ne nous instruisent point assez, et courent risque de nous égarer, puisque sûrement les hiéroglyphes de la nature antérieure, ont dû jouer dans ces importantes époques, un aussi grand rôle que les hiéroglyphes de la nature actuelle.

Il n'en est pas moins vrai que ces diverses espèces d'hiéroglyphes, dans lesquelles ceux de la nature antérieure ont joué le principal rôle, ne soient le vrai fondement des langues, et que les lettres alphabétiques qui leur ont succédé, n'ont fait que simplifier l'opération en apparence, mais n'y ont rien changé en réalité.

On pourroit même dire que les lettres alphabétiques sont aux langues ce que les chiffres arabes sont au calcul, si toutefois on n'alloit pas jusqu'à comparer ces lettres à l'algèbre, vu l'extrême variété de leurs signes établie d'après la convention.

des hommes, tandis que les signes des langues doivent être au-dessus de tout l'arbitraire de la pensée humaine.

Les signes doivent servir à manifester le sens des choses, comme les mots de nos langues doivent servir à manifester nos idées, c'est-à-dire, que les signes devoient descendre, pour faire monter le sens des choses, comme nos mots descendent pour faire monter les idées ; mais l'abusivie multiplication des signes a dispersé le sens des choses, comme l'abusivie multiplication des mots a dispersé les idées. De là vient que le sens des choses est comme perdu pour nous ; de là vient aussi que nous nous entendons si peu les uns les autres, à cause de la multiplicité de nos mots.

Ce n'est pas non plus parce que nos langues modernes sont plus aisées à apprendre, (vu la proximité des moyens,) qu'elles sont plus aisées à traduire que les langues anciennes, et sur-tout que les langues primitives et mères ; c'est qu'elles se sont beaucoup plus jetées dans l'extérieur, que ces langues primitives et mères qui étoient toutes internes ; mais aussi elles sont devenues par là bien moins fécondes et bien moins instructives.

Activité des langues. Les monumens.

SI ce sont les choses qui font les noms, comme nous en voyons la preuve dans les usages les plus communs, il faut que tous les mots de nos langues

finissent par laisser transpirer le sens primitif : ce sens primitif des langues n'est pas la vie , mais il la renferme ; ce n'est que par là que les langues peuvent trouver place dans la tête et l'esprit des hommes ; de même qu'ils ne feroient point d'alliance avec elles , s'ils n'avoient aussi en eux un rayon de la vie.

Ainsi, les langues-mères, et par suite, les langues conventionnelles, ont assez de vie en elles pour que l'homme pût, à la longue, en recevoir le sens, quand même on ne le lui auroit jamais expliqué.

On n'en peut faire aucun doute quant aux langues-mères, puisque c'est la vie même qui est en elles, et que la vie se donne des enveloppes par les langues, mais qu'elle ne peut jamais se donner de barrière, et qu'elle veut toujours procéder.

On n'en peut pas douter non plus, quant aux langues conventionnelles, puisque l'esprit de l'homme a donné le sens et la vie à leurs mots, comme ayant eu primitivement lui-même le sens et la vie des langues mères ; et même, ce n'est que pour me conformer au langage reçu, que j'emploie le mot de langues conventionnelles ; car je prétends qu'il n'y en a aucune qui mérite ce nom, puisque dans celles que nous nommons ainsi, il n'y a pas un mot qui, primitivement, ne naisse de l'imitation et du grand foyer des applications allégoriques, nominales ou autres. Je m'en donnerai aucun exemple, parce que la société humaine en est remplie.

Mais je dirai que le sens et la vie que ces mots renferment, doivent, avec les tems, filtrer aussi

au travers de ces prétendues langues conventionnelles, de manière que les mots les plus opposés en apparence, pourroient rendre à la longue le même sens, et les mots les plus analogues pourroient rendre un sens opposé, tant les langues humaines sont susceptibles de prendre des directions inverses.

On en peut dire autant des monumens, et il y en a que l'on peut appeler des monumens fixes, et qui ne sont point dans notre dépendance, telles que les lois éternelles des choses, et l'usage qu'il plaît à la sagesse suprême d'en faire pour l'accomplissement de ses desseins.

Il y a aussi des monumens conventionnels, érigés par la simple volonté de l'homme ou par son caprice ; et ceux-ci sont innombrables, car ils renferment toutes les institutions de l'homme, tous ses usages, tout ce qu'il enfante journellement dans l'exercice de sa vie sociale, intelligente et morale, bonne ou mauvaise, et tous ces monumens deviennent dépositaires de l'esprit qu'il leur attache pour ainsi dire en les érigeant.

Pourquoi un cœur sensible pleure-t-il à la vue du monument où se trouvent les restes commémoratifs d'un objet chéri ? Pourquoi ces braves militaires tirent-ils leur sabre à la vue du tombeau d'un grand général, et l'aiguisent-ils sur le marbre de cette tombe, s'il n'y a pas dans ces monumens un germe ou un signe caché, susceptible d'occasionner de semblables impressions ?

Les institutions politiques des hommes deviennent aussi, à la longue, des monumens par où transpire l'esprit selon lequel elles ont été fondées.

Il faut comprendre même, au nombre des monumens, nos habitudes qui deviennent pour nous des organes de l'action spirituelle, et qui, par cette raison, obtiennent tant d'empire sur nous, et captivent tant notre attache et tous nos penchans.

Oh ! combien ces observations devroient nous porter à la confiance et à la tranquillité, puisque tout étant organe, l'homme peut obtenir par-tout les monumens ou les indices qui lui sont nécessaires !

Oui, les monumens fixes, les monumens conventionnels, naturels ou autres, sont tous autant de vases qui, comme les langues de toute espèce, renferment en eux le sens et la vie de l'esprit qui les a fondés ; aussi l'homme n'auroit besoin que de constance pour découvrir le sens des choses, comme il n'auroit besoin que de réflexion pour découvrir le sens des langues.

Mais il y a sur-tout une classe de monumens qui peut entrer au nombre des langues, ce sont les hommes morts dans la vie et le peuple juif. Les premiers, du sein de leurs sépulchres, laissent exhaler l'esprit et l'action des vertus qui les ont animés ; et l'homme d'intelligence, en fixant ces monumens invisibles, y puisera des leçons plus instructives et plus sûres que lorsqu'ils faisoient leur demeure sur la terre. Que penseroit-il donc de ceux qui sortirent de leurs tombeaux, et se promenèrent dans les rues de Jérusalem lors du grand sacrifice ? Ils étoient une langue d'un degré au-dessus de cette simple langue des morts, parce qu'ils étoient cette langue même en action.

Quant aux Juifs, ils sont le monument vivant le plus substantiel de tous ceux que nous pouvons envisager. L'esprit de ce monument transpire sans cesse, et est une langue toujours enseignante, et qui ne se repose point. Toutefois il faut percer l'écorce de cette langue pour y apercevoir l'esprit qui l'anime. Si l'on s'en tenoit à cette écorce, on n'y verroit rien, puisque les noms des Juifs ne procèdent et ne se créent plus; aussi ces Juifs ne portent plus que leurs anciens noms, ou bien les noms conventionnels des peuples chez qui ils habitent.

Les autres peuples sont aussi des langues qui, chacune, laisse transpirer le sens et l'esprit qui la dirige; et c'est sous ce rapport que l'histoire des peuples devient un sujet inépuisable de lumières et de satisfactions.

Mais il est impossible de percer dans l'histoire des Juifs sans la connoissance de la langue hébraïque, parce que leur histoire, et par conséquent leur langue, est liée et gouvernée par la grande parole; témoins tous les rayons de cette grande parole que nous avons vu combinés avec les opérations de ceux qui se trouvoient avoir de ces rayons-là dans leurs noms. C'est pour cette raison fondamentale, qu'il est si utile de s'entretenir des écritures saintes, parce qu'on ne peut en employer les noms et les mots, dans la conversation, sans ouvrir toutes les sources de vie et de lumières qu'ils renferment, et par conséquent, sans s'en abreuver.

Langues parlées.

INDÉPENDamment de la langue des monumens, les langues parlées sont à leur tour une grande source de clartés et d'instructions pour l'histoire des peuples ; car ils ont reçu et ils reçoivent tous les jours, par ces langues parlées, un nombre innombrable de modifications qui influant sur leurs mœurs et sur leurs caractères, influent aussi sur leurs destinées, et sont comme l'esprit de leurs annales.

D'ailleurs, il est clair qu'il y a plusieurs circonstances où les peuples agissent pour l'esprit, quoiqu'ils n'en sachent rien, lors même qu'ils accomplissent ses plans ; mais il est clair aussi qu'il y a mille exemples, qu'après avoir agi pour l'esprit, ils agissent pour l'homme, et deviennent les instrumens du faux esprit ; c'est ce qui fait qu'il y a dans l'histoire des nations, deux sortes de monumens qu'ils ne faut pas confondre ; et ces deux langues sont très instructives dans l'ordre de l'esprit encore plus que dans l'ordre de la politique.

Les différentes langues des peuples sont venues primitivement des diverses corporations que l'esprit a faites sur la terre après les stagnations et les différens dépôts du grand fleuve. Cet esprit de vie s'unissoit aux diverses altérations que ces peuples avoient subies ; il s'y incorporoit pour les rectifier et les ramener avec lui à la vie, ce qui seroit déjà arrivé depuis long-tems, si l'esprit de mort ne s'y étoit pas incorporé aussi de son côté, et n'eût

enfanté les ténèbres dans toutes les langues de la terre.

Si les langues sont des monumens, rien de plus important pour nous que d'établir en nous de semblables monumens, et nous le pouvons, puisque toutes les vertus de l'esprit et toutes les lumières de l'esprit, ne nous sont vraiment utiles qu'autant qu'elles en sont venues par leur activité persévérante à se transformer en nous en de véritables langues, qui nous accompagnent et conversent journellement avec nous. Or, nous ne pouvons douter que de semblables privilèges ne nous appartiennent, c'est-à-dire, que nous ne soyons destinés à les parler, ces langues vives, soit dans ce monde, soit dans le monde à venir, puisque nous voyons que nous parlons ici bas quand nous sommes nés matériellement, quoique nous ne parlions alors que des langues conventionnelles.

Oh ! homme ! combien tu t'instruïrois si tu avois seulement l'attention de prêter l'oreille et de te taire pour mieux entendre, sur-tout, si tu avois le bonheur de te taire assez, et de prêter l'oreille assez attentivement pour entendre se prononcer en toi ta propre langue !

Par cela même, nous voyons qu'il nous faut sortir de nous ou de nos régions pécheresses et ténébreuses, si nous voulons avancer dans la carrière et la connoissance de nos vrais langues, puisque non-seulement on les parle hors de nous, ces vraies langues, mais que même ce n'est que hors de nous nous corrompu que l'on les parle.

Mais aussi, si nous avons le courage de sortir de

nous pour parler ces vraies langues ; ne mettons plus de craintes dans notre marche, ni de limites à l'espoir glorieux qui nous attend. Car, il est écrit : *la parole de Dieu ne sera point lancée en vain ; elle ira et reviendra chargée de fruits.* Homme, prends donc courage, puisque cette parole peut t'appartenir.

En même tems, ne te donne point de repos que tu ne l'aie obtenue cette parole, qui peut t'appartenir ; car, non-seulement tu peux la posséder, mais tu le dois, et la preuve que je t'en offre, c'est que tu sens qu'il faut qu'il y ait une autre parole que la tienne, une parole vraie, une parole sûre, une parole simple, au lieu de cette parole mensongère, incertaine et double, qui part journellement de ta bouche, et qui te démontre que quoique tu parles, tu n'as cependant pas la parole.

Car c'est un sujet de lamentation pour l'homme de desir, de voir qu'il y ait en nous un organe aussi sacré que la parole, et que cette parole qui ne nous avoit été donnée que pour être le missionnaire de la vérité, soit obligée de se transformer à notre gré en un organe et un fabricant de mensonge, et à se rendre le ministre et l'envoyé de toutes nos iniquités et de toutes nos illusions.

Non, parole sainte, ce n'est pas toi qui peux te soumettre à cet usage vil et déshonorant, et les prostitutions que tu as éprouvées depuis le commencement des choses, par ta liaison avec notre parole, celles que tu éprouves, et que tu éprouveras, font chaque jour le vrai objet de l'amertume et de la douleur de tes prophètes.

La parole éternelle-divine parle sans doute continuellement à tous les êtres qu'elle a produits, mais elle leur parle diversement ; pour que les plantes végètent, il faut qu'elle leur dise de végéter ; pour que le feu brûle et que la lumière éclaire, il faut qu'elle dise au feu de brûler, et à la lumière d'éclairer ; et ainsi de toutes les productions de la nature sur lesquelles elle opère impérieusement, et de l'action desquelles elle se charge, pour ainsi dire.

Mais l'homme, elle le considère assez pour ne vouloir rien lui commander ; elle n'ose pas, en quelque sorte, lui dire : faites cela ; et encore moins le faire pour lui ; elle se contente de lui dire : vous avez le pouvoir de faire le bien, que pouvois-je vous donner de plus ? je me borne à me reposer sur votre action, et je me plais à en attendre d'heureux fruits.

Mais l'homme, au lieu de se porter vers cette voie d'amour et de confiance, qui l'excite par sa sublime et honorable générosité, se porte vers la voie de ténèbres et d'angoisses, et alors une seconde langue s'introduit en lui, et rend sa parole alternativement propre au mensonge et à la vérité.

C'est ce qui fait que par sa parole, l'homme est presque toujours suicide ou en guerre civile, et qu'il forme à tous ses pores comme autant de caudères ; sans compter toutes ces illusions et toutes ces terrestréités, où l'homme insensé consomme journellement sa parole dans les entretiens puériles de ses cupidités et de ses intempérances.

En effet, si la parole avoit été donnée à l'homme

pour l'user à ces vils objets, n'auroit-elle pas été donnée également aux animaux, puisqu'ils sont sujets aux mêmes besoins inférieurs et aux mêmes passions ? L'homme prostitue donc cette parole, lorsqu'il ne se contente pas, comme les animaux, de pourvoir silencieusement à ces besoins de la nature ; et que, par exemple, au milieu de ses repas, il ne sait entretenir ses convives que de ses mets et que de son appétit. C'étoit bien assez qu'il fût soumis, comme les animaux, à ce besoin avilissant ; c'étoit assez que cette matière qu'il doit manger, entrât dans l'intérieur de ses substances par les organes digestifs et nutritifs, sans que la parole vînt encore en souiller son esprit, en en étourdissant ses oreilles.

Ils ne veulent pas croire à la liberté de l'homme. Ils veulent que l'homme n'ait pas le pouvoir de se rapprocher de son principe, et ils ne peuvent nier qu'il n'ait celui de s'en séparer. Ils veulent que l'homme, qui, primitivement, étoit uni au bien, n'ait pas le pouvoir de se réunir au bien, qui *est*, et qui l'attire vers sa vraie nature ; et ils ne peuvent lui refuser le pouvoir de s'être uni au mal qui n'étoit pas, et dont sa vraie nature est essentiellement l'ennemie.

La source de toutes les langues se modifie selon les œuvres qu'elle veut opérer. Elle a agi en lois actives dans le tabernacle de l'alliance ; en lois allégoriques dans la transposition des vases de Jérusalem à Babilone ; en langue de multiplication sur les apôtres, quand elle voulut opérer en eux l'œuvre de la parole : elle a agi par le silence de la loi, et

par les fruits de la vie , lorsque le réparateur n'eût plus besoin du grand nom. Elle a agi par des immolations terrestres , lorsqu'elle voulut que la langue montât ses degrés ; il falloit que Jean fût décapité pour préparer la transfiguration ; il falloit que le réparateur fût immolé pour préparer son ascension. Et la preuve que c'étoit pour que la langue montât ses degrés , c'est que Jean étoit plus petit que ceux nés dans les cieux. Ainsi , comme il y a plusieurs lieux pour n'âtre , il y a plusieurs degrés à monter , et la parole veut les parcourir tous.

L'homme devrait être toutes les langues.

Nous sommes aussi une langue ou un monument , qui monte ses degrés , et qui , à chaque point de la progression , doit subir un départ , si nous voulons , après cette courte vie , ne pas rester comme les os du roi Josias , sur la surface de la terre : car nous ne serons vraiment *enterrés* , après notre mort , qu'autant que nous nous serons *enterrés* journellement pendant notre vie.

Non-seulement nous sommes une langue ; mais nous sommes à la fois toutes les langues , puisque nous devons lire , parler et converser dans l'unité. Aussi ceux des instituteurs qui ont si mal réussi à prouver une autre vie , pouvoient trouver dans ce besoin d'unité qui nous presse , dans cette énorme multiplicité de langues et de phénomènes qui nous environnent , enfin dans l'impossibilité que nous ,

qui sommes nés pour l'unité, nous puissions, avec nos facultés réduites comme elles le sont, suffire à un tableau si compliqué et si subdivisé; ils auroient pu, dis-je, trouver là une nécessité qu'il y ait un autre ordre de choses, où notre pensée trouve à la fois à s'assouvir et à remplir sa destination.

Car, nous sommes faits pour contempler tout, comme Dieu, dans un grand ensemble; aussi ceux qui enseignent et répandent des principes justes dans le simple commerce du monde, sont-ils plus utiles que ceux qui se bornent à y faire des récits: car les premiers nous reportent vers la source des principes, ou vers cette région de l'unité, dans laquelle nous voyons tout, nous sentons tout, sans succession, et d'une manière à la fois universelle et permanente, tandis que les autres nous abaissent dans les localités et dans les choses passagères. Comme ils ne pensent qu'aux choses du tems, toutes ces choses du tems les poursuivent et se pressent auprès d'eux, pour se faire peindre et se faire raconter; c'est pourquoi leurs langues et leurs discours les retiennent si fort dans le tems, et y retiennent aussi ceux qui les écoutent.

On ne peut ignorer qu'il y ait des langues pour chaque région, et que les langues s'abrégent à mesure que l'on s'élève dans les régions. Les langues que les hommes parlent dans le tems, sont, par leur longueur, la preuve de notre privation; non-seulement elles sont plus longues que celles que nous parlons dans notre intérieur; mais elles sont plus longues même que les langues de la

nature matérielle , où un geste de notre part et l'objet lui-même font connoître dans l'instant notre pensée.

Quel plus grand témoignage de notre dégradation , que la longueur de nos langues et de nos phrases ! ainsi , parmi les langues humaines , celles dont les mots sont les moins multipliés , et où ils sont en raison inverse des idées , sont celles qui se rapprochent plus de la langue primitive , ou de cette langue qui doit exister dans la région où nous sommes nés.

On voit là combien les hommes s'abusent avec la pompe et la multiplicité de leurs langues conventionnelles. Les langues ne devoient point être assujéties au tems , c'étoit le tems qui devoit leur être assujéti , puisque ce sont elles qui devoient le modifier et le gouverner.

Aussi , quand on s'élève un peu dans la région de l'esprit , on ne tarde pas à sentir que tous les livres disent la même chose , et ne tiennent qu'à une seule et même idée ; qu'à un seul et même mot , que les écrivains délaient dans les longueurs de leurs langues de tems ; qu'ils tourmentent dans tous les sens , et qu'ils présentent sous des faces mortes et importunes à la vivacité de l'esprit , dont ils s'éloignent par les innombrables abus de leur plume.

Il y a si peu de langues vives ! Celles que nous parlons journellement ne le sont pas , puisqu'elles n'engendrent rien ; aussi ne sont-elles que des langues de mémoire , que des langues transmises et traditionnelles , que des langues qui ne font leur

demeure que dans les régions externes et astrales ; on peut dire que ces langues se transmettent et s'apprennent parmi les hommes, comme ils apprennent des métiers, qu'ils se passent de père en fils, sans qu'ils sortent des bornes de leur apprentissage.

Les langues senties et vives prennent source dans des régions plus profondes. Pourquoi donc nos langues journalières ne sont-elles qu'externes et de mémoire ! Pourquoi les enfans les parlent-ils avant même que leurs centres intérieurs soient ouverts ! Pourquoi en faisons-nous prononcer des mots jusqu'à des êtres sans raison, tels que les animaux !

Car les langues vives suivent, comme tout ce qui est vif, un cours progressif de végétation, et elles naissent toutes de l'exclusive et éternelle affection qui engendre tout, qui est la racine de tout.

De l'universelle affection.

CETTE unique, éternelle et primitive affection, engendre continuellement son expression vive ; et toutes les affections devroient agir à son image et produire aussi leur expression vive, ou ce qui est la même chose, l'affection devroit toujours être intimement liée à son expression, et l'expression à son affection génératrice. Je ne crains pas de dire que les hommes justifient journellement cette vérité, particulièrement les écrivains et les orateurs qui, dans leur style figuré et dans leurs comparaisons, cherchent sans cesse à rallier l'objet avec

le principe, et le principe avec l'objet, ou, comme nous venons de le dire, l'affection avec l'expression, et l'expression avec l'affection ; c'est ce qui a fait dire autrefois, que Dieu ne faisait rien qu'il ne communiquât son secret aux prophètes, ses serviteurs. (Amos, 3 : 7.) De là nous pouvons conclure que si Dieu ne fait rien, sans communiquer son secret aux prophètes, ses serviteurs, l'homme qui veut être serviteur de Dieu, ne doit rien faire sans qu'il sache si c'est la volonté de Dieu, puisque l'expression ne doit pas être détachée de l'affection.

Nous voyons en même temps là combien il seroit heureux pour nous de parvenir jusqu'à sentir cette unique affection, parce qu'alors nous parviendrions aussi jusqu'à la seule expression qui lui est unie, et qu'ainsi nous verrions tout, nous comprendrions tout, puisque cette expression contient et représente tout. Il n'y a même que dans cette unité d'expression, que la fixité et la constance de l'affection peuvent se trouver.

On sait que tous les êtres ont leur miroir, parce que chaque désir ou chaque affection, portant avec soi son industrie, parvient, par ce moyen, à produire sa propre image. Aussi Dieu est fixe, parce qu'il n'a qu'un seul miroir, qui est l'universalité. L'homme n'est pas fixe, parce qu'il a des miroirs variables comme ses desirs. Le prince de mensonge n'est pas même variable : car il n'agit que dans les ténèbres et n'a point de miroirs, attendu qu'il n'a qu'un désir inverse des desirs lumineux, producteurs et générateurs.

Or, il y a trois classes de langues qui se font

entendre journellement aux hommes. La langue du pervers qui ne leur donne que de l'angoisse et de l'infection ; les langues humaines qui , en supposant qu'elles soient bonnes , ne donnent aux hommes que du calme et du bonheur passager et secondaire ; enfin , les langues divines et spirituelles , qui seules peuvent nous donner la vie , parce que c'est dans ces seules langues où se trouve le véritable esprit monumental , dont nous avons trouvé des traces dans toutes les langues inférieures , et dans tous les monuments de la terre .

Aussi , de même que les langues impies nous transmettent l'angoisse , et que les langues humaines nous transmettent le calme ou les notions inférieures qu'elles renferment ; de même les langues spirituelles et divines nous transmettroient naturellement le sens et la vie qu'elles possèdent , si , par notre constance , par le jeûne salutaire et générateur-spirituel , qui est le douloureux sentiment de la privation de ces langues , nous avions le bonheur de les attirer et de les fixer sur nous , de manière qu'elles devinssent pour nous d'une activité aussi familière et aussi prompte que le sont , à notre égard , les autres langues .

Et voilà pourquoi il nous est tant recommandé que le nom du seigneur soit sans cesse prononcé par nous , et ne sorte jamais de notre bouche : vérités profondes que nous livrons à ceux qui auront l'intelligence ; car ils apprendront comment le sentiment de notre privation de la langue sainte , lequel est la vraie diète carnative , nous rend la faim de la parole ; comment la faim ou le désir

de la parole , produit cette parole elle - même , puisqu'elle tient au desir créateur universel ; comment cette parole produit les *subsistances* nécessaires au soutien de notre vie , et comment ces subsistances nous rendent universellement notre santé et nos forces.

Ne voyons-nous pas que par l'habitude où nous sommes de parler et d'entendre parler nos langues humaines , nous finissons par penser aussi habituellement dans ces mêmes langues , et dans l'esprit qui leur est propre ? ce qu'on peut dire également de tous les arts , sciences , études , affections et autres objets d'occupation quelconque , qui nous remplissent journellement , de manière que notre pensée est perpétuellement dirigée , électrisée , éclairée par l'espèce de lumière qui se trouve dans toutes ces choses.

Pourquoi n'en seroit-il pas de même de toutes les langues vraies et des noms vivans qui les composent ? Si nous avons la force et la persévérance nécessaires pour attacher sur nous , à demeure , ces langues , ces mots , ces opérations-là , nous penserions habituellement dans ces mêmes langues , dans ces mêmes mots , dans ces mêmes opérations , sans effort et comme sans nous en apercevoir ; nous en serions attirés , dominés , poursuivis , comme nous le sommes par toutes les autres langues , et opérations secondaires , c'est-à-dire , que nous serions toujours pensans dans la vie , au lieu de l'être dans la mort.

Et c'est là le sens du précepte de Moïse : que la loi soit écrite sur votre front , sur les poteaux

de vos maisons ; méditez la dans le chemin , etc. Si nous étions toujours pensans dans la vie , ou unis à la divine et unique affection , nous serions comme une lampe qui , lorsqu'elle est allumée , se pose en place pour qu'elle y brûle en paix et comme séparée des chocs et des agitations , où sont livrés tous les objets qui demeurent encore dans les ténèbres.

La vraie renaissance de l'homme est d'être ainsi toujours pensant dans la vie , et opérant à la fois , par la parole , toutes les œuvres vives que les patriarches , les prophètes et les apôtres , ont commencées sur la terre. Voilà le terme qui attend le juste au sortir de ce monde , puisque l'homme est une parole , qui est liée à la parole universelle.

Aussi , quand nous voyons que c'est dans les douleurs et dans les cris qui en sont les suites , que nous rendons l'âme , nous trouvons là une double explication , savoir , celle de la vraie nature de notre être , et celle des conditions rigoureuses auxquelles tient notre régénération , ou le recouvrement de notre parole.

Imperfections des langues humaines.

DANS la main des hommes , les langues ont suivi la marche des choses créées et celle de l'esprit du monde , par lequel elles sont gouvernées. Le monde n'a pris naissance qu'à l'occasion d'un nom faux et d'une prétention illusoire , aussi peut-on

dire qu'universellement dans ce monde, on n'a que les noms des choses et jamais leur réalité : vérité qui se confirme journellement dans la conduite de l'homme ; c'est à son exemple que les orateurs et les poètes humains, vous promettent sans cesse des vérités, et ne vous transmettent presque jamais que des illusions et des mensonges.

D'ailleurs l'homme nous prouve sensiblement son ignorance et son incertitude ; car on voit, en effet, qu'il ne sait seulement pas comment se nommer lui-même, à en juger par cette multiplicité et cette diversité de dénominations, de titres honorifiques, distinctifs, qualificatifs, qu'il se donne et qu'il varie continuellement sur toute la terre, en attendant qu'il jouisse de son véritable nom, ou de son nom nouveau.

Les animaux ne sont pas exposés à cette bizarre inquiétude. Leur nature opère leur nom en eux, et ils n'ont pas le besoin d'en avoir d'autre : en cela leur manière d'être, quoiqu'inférieure à la nôtre, est cependant une leçon pour nous ; car s'ils n'ont que la langue de leurs affections sensibles et s'ils n'ont point la langue de la pensée, au moins cette langue de leurs affections sensibles, est-elle universellement uniforme, tandis que chez nous la langue de nos affections sensibles et la langue de notre pensée sont universellement variables et confuses.

Cette variété et cette imperfection du langage humain viennent de ce que les hommes ne s'occupent point de savoir à combien de différens centres leur langue peut être attachée. Leur langue

tient à tous les centres qui constituent la nature de l'homme , et elle peut leur servir d'organe à tous. Aussi il ne faut qu'observer les mortels , pour voir de quel centre ils reçoivent leur parole ; de même que nous devons examiner nos propres paroles , pour juger de quel centre elles sortent.

On s'y trompe peu quand on y veut faire attention , et cette attention peut faire faire des découvertes instructives et douces , quoiqu'elle en puisse faire aussi de très affligeantes.

Comme nous avons en nous le centre des affections , nous avons aussi le centre des idées , et nous avons des langues analogues à tous ces centres , et ces langues se diversifient autant que les objets de nos affections et de nos idées.

Il y a des affections sensibles - matérielles , et des affections sensibles - spirituelles et divines. Des affections sensibles-matérielles tiennent à l'être élémentaire ; les affections sensibles-spirituelles tiennent à l'être spirituel de l'homme , et forment les liens de ses attachements et de son amitié.

Les affections divines tiennent à nos rapports avec notre principe.

L'animal ne voit que lui dans l'objet de son affection : voilà pourquoi l'animal n'a point de langue , proprement dite ; car , s'il ne voit que lui , il n'a besoin que de s'assouvir dans cet objet de son affection , et il ne faut point de langue pour cela.

L'homme partage avec l'homme , et avec tout autre être spirituel , son affection d'attachement et d'amitié ; aussi ils se voient réciproquement l'un

dans l'autre, ce qui fait la base de leur délicieuse union ; aussi avons-nous tous une langue pour ce commerce, et pour tout ce qui nous lie à ce qui est esprit.

L'homme, dans son affection divine, ne voit en soi que Dieu, que l'universel foyer de l'universelle admiration, et il est tellement dans l'attrait de cet objet de son affection, qu'il ne s'aperçoit plus lui-même et se compte pour rien.

Aussi il n'a plus besoin de langue quand il est parvenu à cette jouissance, parce que le principe divin lui en tient lieu, attendu qu'il lui tient lieu de tout. C'est pourquoi nous ne contemplons rien hors de ce suprême principe, qui ne soit un objet extraligné, et qui ne retarde notre véritable admiration.

Quant à la langue des idées, elle n'est que secondaire à ces langues d'affection ; et elle y est tellement subordonnée, que si les langues de nos sublimes affections étoient ce qu'elles doivent être, les langues des idées qui y correspondent, seroient d'une expression pure, puissante, et s'engendrant naturellement comme nous l'avons dit ci-dessus.

Quoique nous ayons dit que les animaux n'avoient point de langues ; cependant nous devons peu nous étonner de voir qu'ils aient parlé quelque fois, comme nous l'apprenons du serpent, qui trompa Eve, et de l'ânesse de Balaam.

Car, quoique les animaux n'aient point de langue, ils ont tous les organes matériels de la parole ; et nous devrions être étonnés de voir parler l'homme, si nous devons l'être d'entendre parler les bêtes :

car c'est la bête ou l'animal de l'homme, qui prononce et transmet la parole ; son esprit s'entend et converse en soi sans cette transmission de parole ; et lorsqu'il veut transmettre cette parole, il ne fait qu'employer l'organe de la bête ou de l'animal qu'il a sous la main.

On peut donc conclure, 1°. comme nous l'avons déjà dit, que nous ne devrions pas nous étonner de voir parler les bêtes, puisque c'est la bête qui parle dans l'homme ; 2°. que s'il y a des bêtes qui parlent, puisque nous le voyons dans l'exemple de la bête de l'homme, c'est une preuve qu'il y a de l'esprit, puisque la bête remise à elle-même ne parle point.

Langues des différens mondes.

ON reconnoît généralement trois mondes : le naturel, le spirituel et le divin.

La langue interne du monde naturel, c'est la fermentation ; sa langue externe est la génération et l'apparence.

La langue interne de l'esprit, c'est le desir ou l'amour ; sa langue externe, ce sont les *vertus* et la *lumière*.

La langue de Dieu, c'est le monde spirituel ; extérieurement ; car, intérieurement, c'est le silence.

Le monde naturel prouve l'esprit, l'esprit prouve Dieu. Si les hommes vouloient creuser ces bases, ils y trouveroient des abîmes de vérités : car rien

n'est instructif comme de ramener ces hautes langues à leur racine, et de s'occuper de ces profondes étimologies.

Ils trouveroient que les langues directes sont les seules naturelles, et le moindre brin d'herbe leur serviroit de syntaxe, à cause de la place de son mercure; aussi l'œuvre de la restauration étoit-elle une langue de violence et une langue non-directe, puisque le mercure où l'action y est transposée.

Ils trouveroient en eux les trois sortes de langues: leur langue interne et spirituelle, qui est le silence; leur langue externe-spirituelle, qui est leur langage; enfin, leurs langues naturelles, qui sont les œuvres de leurs mains.

Leurs langues naturelles ou les œuvres de leurs mains sont innombrables, et représentent l'infinité des propriétés d'opération de l'esprit.

Leurs langages ou leur langue spirituelle externe, est la représentation extérieure de l'explosion spirituelle-supérieure, où chaque mot fait une langue, et où chaque phrase est une circonférence, dont l'idée est le centre, et où la langue procède continuellement.

Leur langue interne-spirituelle, est l'image de la région divine ou de l'unité.

Ils verroient que toutes ces choses se trouvent consignées dans la grammaire, où les noms sont innombrables, en comparaison des verbes; où les parties principales du discours se réduisent à trois; où enfin les verbes se réduisent à *un*, qui est le verbe être, dont tous les autres verbes ne sont que des modifications.

Ils verroient pourquoi les livres sont si insuffisans pour l'homme ; c'est qu'ils n'ont point de parole ; aussi la parole gémit-elle d'être employée ainsi à des œuvres qui ne parlent point.

Ils verroient , en un mot , que les œuvres vives de l'esprit sont les seules choses qui puissent se compter , puisqu'il n'y a qu'elles qui opèrent constamment , lumineusement , victorieusement , le complément des choses , *l'appaisement* de la véritable faim de notre être , parce qu'il n'y a qu'elles qui unissent vraiment en nous les produits à leur principe ; aussi nos œuvres ne sont rien tant qu'elles ne sont pas imprégnées de la circulation du fleuve éternel qui doit tout pénétrer , et dans lequel la fin se réunit toujours au commencement.

Aussi , dussé-je parler contre moi-même , je n'en dirai pas moins qu'on ne devrait jamais écrire qu'après avoir fait une œuvre de l'esprit , dans l'esprit , et par l'esprit. Ne voyons-nous pas qu'il n'y a point d'œuvres sans paroles , qu'il n'y a point de paroles sans infusion ; ainsi puisque nous voyons universellement des œuvres et des paroles , nous devons être sûrs qu'il y a constamment une infusion universelle , et nous devrions ne nous occuper qu'à établir en nous et dans tous nos mouvemens , cette universelle infusion.

C'est aussi là ce qui nous apprend que les hommes ne créent pas plus leurs langues , qu'ils ne créent leurs gouvernemens ; les circonstances diverses , bonnes et mauvaises , de la roue du tems , sont les moyens qui font procéder les langues et les gouvernemens , par des progressions successives ;

les affections et les passions des hommes, ne sont que les organes opératifs, et les réceptacles de ces langues et de ces gouvernemens ; tout ce qu'ils peuvent, quand ils sont sages, c'est d'employer les unes et les autres à leur avantage, et d'en tirer tous les fruits, dont ces deux institutions infusées sont susceptibles.

Dans tous les genres, les hommes ont répété ce qui s'est passé et ce qui se passe universellement dans toutes les régions, savoir : que, par la réunion de leurs facultés, de leurs desirs et de leurs paroles, ils ont formé *l'œuf* ; or, l'œuf attire celle dont il vient, afin qu'elle le féconde ; aussi le ferment de la parole, dont ils avoient le germe, a attiré sur eux la grande parole, qui ne demande pas mieux que de les rendre vivans et féconds comme elle.

Aussi les langues vraies sont-elles toujours vives comme la végétation : c'est la pensée froide et nulle de l'homme qui les coagule. La mémoire, les livres, tout cela devrait être étranger à ces langues. Les hommes, avec tous leurs moyens factices, fixent et arrêtent sans cesse, en eux, la circulation du grand fleuve ; et il se forme par là en eux différens dépôts et différentes stagnations. C'est là une des douleurs de l'homme de désir, quand il voit l'impossibilité de rien opérer sur les hommes qui sont parvenus à laisser faire ainsi des langues en eux ; or, combien y en a-t-il qui n'en soient pas là ? Combien y en a-t-il qui ne se soient pas oubliés jusqu'à laisser éclore en eux l'œuf du basilic ? et alors il faut bien qu'ils parlent,

puisqu'ils sont entraînés par une puissance, qui a pris sa vigueur et qui ne peut s'empêcher de produire.

Les comparaisons et les images.

Les comparaisons sont une des principales voies de retour, puisqu'elles tendent toutes à nous élever à des degrés où nous ne sommes pas.

En effet, le modèle est censé entrer dans l'image afin de la développer et de l'étendre; mais il faut craindre, en employant trop fréquemment ou imprudemment les images, qu'elles ne resserrent le modèle et qu'elles ne le retrécissent. Car alors, au lieu de vous élever dans la région supérieure, elles vous font descendre dans l'inférieure; et au lieu de vous porter dans la région fixe et qui ne passe point, elles vous identifient avec la région mobile, et qui passe, ou avec le tems.

C'est aussi le danger des récits contre lesquels je me suis élevé, parce qu'en effet ils ne sont que des images; et quand ils sont trop prolongés ou trop fréquemment répétés, ils engloutissent l'homme au lieu de l'aider à sortir du tombeau.

Aussi, comme l'homme ne soupçonne seulement pas qu'il ait à marcher dans la ligne qui ne passe point, il s'empresse universellement de se clouer dans le tems par les récits de ce qui est passé et de ce qui passe, parce que ce n'est que dans cette région-là que son ignorance et ses frivolités l'ont, pour ainsi dire, naturalisé.

Les maîtres en littérature, disent bien que les fictions et le merveilleux doivent être employés avec sagesse, et sur-tout en consultant les mœurs et les croyances locales des peuples pour qui on écrit ; mais il faudroit donc aussi consulter les mœurs et les croyances de l'homme-général ; et dans ce genre-là, on verroit s'il ne faudroit pas ouvrir alors une carrière bien plus vaste au merveilleux, que nos poésies vulgaires ne le permettent.

Car cet homme-général est fait pour le merveilleux de la vérité toute entière ; au lieu que les nations ne sont ouvertes qu'au merveilleux partiel, et même on peut dire que généralement elles ne sont ouvertes qu'au merveilleux de la fable. Aussi, plus elles ont l'air de croire, plus on peut dire qu'elles ne croient rien.

Après l'excursion que nous venons de faire dans le domaine des langues, nous allons retourner aux écritures saintes, et considérer l'esprit des principaux moyens par lesquels la sagesse suprême a cherché à peindre à l'homme sa propre histoire.

Des différentes servitudes du peuple hébreu.

JE crois avoir offert, précédemment, assez de moyens de calmer l'esprit du lecteur sur les principales difficultés et les préventions qu'il pourroit avoir eues jusqu'à présent contre les écritures saintes, pour me dispenser de prendre à ce sujet de nou-

velles précautions ; en conséquence , je traiterai maintenant avec lui de ces écritures saintes , comme si nous étions d'accord sur nos bases .

Les diverses captivités que les Israélites ont subies , portent un caractère particulier , dont les effets ont dû et doivent opérer sur ce peuple , d'une manière différente .

La captivité d'Égypte présente une sorte d'injustice de la part des Égyptiens , qui , après avoir offert et donné l'hospitalité au peuple hébreu , finissent par le faire esclave et l'accabler des traitemens les plus cruels . La délivrance de ce peuple étoit donc une sorte de justice , que la sagesse suprême exerçoit envers lui ; et , sous ce rapport , ce n'étoit encore alors que le premier degré des faveurs qu'elle lui destinoit .

Mais il en dût résulter pour les Israélites , un zèle marqué pour le vrai Dieu , en comparant les merveilles dont ils étoient témoins , avec les œuvres cruelles et tyranniques des Dieux de l'Égypte ; et c'est là ce qui préparoit le peuple à recevoir la loi sur Sinâï .

La captivité de Babylone étoit une captivité de punition , pour les prévarications que les rois et les prêtres avoient commises , en se livrant aux abominations des peuples de la Palestine , et en attirant par là de funestes correspondances sur le peuple qu'ils devoient gouverner ; mais cette punition devoit avoir un terme , parce que le peuple avoit été moins coupable que ses chefs , et que les prévarications de ces chefs eux-mêmes , n'avoient

pu violer que des ordonnances temporelles-spirituelles, ou celles qui leur avoient été prescrites par la loi lévitique, attendu que l'ame humaine n'avoit pu encore être portée plus loin qu'aux régions de cet ordre.

Et ici on peut remarquer pourquoi cette loi lévitique étoit si sévère, qu'elle ordonnoit même la mort corporelle pour de légères fautes : sévérité à laquelle Asa, enflammé par les paroles du prophète Azarias, ajouta encore, en disant : si quelqu'un ne cherche pas le seigneur, le Dieu d'Israël, qu'il soit puni de mort, grands ou petits, hommes ou femmes sans exception. (Deuxième des paralipomènes 15 : 13.)

Cette rigueur de la loi lévitique venoit de ce que le peuple juif n'étoit encore que dans l'enfance de la vie spirituelle, et de ce que la sagesse veilloit sur lui comme sur les enfans à qui l'on défend tout, et à qui on ne passe rien, moins encore pour les plier au joug, que pour les garantir des accidens où leur âge et leur inconsideration peuvent les exposer.

Mais les punitions ne tomboient que sur les coupables et non point sur le peuple, excepté lorsque c'étoient ses chefs qui le faisoient prévariquer, et même lorsque la loi agissoit si sévèrement, soit sur les individus coupables, soit sur la portion du peuple qui tenoit à eux, c'étoit pour préserver le peuple entier de l'infection générale, comme nous le pratiquons dans l'amputation des membres gangrenés, pour la conservation de nos corps naturels.

La captivité de Babylone qui tomboit sur tout le peuple , à cause des prévarications des chefs , devoit n'être qu'une correction , et ne devoit pas le disperser et le détruire , parce qu'il n'étoit pas coupable au premier degré , comme nous l'avons dit ; aussi le peuple-enfant devoit rentrer en grace dans la maison paternelle (lisez Jérémie , 29 : 11. *Je sais les pensées que j'ai sur vous ; des pensées de paix et non d'affliction*).

En rentrant dans cette maison paternelle , ce peuple-enfant devoit être rempli de remords sur ses fautes , et d'amour pour cette main bienfaisante qui vouloit bien les oublier , après avoir manifesté les merveilles de sa puissance.

Aussi voyons-nous avec quelle ardeur les prêtres et le peuple se portent à rétablir leur temple et à reprendre leurs cérémonies , quoique l'homme , étant toujours ici bas au-dessous de sa mesure , les prophètes vinssent encore réprimander ces prêtres et ce peuple sur leur lenteur et sur leur négligence à relever les murs de Jérusalem.

Nous connoissons peu les différentes servitudes , qui eurent lieu sous les juges ; elles furent moins longues que les grandes captivités dont nous nous occupons ; soit que les prévarications qui les occasionnèrent , eussent été plus considérables de la part du peuple que de la part des chefs , ou plus de la part des chefs que de la part du peuple , il est probable qu'elles se réduisoient à des fautes légères , et qui ne demandoient que de courtes corrections.

Ces courtes corrections furent exercées en outre par des puissances médiocres ; elles furent exercées.

sur ce peuple dans son propre pays , et sans qu'il y eut de transplantation : cela indique suffisamment qu'elles n'ont pas aux yeux de l'observateur , un caractère assez tranchant pour entrer en ligne.

Quant à la troisième servitude , ou celle de la dispersion , où se trouvent les juifs actuellement , elle porte un caractère différent de la captivité d'Égypte , qu'on peut appeler la captivité d'épreuve , et différent aussi de la captivité de Babylone , qu'on peut appeler véritablement la captivité de correction.

Car cette servitude actuelle , qui ressemble plus à un délaissement qu'à une captivité , peut se regarder comme l'acte de l'anéantissement même ; et l'on ne peut guère se dispenser de lui donner un pareil nom , si l'on réfléchit non-seulement à quel point d'altération et de nullité , ce peuple avoit laissé tomber sa loi ; mais encore à quel point il a concouru avec ses chefs , en ajoutant à leurs prévarications ses propres crimes. Dès - lors l'on voit ce que l'on doit attendre pour résultat de cette servitude , et si le peuple juif peut espérer de la voir finir en ce monde.

Sens radical des trois grandes servitudes des Juifs.

Ici je préviendrai le lecteur qu'il me seroit aussi impossible de lui exposer le sens radical des trois servitudes des Juifs , sans le secours des nombres ,

qu'il lui seroit impossible de comprendre l'histoire spirituelle de ce peuple, sans la connoissance de la langue hébraïque ; mais il verra combien je le ménagerai sur ce point , dans la persuasion où je suis du petit nombre des personnes qui sont au fait de ce langage.

Les trois servitudes dont nous venons de parler , ont donc aussi des caractères remarquables , selon les nombres. La première représentoit notre émigration ou notre incorporation dans la région ténébreuses où nous sommes , et devoit par conséquent finir par répandre au-dehors les prodiges , les merveilles et les puissances que l'être incorporé apportoit avec lui pour les cultiver et en opérer le développement.

Voilà pourquoi elle devoit se terminer par toutes sortes de manifestations glorieuses , et elle se termina, en effet , par là , comme on le voit en détail dans l'exode ; et voilà ce qui est à la portée de tous les lecteurs.

Quant au rapport puisé dans les nombres , j'observerai seulement à ceux qui en connoissent le langage , que cette servitude dura 430 ans , selon l'exode 12 : 40. Car , quoiqu'elle soit annoncée dans la genèse , 15 : 13. pour ne devoir durer que 400 ans ; ils ne verront pas moins dans ces deux nombres , un rapport positif avec notre emprisonnement terrestre et avec la délivrance qui nous est promise , quand notre esprit aura rempli son tems d'épreuves. Ainsi , je n'ai pas besoin d'en dire davantage à ce sujet.

La seconde servitude, tombant sur une correction

spirituelle, doit aussi se terminer selon un nombre spirituel, et ici, quelque desir que j'aie de ménager les forces du lecteur, je ne puis m'empêcher de lui dire que ce nombre spirituel est septenaire ; je ne puis lui en donner d'autres preuves que la musique, qui porte constamment ce nombre, puisqu'on n'a pas ouvert d'autres portes à son intelligence. S'il pénètre plus avant un jour, dans la connoissance de son être et dans celle de toutes les lois de la nature, il verra qu'il ne peut pas y avoir de mouvement spirituel, qui ne soit septenaire, puisque c'est là le nombre des ressorts de l'esprit, et que la force et la résistance que nous avons montrées comme étant le pivot universel de toute action, sont elles-mêmes les deux bases constitutives, auxquelles ce nombre septenaire doit son existence.

Voilà pourquoi dans Jérémie, 29 : 10. Dieu dit : Quand soixante-dix ans se seront passés à Babylone, je vous visiterai et je vérifierai les paroles favorables, que je vous ai données, en vous faisant revenir en cette terre.

Mais la troisième servitude, étant un anéantissement et une dispersion, porte le caractère d'une véritable dissolution ; or, pour la dissolution il n'y a point de nombre, quant à sa durée, quoiqu'il y en ait, quant aux lois par lesquelles elle s'opère. Ainsi je serai heureusement dispensé de parler de nombres, au lecteur, au sujet de cette troisième servitude.

Néanmoins, ce troisième exemple est un nouveau motif pour être peu confiant aux prédictions du

retour des Juifs en corps de peuple , et une nouvelle observation à joindre à celles que nous avons semées dans plusieurs endroits de nos écrits sur cet objet.

Ne craignons pas même de dire que cette preuve est irrésistible pour ceux qui ont l'oreille ouverte au langage des nombres ; et comme ce langage embrasse autant les plans de l'amour divin que les lois temporelles du cours de la justice , nous pouvons apercevoir dans ce nombre de la dissolution , la nécessité que cette dissolution ait lieu , pour que l'amour divin parvienne à son terme.

En un mot , nous pouvons nous avancer jusqu'à assurer que si les juifs étoient ramenés en corps de peuple dans ce monde , il n'y auroit de salut éternel à espérer pour personne , parce que le cercle divin des opérations suprêmes , seroit rempli et fermé par là dans le tems , et qu'il n'y auroit plus de moyen de jonction de cette région terrestre et temporelle avec la région divine , où il faut que nous allions pour être entièrement régénérés dans notre vie primitive , laquelle vie primitive ne peut jamais être complète pour nous , dans le cercle borné et passager qui nous emprisonne.

Or , c'est ce nombre de dissolution écrit dans la troisième servitude des Juifs , qui ouvre la voie à cette jonction , parce que nulle dissolution qui n'engendre une réintégration de ce qui étoit transposé.

La corporation temporelle des Juifs avoit fixé sur eux un esprit central et de ralliement , par le moyen duquel ils formoient entr'eux comme un

noyau représentatif de l'ame humaine , qui se trouvoit alors , pour ainsi dire , rassemblée et concentrée dans cette espèce d'enceinte et dans cette espèce de localité.

La dissolution de cette corporation devoit rompre cette espèce d'enceinte et de localité pour l'ame humaine , et par conséquent lui rendre la liberté de monter vers la région supérieure au tems , et où la vraie alliance se doit consommer.

Voilà où l'on découvre que *le salut vient des Juifs* ; voilà où l'on aperçoit que cette profonde et merveilleuse opération n'auroit jamais eu lieu si , premièrement , les Juifs n'avoient pas été réunis en corps de peuple , pour rassembler et concentrer les débris épars de l'ame humaine ; secondement , si la dissolution de ce même corps n'avoit été faite , parce que , sans cela , cette ame humaine , ainsi rassemblée , n'auroit pas eu de voie ouverte à sa vraie vie.

Voilà pourquoi les Juifs , dispersés aujourd'hui sur le globe , ont beau être plus malheureux temporellement , et plus éloignés peut-être du terme que les Juifs ne l'étoient avant la dispersion , il n'en est pas moins vrai que l'ame humaine qu'ils ont rassemblée et tirée hors de l'abîme , par leur corporation , est beaucoup plus avancée , et s'avance davantage chaque jour invisiblement par leur dispersion , qu'elle ne l'eût fait sans leur crime , et qu'elle ne le feroit si ils étoient rappelés terrestrement en corps de peuple.

Or , la porte étant ouverte à cette jonction divine , qui est tout esprit et toute invisible , il est

bien clair que nulle puissance aujourd'hui ne peut la fermer.

Ainsi, les Juifs nous sont encore plus chers dans leur dispersion, qu'ils ne nous l'ont été dans leur rassemblement.

Ainsi, leur crime nous a été d'une utilité inappréciable, et c'est là où l'on peut dire de nouveau : *felix culpa*.

Quant au sort malheureux des individus juifs dans cette dispersion, il doit peu nous inquiéter, parce que, comme il a été dit dans *l'homme de désir*, le sang qu'ils ont conjuré sur eux étoit esprit et vie ; qu'ainsi, il leur reste toujours le moyen de se faire inscrire dans le livre de vie, s'ils le veulent, et qu'en outre, la miséricorde divine leur prépare journellement, dans la région invisible, de nombreux dédommagemens, et des trésors bien consolans par ceux de leurs frères qui les y attendent, et par les puissans secours de cette même ame humaine, qu'ils ont rachetée par leur rassemblement, et dont ils ont aidé et procuré la réintégration par leur dispersion.

O ! sagesse divine, combien tu es profonde, et combien l'homme qui se presse et qui s'arrête à de ténébreux aperçus, est loin de lire tes voies, et de pouvoir en admirer la sainte et universelle économie !

Si l'on médite attentivement le douzième chapitre de Daniel, on y verra des preuves de ce qui vient d'être exposé ; on y verra le dernier tems auquel doit s'élever Michel, le prince du peuple ; on y verra que ceux qui dorment dans la poussière,

se réveilleront ; on y verra que ceux qui auront été doctes , et qui en auront instruits plusieurs dans la voie de la justice , brilleront dans le ciel comme des étoiles (et c'est sur ceux-là que tombe ce qu'on a dit ci-dessus relativement aux secours que le peuple juif reçoit invisiblement , malgré sa dispersion) , on y verra que c'est lorsque la dispersion de l'assemblée du peuple juif sera achevée , que toutes ces choses s'accompliront (verset 7) , et c'est ce passage qui peut venir à l'appui de cette idée hardie exposée ci-dessus , que , si les Juifs étoient ramenés en ce monde en corps de peuple , il n'y auroit de salut éternel à espérer pour personne.

Remarques sur les manifestations divines parmi le peuple juif.

UNE autre observation que l'on peut joindre aux précédentes , est la comparaison de la servitude actuelle du peuple juif , avec les différentes époques où il a été l'objet des faveurs divines , et le témoin des mouvemens de l'esprit de Dieu. Je laisse au lecteur à calculer les différens intervalles de tems qui se trouvent entre ces diverses époques , ne voulant point me jeter dans des discussions chronologiques qui sont étrangères à mon objet ; seulement , je le prierai de remarquer qu'il ne trouvera aucun de ces intervalles qui , jusqu'au moment de la dispersion ou de la dissolution totale de cette corporation choisie , n'ait été signalé et comme rempli

de merveilles et de prodiges ; c'est-à-dire , où ce peuple ait été sans communications et sans manifestations divines.

Or , ici , je demande comment il se fait que , depuis que ce peuple est en dispersion absolue , il s'est écoulé un intervalle de près de dix-huit cents ans , sans aucune des manifestations qui avoient précédé cette époque ? Comment , cet intervalle étant le plus long de tous ceux qui se sont passés antérieurement , se trouve cependant vide des prodiges divins caractérisés , comme l'ont été ceux de l'ancien tems ? Comment cet intervalle n'est rempli que des convulsions politiques des peuples , que de la persécution des souverains , que des fureurs religieuses et des massacres qui en sont les suites , ou enfin , que des merveilles partielles , cachées , ténébreuses et suspectes qui se sont manifestées dans presque tous les siècles de l'ère chrétienne , et qui n'ont point le cachet divin ? Enfin , comment Dieu et sa parole étant dans le monde depuis que la loi a atteint son complément , ont cependant laissé le monde comme sans mouvement pendant un si long espace , tandis qu'ils l'ont agité autrefois d'une manière si marquée , dans des espaces beaucoup plus courts , et lorsque leur action ne s'étoit point encore donnée dans sa plénitude ?

Certes , si les Juifs se sont si peu aperçus , pour leur avantage , de la présence de ce Dieu et de cette parole dans le monde , depuis dix-huit cents ans , je laisse à penser ce qu'ils ont à en attendre ; et si l'abandon où on les laisse d'une manière si constante , et pendant un tems plus long de

beaucoup que celui où ils ont été favorisés, n'indique pas qu'ils sont en dissolution, et que leur réintégration ne peut avoir lieu que dans l'ordre des principes, et non point dans les circonscriptions terrestres ?

La révolution française nous offre, dans le sacerdoce chrétien, une servitude d'un genre différent de toutes les servitudes des Juifs ; car, par leur dernière servitude, les Juifs se trouvent bien sans prêtres, sans sacrifices, sans autel, mais au moins, ils ont conservé la filiation de leurs lévites, et leur hiérarchie sacerdotale, dans leurs rabbins et les chefs de leurs synagogues. Enfin, les Juifs ont encore une prière, quoiqu'ils n'aient plus de corps de peuple ni d'association politique.

Les Français, au contraire, sont à l'extrémité opposée, puisqu'ils sont un corps civil ou une association politique sans prière qui soit liée au gouvernement ; phénomène absolument neuf dans l'histoire des peuples, et cela, parce que nos prêtres ont laissé affaiblir leur prière, ainsi que les prêtres juifs avoient laissé affaiblir la leur, et que la prière du prêtre chrétien devant être infiniment au-dessus de la prière du prêtre juif, les abus en sont aussi plus importants.

Toutefois, on peut croire aussi qu'en nous offrant dans les Juifs une prière sans patrie, et dans les Français, une patrie sans prière, la sagesse suprême veut nous montrer dans l'un et l'autre exemple, que la chose sainte doit être étrangère à la terre ; et si le judaïsme et le christianisme sont les deux seules religions qui manifestent par

le fait cette loi sublime à l'univers, et qui nous apprennent que le royaume de l'homme-esprit n'est pas de ce monde, elles paroissent liées dans leur objet, comme elles le sont dans leur origine, et elles n'offrent plus à l'œil réfléchi, un rôle nul et indifférent, puisque, dans leur servitude même et dans l'humiliation qu'elles éprouvent, elles nous ramènent, chacune de leur côté, à la connoissance de notre patrie réelle, et nous éclairent sensiblement sur notre véritable destination.

Au reste, cette servitude ou ce dénuement absolu où nos prêtres ont laissé arriver la prière, fait entrevoir à l'observateur quelle en doit être la compensation, et annonce, de la part de la sagesse suprême, un plan positif de renouvellement. Cette compensation arrivera en ce monde, parce qu'elle tient au progrès de l'œuvre, et non pas à l'œuvre même, qui est la rupture du noyau ; œuvre dont les Juifs ont été les seuls organes, et qui est consommée relativement au tems. Elle arrivera en ce monde, afin que les hommes de tous les pays et de toutes les nations puissent librement y participer, ce qui ne pourroit pas avoir lieu, si elle étoit remise après l'entière ouverture des sceaux, où la direction des canaux sera entièrement déterminée.

Or, l'esprit de cette servitude est de ramener l'homme au sentiment pénible de l'âpre et rude nature, remise à sa propre direction. De là, l'homme s'élancera vers des sources plus pures que celles où il aura puisé en vain si long-tems, et elles lui rendront des eaux plus vives et plus vivifiantes,

parce que ce ne sera pas l'homme qui les fera jaillir.

Mais on s'abuseroit si l'on se persuadoit que les hommes en profiteront mieux qu'ils n'ont profité de toutes les manifestations antérieures. Par sa nature dépravée, l'homme ne fait qu'abuser, et il abusera ainsi, jusqu'à la fin des tems ; cela n'empêchera pas que ces sources vives qui s'ouvriront ne soient consolantes et douces pour le petit nombre qui les connoîtra, et leur donnera dans son cœur, dans son ame et dans son esprit un libre cours, et que, par ce petit ruisseau du grand fleuve, le feu rongeur ne soit contenu pour un instant.

L'arche d'alliance.

COMME le peuple juif étoit un tableau réduit de toute la famille humaine, il falloit qu'il eût près de lui un tableau réduit de l'univers ou de cet ancien apanage qui nous fut destiné par notre origine. Ce tableau réduit lui fut donné lorsqu'il entra dans les voies de la manifestation qu'il avoit à opérer. Ce fut cette arche d'alliance dont le modèle fut montré à Moïse.

Cette arche d'alliance devoit donc être la représentation parfaite de l'ordre et des lois qui servent de base à la constitution universelle de la nature ; elle devoit offrir en même tems le tableau des correspondances vives et régulières que l'univers a nécessairement avec le principe des choses ; et cela pour que le peuple eût devant

les yeux le tableau de la vérité, après avoir eu celui de l'erreur.

Mais l'objet n'eût pas été rempli, si cela se fût borné à une simple théorie et à la figure exacte de l'ensemble des choses. Aussi ce tableau représentatif offroit-il un autre avantage, et le voici : les correspondances de Dieu ne peuvent pas être inactives et mortes comme le sont nos foibles productions ; elles ne peuvent se peindre qu'elles n'agissent efficacement, pour nous apprendre que Dieu est un être vif, et que ses œuvres sont vives comme leur principe.

C'est pourquoi, dans cette arche et par cette arche, il s'opéroit tant de prodiges et de merveilles aux yeux de ceux qui même n'en approchoient que de loin ; c'est pourquoi aussi les élus et les ministres qui en approchoient de plus près, et qui pénétoient jusque dans son intérieur, recevoient à toute heure, et selon leur besoin, les réponses et les éclaircissemens qui leur étoient nécessaires pour l'administration du peuple.

D'après ces bases, il est aisé de se rendre raison de tout ce qui se passoit de mystérieux, soit dans les cérémonies religieuses, soit dans le gouvernement moral et politique du peuple, par le moyen de cette arche ; il est aisé aussi de se rendre raison de toutes les choses extraordinaires qui se sont montrées chez tous les peuples et dans toutes les religions, et qui ont semblé rivaliser avec ce type universel, quoiqu'elles en soient restées si loin ; c'est que les correspondances fausses et criminelles ont étendu leur empire par-tout, et ont essayé

par-tout de se substituer à la vérité, en imitant de leur mieux la manifestation de ses merveilles, et la virtualité de ses puissances, le tout, afin de s'emparer de l'esprit de l'homme, dont ces correspondances criminelles et fausses connoissent le besoin qu'il a d'admirer, comme on le verra lorsque nous parlerons des oracles.

Du regne prophétique.

LE commencement, le milieu et la fin de toutes choses sont clairement caractérisés dans les écritures saintes, et l'on y voit distinctement le tems passé, le tems présent et le tems futur. Le premier, indiqué par Moïse ; le second, par les prophètes ; et le troisième, par l'évangile. Mais comme Moïse nous parle d'un tems où nous ne sommes plus, et que l'évangile nous parle d'un tems où nous ne sommes pas encore, il résulte que le langage des prophètes est celui qui est le plus approprié à notre situation douloureuse et en épreuve ici bas, et par conséquent, qu'il est le véritable langage de notre tems terrestre, et celui par lequel nous devons commencer notre instruction active, qui n'est autre chose que notre régénération.

Cela n'empêche pas que, comme toutes les écritures saintes tendent au même but, elles ne présentent, dans leurs trois époques, les mêmes vérités fondamentales et le même tableau de nos besoins ; mais il est certain que c'est avec des nuances très reconnoissables, et l'on pourroit dire que Moïse

nous peint d'abord l'homme sous la loi pure, puis ; sous la loi du péché ; que les prophètes le peignent sous la loi du travail et de la pénitence ; et que l'évangile le peint sous la loi de la renaissance et de la réhabilitation.

Ainsi, la terre sur laquelle nous passons, étant le théâtre de notre expiation et de notre pénitence, il est sûr que l'état représenté par les prophètes est celui qui nous convient le plus pendant notre vie terrestre, parce que ce n'est plus le tems de nous regarder comme dans les chaînes de l'iniquité, qui nous ont garottés au moment du crime, attendu qu'on nous a donné un corps qui nous sépare de l'empire de l'abomination ; mais ce n'est pas non plus le tems de jouir de l'entière liberté qui nous attend un jour, puisque ce même corps nous en empêche encore aujourd'hui.

Ce qui nous reste donc à faire est de gémir sur les énormes privations où les suites de ce crime nous retiennent ; c'est d'empêcher que ces privations ne s'augmentent par nos négligences et notre insouciance sur notre avancement réel dans l'œuvre ; c'est d'avertir nos frères par notre exemple ; de les étonner même par nos lumières, si nous en recevons, afin qu'ils se réveillent de leur assoupissement, et que l'armée spirituelle du seigneur marche courageusement et sans relâche contre les ennemis invisibles de sa gloire et de notre bonheur.

Or, tel est le véritable caractère du regne prophétique, où tous ceux qui y ont été employés n'ont cessé de remplir le monde de leurs larmes et de leurs sanglots ; ils étoient choisis pour

représenter l'homme dans ce séjour si lamentable et si périlleux , où doit passer toute la postérité du premier homme.

On les avoit placés sur le bord du précipice , afin qu'ayant la connoissance et la vue des maux qu'on y souffre, ils avertissent tous ceux qui étoient prêts à y tomber ; mais on les avoit placés aussi sur les frontières du grand et du magnifique royaume qui est notre première patrie , afin que , comme les envoyés de Moïse dans la terre de Chanaan , ils pussent nous parler des merveilles qu'on y rencontre , et nous encourager à redoubler d'efforts pour rentrer dans cette terre de promesse.

C'est cette double position qui rend la marche des prophètes si variée , et exposée à des secousses si violentes , comme étant portés alternativement des abîmes jusqu'aux cieux , et des cieux jusque dans les abîmes ; et c'est aussi pour cela qu'ils sont les véritables types de l'homme , qui , pendant son voyage terrestre , est perpétuellement agité de pareilles secousses , et lancé à ces deux extrêmes.

Quand les prophètes descendent dans les profondeurs des iniquités , ils parlent un langage rude , et prennent des images dégoûtantes , parce que l'esprit les mène par les horribles correspondances que ces iniquités et les jugemens qui les accompagnent ont dans notre monde terrestre. Quand ces prophètes montent dans les régions d'élection , leur langage s'élève et devient aussi attrayant que sublime , parce qu'ils rencontrent là des correspondances vives , délicieuses et abondantes.

Les deux cercles.

L'HOMME, par le crime, s'étoit écarté de la ligne droite de l'infini, et s'étoit jeté dans le cercle de l'illusion ; le cercle de la sagesse se détacha à son tour pour voler à son secours : ces deux cercles se meuvent dans un sens opposé l'un au-dessus de l'autre, et ont chacun leurs divisions particulières ; le moment où les prophètes ont paru, étoit celui où l'homme-général se trouvoit sous le degré du cercle de la sagesse, qui étoit le plus propre à le frapper dans le vif, parce que c'étoit le moment où l'esprit faisoit les plus grands efforts pour le faire rentrer dans la voie d'où il s'étoit écarté, et c'est là ce qui rendit cet âge prophétique, si douloureux et si pénible, parce qu'alors l'homme-général éprouvoit plus fortement le choc de la vérité contre son illusion et son désordre.

Aussi, avant l'époque de la loi, et même pendant la vigueur de la loi, nous voyons peu de prophéties dans les écritures, qui sont le vrai cercle temporel de la sagesse, parce que l'action ne frappoit alors que partiellement, et ne faisoit que préparer les épreuves par où elle devoit exercer nos forces et notre résignation ; de même qu'après l'époque de la restauration, nous ne voyons presque plus de prophéties, parce que nous en voyons commencer l'accomplissement dès la venue du Christ, qui doit entraîner avec lui ceux qui ont passé l'extrémité de cette ligne ou subi l'épreuve, et qui doit laisser tomber dans leurs ténèbres ceux qui n'ont pas su la mettre à profit.

Car les prophéties de l'évangile sont presque toutes dans Zacharie, dans Isaïe, et dans les psaumes, et les prophéties de l'apocalypse sont presque toutes dans Ezéchiël. Ces dernières prophéties, dont l'effet est réservé pour la fin des tems, seront sans doute plus rigoureuses que celles qui auront eu lieu à l'époque des écritures, qui est appelée l'époque prophétique, parce qu'elles agiront entre la mort du tems et la naissance de l'éternité; parce qu'alors, tout se passera de principes à principes, et que Dieu, l'homme, la nature et l'ange rebelle développeront à la fois toutes leurs puissances, c'est-à-dire, que le mal et le bien se livreront librement à toute leur énergie.

Nous avons dit qu'avant l'époque prophétique, on voyoit peu de prophéties dans les écritures; en effet, celles que Moïse nous offre après le péché de l'homme, et dans l'élection d'Abraham, ne sont que les germes de l'œuvre, et nous ne pouvions les entendre que par leur développement.

Celles de Jacob renferment aussi une partie de ces germes généraux, particulièrement celles qu'il adresse à son quatrième fils; mais elles renferment sur-tout des détails qui ne tombent que sur les individus de sa famille, et qui, par conséquent, se réduisent à des prophéties particulières, dont le sens s'est accompli dans l'histoire des diverses tribus, quoiqu'elles viennent se joindre néanmoins par des ramifications différentes, au grand fleuve des prophéties qui ont rapport à l'homme-général.

Les prophéties de Balaam renferment aussi des germes généraux et des germes particuliers qui se

sont développés, chacun à leur tems ; mais, quoique ces prophéties soient magnifiques, elles sont en petit nombre, et semblent simplement annoncer les lumineux rayons qui ont été répandus pour nous à l'époque du regne prophétique.

Si, depuis le Christ, il avoit paru des prophètes, ils auroient fait des promesses plus consolantes encore que celles de leurs prédécesseurs, parce que la porte de la paix et de la jubilation se trouve ouverte par l'opération du rédempteur ; ainsi, ils nous auroient peint les merveilles de la renaissance de l'homme, et nous auroient instruits des superbes clartés que nous pouvons voir a présent, et qu'il nous étoit impossible de connoître antérieurement.

Des prophéties, depuis l'époque de la restauration.

LES prophéties qui seroient venues après le Christ ne nous auroient offert tant de lumières et de jubilations que parce qu'elles auroient parlé du royaume céleste que le Christ avoit ouvert ; mais avant que les nations entrent dans ce royaume, il y a une grande époque à passer, celle de la fin des tems. (Isaïe 24 : 18, etc.) Aussi, ces prophéties n'auroient pu se dispenser de nous peindre l'horrible excès des prévarications à venir, et l'effroyable tableau des punitions analogues, et de ce jugement final, qui doit terminer le cercle des choses.

Jusqu'à cette époque du Christ, ces tableaux

ont été peints partiellement , et sous des couleurs et des traits qui se bornoient à des peuples particuliers ; bien plus , les maux dont les peuples sont menacés dans ces tems antérieurs , leur sont montrés comme devant leur être occasionnés par d'autres hommes et par la simple rigueur des éléments qui rendront la terre stérile et le ciel sans eau.

Mais depuis le Christ , le peu de prophéties qui ont paru s'étendent plus loin ; elles montrent les fondemens du monde eux-mêmes dans l'ébranlement , les astres perdant leur lumière et se détachant de leur cercle , pour venir abîmer la terre ; elles montrent l'iniquité de l'homme de péché , venant infecter l'univers de ses souillures , et ne laissant plus aucun asyle à ceux qui s'en seront laissé entacher ; vérités dont chacun peut aisément se convaincre , en confrontant les menaces de Moïse aux Hébreux , et celles de tous les prophètes de Juda et d'Israël , avec celles de Mathieu 24 : de Luc 21 : et de l'apocalypse. *

Et c'est ce qui nous enseigne aussi combien les choses tendent vers leur terme , puisque , si cela n'étoit pas , on ne nous auroit pas peint aussi vivement tous ces tableaux qui ne peuvent provenir que du choc même des principes spirituels , élémentaires et infernaux , tandis que tous les maux qui auront précédé cette époque , ne proviennent que du choc des circonférences ou des facultés et puissances secondaires , ternaires , quinaires , etc.

Moïse ne nous a peint que comme par extrait le choc des prévarications et des punitions pri-

mitives, parce que, n'en ayant pas été le témoin, il n'a fait que recueillir ce que les traditions en avoient conservé; or, ces traditions elles-mêmes étoient grandement atténuées et réduites par les dispersions des peuples et par les ténèbres où ces peuples se sont enfoncés depuis le déluge.

Cependant, le peu qu'il nous a dit sur ce sujet est suffisant pour nous offrir au moins le germe de tout ce qui s'est manifesté depuis; et il y a tels mots, dans les premiers chapitres de la genèse, qui renferment toute une apocalypse; tels que la malediction de la terre, les ronces qu'elle doit produire, la femme qui doit écraser la tête du serpent, etc.

Lorsque Moïse nous parle des événemens dont il a été l'instrument et le co-opérateur, ses prophéties se développent et paroissent embrasser un plus grand espace, soit pour les choses, soit pour le tems, parce qu'en effet, étant alors l'organe de l'esprit, et cet esprit desirant faire avancer vers le terme de la lumière le peuple choisi qui devoit servir de précurseur au reste du genre humain; les clartés devoient être plus considérables, et la voix de la parole plus forte et plus imposante.

Sous les prophètes, ces clartés s'étendent encore davantage, et la voix de la parole y prend le véritable ton lamentable qui convient à la malheureuse humanité; et il est bien clair que cette mesure que les prophètes avoient atteinte, est la seule qui soit en juste proportion avec notre passage terrestre, et que les événemens que ces prophètes annonçoient avoient rapport au tems terrestre, puisqu'ils se sont accomplis sur la terre.

Aussi, les prophéties qui viennent après eux nous laissent dans l'obscurité sur les faits et sur les terribles menaces de la fin des tems, que nous lisons sans les comprendre ; car tous les interprètes de l'apocalypse, tels que Newton, Pastorini, Swedenborg, madame de Guyon, les uns à force de couleurs physiques et scientifiques, les autres à force de couleurs mystiques, n'ont fait que gêner le métier d'*explicateur* des merveilles divines, spirituelles et naturelles cachées sous cette grande prophétie, et qui ne se révéleront qu'aux approches de la consommation, et après cette consommation.

Triple caractère des prophéties.

ON peut désigner ainsi les trois caractères que nous présentent les écritures en correspondance avec les trois états par où nous devons passer. Sous Moïse, l'homme est une terre en friche ; sous les prophètes, l'homme est une terre en culture ; sous le règne de l'évangile, l'homme est une terre en production.

Tous ceux qui entrent dans la carrière sainte par de simples vellétés, et non point par les profondeurs des grands principes et de l'intelligence, se jettent de préférence sur les évangiles et les livres sapientiaux, parce qu'ils y trouvent des fruits tout venus, et qu'ils n'ont pas la peine de les cultiver pour les faire naître ; mais aussi, il est rare que la nourriture qu'ils prennent les pénètre bien

avant, tant qu'ils ne cherchent pas à percer jusque dans le suc de l'arbre.

Ils sont dans ce genre comme les gens du monde qui sont accoutumés à s'embaumer du parfum des fleurs, et à flatter leur goût pour toutes les productions de la terre, sans connoître aucuns des procédés qui les ont fait croître, et sans verser la moindre sueur pour en diriger la culture. Mais aussi, ils ne peuvent pas être comptés au rang des cultivateurs ; leur nourriture est précaire, et ils peuvent très aisément se trouver au dépourvu pour leur subsistance. Enfin, ils sortent du véritable état de l'homme, ou de l'état prophétique qui est la seule époque de l'écriture où l'homme soit une terre en culture.

Dans cette époque si bien caractérisée par les écrits des prophètes, il y a une remarque instructive à faire : c'est que toutes leurs menaces tombent sur les prêtres et les chefs d'Israël, aussi fortement que sur les faux prophètes, et qu'ils imputent, à ces prêtres prévaricateurs, tous les égaremens de leur peuple et tous les fléaux qui sont prêts à tomber sur lui. (Il faut observer que ces menaces tombent sur les prêtres du peuple de Dieu, parce qu'il n'y a que le peuple de Dieu qui ait des prêtres. Aussi c'est une preuve que les peuples ne sont point abandonnés lorsque les prêtres sont punis).

Cela nous montre une vérité que l'esprit de l'homme peut aisément apercevoir ; c'est que lorsque le prêtre est bon, il ne peut y avoir rien de meilleur sur la terre ; mais aussi que quand il est mauvais, il ne peut y avoir rien de pire, parce

qu'il a une puissance, et que cette puissance, lors même qu'elle vient à cesser d'être réelle par les abus et les négligences, et qu'elle ne repose plus que dans l'opinion, trouve encore, dans cette opinion même, de quoi ravager toutes les régions où l'homme auroit dû recueillir la paix.

On ne dit plus à ce prêtre mauvais ce qui fut dit à Adam après son crime : *éloignons-le de l'arbre de vie, de peur qu'il ne mange de son fruit, et qu'il ne vive éternellement*, parce que ce mauvais prêtre a déjà mangé de cet arbre de vie, et qu'il trouve autour de lui des pensées ou des âmes prêtes à être subjuguées par l'empire que cet arbre de vie lui donne, et par conséquent, à être précipitées dans tous les abîmes où il voudra les conduire, par cet empire même qu'il associe astucieusement à la fourbe, à l'ignorance et à toutes les cupidités.

D'après ces énormes abus, rien ne seroit plus essentiel, sans doute, que de pouvoir reconnoître le bon prêtre d'avec le mauvais, et le vrai prophète, de celui qui n'est qu'un prophète de mensonge. Mais n'oublions pas que le royaume du ciel n'est pas de ce monde, et que, par conséquent, son esprit n'en est pas non plus. Aussi, combien dans tous les tems, les vrais prophètes n'ont-ils pas été méconnus ! combien n'ont-ils pas été maltraités !

• Les hommes n'ont su remédier à cet inconvénient qu'en donnant au prêtre et au successeur des prophètes et des apôtres, un costume et des titres écrits, ou des attestations temporelles de

son autorité et de sa succession légitime ; mais en se réduisant ainsi à des titres matériels et à des costumes , les hommes se sont exposés à nous faire deux torts , au lieu de réparer ceux que nous souffrions déjà ; ils ont couru le risque de nous donner pour prophètes , des hommes qui ne l'étoient pas , et ils nous ont empêché par là de chercher ceux qui le sont. Le royaume de Dieu n'est point de ce monde , les prophètes n'ont point d'uniforme , quoique l'uniforme ne pût pas les empêcher de l'être , quand ils le sont.

Le vrai prophète est encore plus souffrant dans son esprit , par les résistances des fausses volontés des hommes , qu'il ne l'est dans son corps par les mauvais traitemens et les supplices. Le vrai prophète est , continuellement , dans la privation du bien-être spirituel , qui ne peut se rencontrer que dans le progrès et l'établissement du regne du seigneur ; il est sans cesse spirituellement , ce que Marie n'a été qu'une fois corporellement , c'est-à-dire , que vu les dispositions corrompues de la terre , le prophète ne trouve presque jamais à accoucher que dans une étable ; et il faut cependant que le prophète accouche , sans quoi il n'y auroit point de progression dans la lumière , et à la fin des tems , elle nous éblouiroit tellement , que nous ne pourrions plus en supporter le bien-faisant éclat.

Mais il y a une différence dans l'accouchement du prophète avant le Christ , et dans l'accouchement du prophète après le Christ. Le premier annonçoit le royaume de la gloire , le second le

dépeint et le montre ; le premier avertissoit des pièges de l'ennemi, le second les décèle et les met à découvert ; le premier menaçoit *l'impiété*, le second la combat, la provoque et la terrasse ; le premier étoit plus abondant en lamentations et en discours, le second est plus abondant en œuvres, il entre jusque dans les régions du lion, il le saisit corps à corps, et n'a point de repos qu'il ne l'ait étouffé.

Néanmoins ce lion se défendra jusqu'à la fin ; il se défendra de la même manière dont il est attaqué, c'est-à-dire, par les œuvres : voilà pourquoi la fin des tems sera si terrible, et voilà pourquoi le prophète, depuis le Christ, a et aura tant à souffrir. Le Christ en a donné l'exemple, comme il a donné l'exemple des souffrances qu'ont supportées les prophètes, qui sont venus avant lui, parce que, dans lui, devoient se trouver réunies toutes les épreuves, de même que toutes les puissances et toutes les vertus, afin que nous eussions en lui tous les modèles de ce que nous sommes et de ce que nous pouvons être.

Quant à la raison par laquelle le prophète, depuis le Christ, peut peindre le royaume de la gloire, bien mieux qu'auparavant, c'est qu'il peut entrer dans ce temple, puisqu'il a été ouvert ; mais aussi il n'y a que celui qui y entre, qui peut en parler : car on en parle mal si l'on est réduit à n'en parler que par des récits et par des intermédiaires : voilà pourquoi il ne peut y avoir aujourd'hui d'homme vraiment prophète, qu'autant qu'il est régénéré jusqu'au centre, ce qui n'étoit pas

si nécessaire auparavant , comme on peut en juger par différentes actions répréhensibles de plusieurs prophètes de l'ancien testament , et c'est peut-être cette ouverture qui a été faite du centre de l'homme général , par le Christ , qui donne lieu à toutes les merveilles , et en même tems à toutes les illusions , dont les prophètes et les prophétesses modernes sont environnés ; car , s'ils ne sont pas dirigés par un vrai flambeau , en descendant dans leur propre centre , ils doivent en retirer à la fois et de grandes vérités et de grands mensonges.

Trois classes de prophéties.

Les prophéties peuvent se distinguer en prophéties de punition , en prophéties de réhabilitation , et en prophéties de jugement et de condamnation.

Les prophéties de punition se sont accomplies sur les Juifs par leurs différentes servitudes , antérieures au Christ ; et une preuve que ces prophéties n'étoient que de punition , c'est que le peuple a été délivré de toutes ces servitudes , même le peuple de Samarie emmené en captivité par Salmanazar , et dont une grande partie est rentrée dans la Palestine avec le peuple du royaume de Juda après la captivité de Babylone.

Les prophéties de réhabilitation se sont accomplies par la venue du réparateur , et c'est là le vrai rappel des Juifs , même selon la filiation d'Abraham , puisque c'est chez eux que s'est faite l'élection apostolique.

Les prophéties de jugement et de condamnation s'accompliront à la fin des tems , où le cercle des choses terrestres sera fermé.

Quant aux Juifs, comme ils sont en petit l'image de la grande famille humaine, comme ils sont les prémices des fruits du seigneur, ils nous représentent clairement ces trois classes de prophéties.

Nous avons vu qu'ils ont accompli les prophéties de punition par leurs différentes servitudes.

Les prophéties de réhabilitation se sont aussi accomplies sur eux à l'époque du Christ, puisque indépendamment de ce que l'élection apostolique s'est faite chez eux, il nous est dit clairement que le Christ est venu pour tous les hommes.

Leur état de dispersion depuis le Christ, peut se regarder comme étant l'accomplissement des prophéties de jugement et de condamnation; et puisque les types doivent être complets pour diriger sûrement l'intelligence, il est à présumer de nouveau, d'après cet indice de plus, que les Juifs ne doivent plus être rappelés en ce monde en corps de peuple, puisque le jugement final qu'ils représentent par leur dispersion, doit être sans retour.

Les Juifs en Egypte n'étoient que dans leur état de formation et d'accroissement. Dans le désert, ils furent dans l'état d'adolescence. Par leur établissement dans la Judée, ils furent dans leur état de virilité. Par leur captivité de Babylone, ils furent dans l'état de maladie et de souffrance. A leur retour, ils furent dans l'état de vieillesse et de caducité. Par leur dispersion actuelle, ils sont dans l'état de mort.

Dans l'état actuel des Juifs, nous ne voyons plus que les os et le squelette d'Israël ; et ce n'est plus le cas de nous rappeler la résurrection des os à la voix d'Ezechiel. Cette manifestation et ce signe, représentoient le retour de Babylone ; et comme ce retour a eu lieu, cette manifestation et ce signe ont eu tout l'accomplissement qu'ils pouvoient avoir en ce monde.

Cette prophétie de jugement et de condamnation, qui paroît si évidemment s'accomplir sur les Juifs, est la suite de cette ténébreuse ignorance, par laquelle ils ont méconnu le réparateur, et ont donné la mort à celui qui venoit leur donner la vie. Cependant, sans cette ignorance et sans ce crime, l'œuvre de la réhabilitation n'eût point reçu son accomplissement qui devoit être de répandre la lumière sur les nations, et jusqu'aux extrémités de la terre.

Car les Juifs étant le peuple choisi pour représenter l'homme, et ce peuple choisi, devant, selon ses lois, se tenir séparé de tous les peuples, s'il eût reçu dans son sein le salut des nations, il l'auroit concentré en lui comme nous l'avons dit ci-dessus, et en auroit privé les nations, tandis que la mère de famille n'en vouloit excepter aucunes. Aussi, dans ce phénomène, c'est l'amour qui brille et qui agit, et non pas la fatalité ; voilà pourquoi, en contemplant ce grand acte, on voit que la victime a contenu ses propres puissances, pour que ces mêmes Juifs agissent dans leurs ténèbres et leur ignorance, afin qu'en déposant, par leur moyen, cette enveloppe terrestre qui étoit la véritable

infirmité de l'homme depuis sa chute, elle pût cependant prier pour ses bourreaux, et n'oublier ainsi aucuns de ses enfans.

C'est aussi dans ce grand événement que l'on trouve une raison pour ne plus attendre terrestrément le rappel des Juifs en corps de peuple ; car les promesses faites par Isaïe dans les ch. 53, 54 et 55, sont accomplies, et ont mis les Juifs ainsi que tous les peuples, dans le cas de puiser la paix dans la source même, et de se procurer les fruits de l'alliance éternelle, puisque cette alliance est faite du côté de Dieu, et qu'elle ne passera pas plus que celle qui fut faite avec Noé après le déluge.

Or, si Dieu a rempli l'engagement qu'il avoit pris, les hommes auroient tort d'attendre qu'il le remplit de nouveau ; et c'est à eux à s'engager de leur côté dans ce contrat qui leur est ouvert et que Dieu a signé le premier.

Universalité du prophétisme.

LE prophétisme s'étend depuis l'origine de l'homme jusqu'au dernier degré du cercle des choses qui doit tout réintégrer. Le prophétisme ne consiste pas seulement à prédire des événemens ; il consiste aussi à manifester les dons et les *vertus* de Dieu ; parce que de même que le prophétisme d'événemens ne peut avoir lieu qu'autant que le prophète a vu, soit intellectuellement, soit visiblement, les

faits qu'il annonce, de même le prophétisme de manifestation n'a lieu qu'autant que le prophète a vu, par une jonction intérieure et par la lumière de l'esprit, les dons, les *vertus*, les vérités et intelligences qu'il manifeste. C'est dans ce sens que j'ai été poussé à dire, dans le tableau naturel, que tous les hommes sont des prophètes, puisque tous les hommes sont faits pour manifester la divinité.

Marie est le complément des prophéties de consolation relativement à la manifestation du réparateur, mais elle n'est pas la seule mère de ce réparateur. Tous les prophètes antérieurs à elle ont commencé cette génération : tous ont conçu et engendré quelques-uns des membres de ce réparateur ; c'est-à-dire, tous ont conçu et opéré un de ses membres spirituellement ; et après qu'ils l'ont eu conçu et engendré spirituellement, et qu'ils l'ont mis dans le monde de l'esprit, par toutes les douleurs que chacun d'eux a éprouvées, alors Marie l'a conçu et engendré corporellement, afin que les nations, qui ne sont que dans l'ordre sensible et corporel, pussent profiter de cette consolante manifestation, parce que les remèdes puissans de la mère de famille devoient pénétrer dans toute la circonscription de sa progéniture.

Mais si ce grand accomplissement du prophétisme est universel, toutes les prophéties ne sont pas universelles pour cela.

Sans doute qu'une prophétie de menace ou de récompense, porte toujours un caractère d'universalité pour tous ceux qui se mettent dans le cas de recevoir les effets de ces menaces ou de ces

promesses. Cependant, il n'en est pas moins vrai que chacune de ces prophéties tomboit primitivement sur un peuple, sur un pays, sur une ville, et quelquefois même sur un seul homme.

Lorsque dans le cours des siècles il se trouve des peuples, des pays, des villes, ou des individus qui se placent dans les mêmes mesures, et qu'il en résulte les mêmes suites, on auroit tort de dire que la prophétie avoit été faite directement pour ces peuples, ce pays, etc., parce que cette prophétie elle-même dépose le contraire. Ce seroit trop prouver, et par conséquent ne rien prouver, que de dire que les prophéties sont toutes l'expression de la prophétie universelle et éternelle qui, de tout tems, a menacé les coupables, et promis des récompenses aux justes.

Tout ce que l'on peut dire, c'est que dans la suite des siècles ce sont les peuples, les pays, les villes, les individus qui sont venus se placer sous telle ou telle prophétie, et non point que la prophétie soit venue se placer sur eux; ce seroit, en outre, abuser de l'interprétation de la prophétie, que de vouloir choisir, dans le cours des événemens qui suivent l'accomplissement de la prophétie, un peuple, un pays, une ville, un individu, pour le montrer comme ayant été aussi l'objet de cette prophétie, puisque tous les autres peuples, pays, qui auront eu la même conduite, sont également l'objet de cette prophétie.

Et l'on peut citer pour exemple la ville de Rome, sur laquelle tous les interprètes s'efforcent de ramener les prophéties pour nous annoncer sa ruine

comme indiquée dans ces prophéties. On peut demander à ces interprètes de laquelle de ces ruines ils prétendent parler ; car , depuis l'époque des prophéties , et depuis l'époque du Christ , Rome a été prise , ravagée , et brûlée vingt fois. Or , si c'est abuser de l'interprétation des prophéties que de les appliquer si légèrement à des événemens déjà passés , n'est-ce pas en abuser bien davantage que de les appliquer d'avance à des événemens à venir , dont le rapport avec la prophétie est de la dernière incertitude ?

L'application des prophéties à un tems positif et déterminé , est encore plus embarrassante. Les prophètes n'étoient qu'obscurs sur les tems , parce qu'ils n'en connoissoient pas l'issue et le terme ; ils n'étoient pas faux et inexacts , parce que ordinairement ils n'en parloient pas. Les apôtres ne savoient pas davantage l'issue des tems , et ils étoient plus obscurs que les prophètes pour ceux qui ne s'ouvroient point à l'esprit , parce qu'ils ne parloient du tems qu'en esprit.

Les prophètes disoient : *en ce tems-là* ; cela vouloit dire que quand ce tems qu'ils ne connoissoient pas seroit arrivé , on jouiroit de telle ou telle faveur.

Les apôtres disoient : *le royaume est proche* , et ils n'entendoient parler que d'une proximité d'espace. Ceux qui ont cru voir de l'inexactitude dans les tems prophétiques , se sont trompés ; s'ils avoient su se pourvoir du fanal de l'esprit , ils auroient tout concilié.

Caractère moral des prophètes.

ON est souvent étonné de voir de grands défauts dans les prophètes, tels que la perversité de Balaam ; la distraction de l'homme de Dieu , qui fut trompé par un faux prophète , ce qui lui coûta la vie ; les crimes de David ; la désobéissance de Jonas , et tant d'autres choses semblables qui ne nous ont point été transmises.

On ne voit pas les mêmes crimes dans les apôtres , à cela près du traître Judas , qui fut choisi pour recevoir la part de justice que méritoit la ligne perverse dont il faisoit le type , et dont même il étoit une ramification. Aussi l'esprit de vérité le laissa marcher à son jugement avant de se répandre.

Parmi les autres apôtres , on voit des faiblesses , et encore la plus grande de toutes celles qu'on peut remarquer parmi eux , est celle de Saint-Pierre , et même il ne faut pas oublier que c'étoit avant que son élection fût parfaitement accomplie , ce qui ne pouvoit être qu'après la consommation du sacrifice et la jonction de l'esprit , cinquante jours après ce sacrifice. (Profondeurs qui ne peuvent se comprendre qu'autant que nous connoîtrions l'historique exact et détaillé de la prévarication de l'homme , puisque le remède en dût suivre la marche inverse , mais similaire et expressive , quant au mode , et quant aux époques).

Pour se tranquilliser sur toutes ces difficultés , il faut sans cesse se rappeler ce que nous avons dit

au sujet des patriarches ; savoir : que depuis la dégradation de l'espèce humaine , Dieu prend les hommes comme il les trouve ; que par sa nature il a la plus grande ardeur de communiquer ses merveilles , et ses faveurs au monde ; que s'il attendoit pour remplir cet objet , qu'il trouvât des anges sans tache parmi les hommes , son œuvre ne pourroit pas avoir son effet ; qu'il ne peut accomplir cette œuvre que par l'organe des hommes , puisque la loi constitutive de l'homme l'a établi l'image et le représentant de la divinité ; qu'il en est de la famille humaine comme des sociétés particulières , civiles et politiques , où , malgré les défauts , pour ne pas dire la corruption de tous ses membres , cependant on se sert d'eux pour le maintien de la chose publique , sans quoi la chose publique périroit , en restant sans action .

Quant à la différence du moral des prophètes , plus imparfait que celui des apôtres , il faut faire attention à la diversité de l'œuvre que les uns et les autres avoient à faire .

Les prophètes n'étoient que des commissionnaires chargés de porter des dépêches et des avertissemens aux nations ; or , pour cet espèce d'emploi , on sent que la perfection morale est moins exigible .

Les apôtres étoient chargés d'apporter l'action divine elle-même , et toutes les *vertus* de l'esprit saint en acte . Or , oela ne pouvoit avoir lieu de leur part , sans une union avec cette action radicale divine , et avec les *vertus* de l'esprit ; il falloit donc qu'ils fussent purs eux-mêmes , pour que

cette union s'opérât, puisque telle est la loi des unions qui ne peut avoir lieu sans affinité.

Enfin, s'il y avoit encore en eux, avant cette union, quelques vestiges de la corruption humaine, cette union avoit sûrement le pouvoir de les effacer, et voilà pourquoi les apôtres ont été plus parfaits que les prophètes, et pourquoi ils l'ont été plus encore, après qu'ils eurent reçu *l'esprit saint*, qu'ils ne l'étoient auparavant.

Cette observation peut être utile à ceux qui ne peuvent comprendre qu'il se trouve journellement sous leurs yeux, des hommes favorisés des dons de *l'esprit* et de la vérité, dans quelque genre que ce soit, pendant que ces hommes ainsi favorisés, sont cependant remplis de faiblesses, d'imperfections, et quelque fois même de défauts blamables.

Mais il ne faut pas néanmoins qu'ils portent trop loin, sur cela, la condescendance : car il n'y a que trop d'exemples que quand ces inconvéniens-là séjournent trop long-tems dans les hommes, ou qu'ils s'y accumulent dans une mesure qui excède celle de leurs faveurs, ils ne finissent par en être privés et ne voient ainsi s'effacer leur élection.

Si ces maux-là n'étoient pas comme universels sur la terre, l'espèce humaine seroit dans un paradis habituel ici bas, tant elle reçoit journellement des secours et des communications divines ; mais son insouciance, ses ignorances, et les vices dont elle se remplit constamment, et qui deviennent comme son essence, étouffent sans cesse ce flambeau qui la poursuit par-tout de sa lumière ; et elle semble n'avoir d'autre tâche et d'autre soin que de plonger

ce flambeau dans la vase , et cela avec une constance qui déchire l'ame de l'homme de desir.

On ne peut s'empêcher , néanmoins , d'admirer l'amour divin , pénétrant au travers de toutes les menaces prophétiques , et les absorbant , pour ainsi dire , au moment où elles se montrent , de peur qu'elles ne nous effarouchent trop. Dans mille endroits des prophètes , on voit à côté d'une menace terrible , une douce promesse et une universelle consolation. Il semble que Dieu craigne de nous paroître sévère ; et son naturel aimant , sensible , et comme miséricordieux par essence , se montre en quelque sorte malgré lui. Oui , on peut dire que Dieu se décèle comme involontairement ; on pourroit même , sans l'offenser , aller jusqu'à dire que c'est une chose étrangère pour lui , que la science de se mettre en colère.

C'est ce qui fait que nous sommes de si grands monstres , quand nous abusons de sa bonté ; nous aurions bien plus de plaisir , de profit et de gloire à la ménager et à nous implanter dans ses fertiles régions qui nous sont toujours ouvertes , d'autant que lui-même ne soupire qu'après le moment où il puisse nous voir nous naturaliser avec cette grande intelligence de ses inépuisables bienfaits ; et ce seroit le combler de joie que de saisir sur cela tous ses secrets , et d'en faire l'usage qui leur seroit propre.

Une différence saillante à remarquer aussi entre le prophétisme et l'apostolisme , c'est que les prophètes pouvoient être rois , ministres , et posséder de grands emplois , qui les fioient aux affaires de ce monde , tandis que les apôtres ne pouvoient pas

seulement être commis de bureau, ni même pêcheurs de poissons ; enfin la divinité fait rarement manifester sa parole par les savans, attendu qu'ils l'aliéneroient en voulant lui donner les couleurs de la mondaine enluminure. Elle la fait manifester encore plus rarement, par des hommes tout-à-fait tarés et dont l'ame ait laissé attaquer ses racines, parce qu'ils n'auroient plus de quoi recevoir cette parole de vérité, et ils la laisseroient tomber dans le néant. Judas ne reçut point le Saint-Esprit et ne répandit point la parole ; les prophètes n'étoient point des doctes, la nation juive n'ayant de doctes que dans la loi ; Saint-Paul n'étoit docte que dans ce genre ; les apôtres n'étoient pas des savans, mais leur ame étoit nourrie dans la croyance, comme celle de tous les juifs.

Esprit de la justice.

LA justice divine se manifestoit toujours d'une manière claire et frappante dans tous les événemens et dans toutes les guerres du peuple choisi. Jamais il n'étoit puni et ne succomboit qu'il ne fût coupable ; il triomphoit toujours quand il étoit innocent. Mille exemples pris dans les faits historiques de l'écriture sainte, justifieroient ce principe ; et l'on voit qu'il en devoit être ainsi, puisque Dieu même combattoit pour les Israélites, et que sa puissance étoit si active par leur organe, que leurs armes même leur étoient inutiles et ne ser-

voient que de figure , pour voiler l'action divine et spirituelle à leurs prophanes ennemis.

Nous voyons au contraire les livres sapientiaux et prophétiques, gémir sans cesse sur la prospérité des méchants, et notamment Jérémie se lamenter sur les abominations des impies, et sur les afflictions qu'il éprouve lui-même, jusque-là qu'il se plaint à Dieu de l'avoir séduit, d'avoir prévalu contre lui (20 : 7.)

Cette différence s'explique au flambeau de l'intelligence. Lorsque le peuple choisi suivoit ses lois et ses ordonnances, il ne pouvoit manquer de prospérer ; lorsqu'il ne les suivoit pas, les impies prospéroient à leur tour : alors c'étoient les afflictions et les tourmens envoyés aux prophètes, qui servoient de contre-poids. Ils souffroient injustement pour contrebalancer les triomphes injustes de l'impie, pour empêcher que les effets trop désastreux de ces triomphes, ne tombassent avec trop de force sur le peuple choisi, et ne le détruisissent, tandis que la bonté divine ne vouloit que le punir.

Et c'est dans cette merveilleuse économie divine, que l'on apprend à distinguer la profonde sagesse et l'extrême miséricorde de Dieu. Il falloit que quelqu'un souffrit pour les désordres et les crimes du peuple ; il n'y avoit que des justes qui pussent mettre à profit ces souffrances, et le peuple n'en auroit pas été capable.

Toutefois nous ne parlons ici que des souffrances de l'esprit, les seules qui soient vraiment expiatoires. Le peuple a eu souvent des punitions et des

souffrances corporelles ; mais son intelligence n'y étant presque jamais pour rien, il n'en retiroit pas tout le fruit qu'il auroit dû, et c'étoient alors les justes et les prophètes qui tenoient sa place. Aussi le passage d'Isaïe , chapitre premier : *il n'y a pas un endroit vif sur lequel je puisse frapper*, a-t-il un grand sens et annonce la disette de prophètes, propres à souffrir les douleurs divines.

Ce travail spirituel du prophète est tellement la voie de Dieu, que souvent les prophètes ont opéré et reçu des signes qui n'étoient que pour eux, et dont le peuple n'avoit pas seulement connoissance ; enfin, plus la douleur que le prophète éprouve est vive, plus le peuple est soulagé et garanti des fléaux que ses crimes auroient attirés sur lui.

Tribulations des prophètes.

Lorsque Jésus-Christ, dans Saint-Mathieu, chap. 23, présente aux prêtres juifs le tableau des tourmens qu'ont éprouvés dans tous les tems les prophètes et autres élus qu'il a envoyés, il semble ne parler que de ceux qui ont été connus, et dont les traditions avoient conservé la mémoire parmi les Hébreux ; mais indépendamment de ces prophètes connus, il y en a sans doute beaucoup d'autres qui ne le sont pas (en en jugeant par ceux dont l'écriture ne nous conserve quelquefois que le nom seul), et qui sans doute n'ont pas été mieux traités que les autres.

Je pourrois même aller plus loin , et ayant tant fait que de dire que tous les hommes étoient des prophètes , je ne me tromperois pas en affirmant que l'espèce humaine toute entière est le tableau du prophétisme , en but à toutes les sortes de tribulations et de vexations. Pour concevoir cette idée , il faut sentir que ce n'est pas seulement de la part des hommes , que les prophètes ont pu et peuvent être encore tourmentés.

Car , premièrement , ils le peuvent être de leur propre part , savoir : par leurs infidélités , leur résistance à leur vocation , et par toutes les oppositions vicieuses que l'ame de l'homme peut éprouver dans tous les tems et dans tous les lieux ; et l'histoire des prophètes connus , pourroit quelquefois nous servir sur cela de témoignage.

Secondement , ils le peuvent être , et ils le sont bien plus constamment et plus efficacement par l'ennemi de la vérité , qui n'oublie rien pour les empêcher d'annoncer et d'étendre le regne de Dieu. On peut dire que ce genre de tourment est sans relâche , qu'il est universel , qu'il prend l'homme avant même l'âge du berceau , puisqu'il le prend au moment de la conception , et enfin qu'il l'accompagne jusqu'au tombeau , et souvent par-delà.

Ainsi , indépendamment de la mort corporelle que l'homme subit à toutes sortes d'âges , on peut voir que la presque totalité des hommes sont comme autant de prophètes morts - nés spirituellement , quand même ils passeroient de longs jours corporels sur cette surface terrestre ; et s'ils ne sont pas pas tous mors-nés spirituellement , il est bien rare

qu'ils arrivent à leur terme de vie corporelle, sans que l'ennemi de la vérité n'ait exercé sur eux son empire avec avantage, et ne les ait mutilés, vexés, opprimés et même *tués*, comme nous voyons que les hommes ont fait subir tous ces traitemens corporellement aux prophètes, en pied et en exercice; et l'on ne veut pas que cette terre soit la vallée de larmes !

Le temple de Jérusalem.

IL eut lieu pour garantir les opérations du culte lévitique, des communications astrales. Ce culte n'étoit que spirituel - temporel : voilà pourquoi il avoit besoin de cette précaution. D'ailleurs il devoit s'exercer au milieu de la terre de Chanaan, c'est-à-dire, au milieu des nations, qui toutes étoient livrées à l'idolâtrie du sabéïsme ; mais, quand l'époque du culte simple et divin fut arrivée, le temple ne fut plus nécessaire, et c'étoit prophétiquement et par un coup de jour anticipé, que l'écriture avoit dit que Dieu n'habite point dans les temples bâtis de la main des hommes.

Car, lors même que Dieu recommandoit aux juifs de ne point adorer ailleurs qu'à Jérusalem, il ne parloit alors que dans l'esprit du culte lévitique ; il falloit une nouvelle époque pour qu'il rendît la liberté universelle à la prière.

Les apôtres, il est vrai, suivirent les cérémonies du temple, après que leur maître eut déposé sa vie terrestre ; mais ce n'étoit pas l'objet principal

du réparateur, quoiqu'il les eut suivies lui-même, pendant sa mission visible, puisque ce temple a été détruit ; et que lui-même, depuis sa mort, on ne voit pas qu'il ait reparu une seule fois dans le temple, quoiqu'il se soit remontré dans plusieurs autres endroits ; et une preuve que la nation juive ne devoit pas renfermer en elle seule les dons de l'esprit, à l'exclusion de tous les autres peuples, c'est que la loi divine qui est née de lui, est donnée à toute la terre.

Aggée.

C'EST le premier des trois petits prophètes qui ont prophétisé depuis le retour de la captivité de Babylone ; les deux autres sont Zacharie et Malachie. Le principal but de la prophétie d'Aggée, est la réédification du temple, qui est recommandée par l'esprit à Zorobabel et à Jésus, fils de Josedech, avec une ardeur extraordinaire.

Cette ardeur de la part de l'esprit, pour un temple matériel, étonne, tandis que ce même esprit dit que Dieu n'habite point dans des temples bâtis par la main des hommes ; mais on aperçoit là combien les voies de Dieu sont liées par des progressions douces, et toujours préparées dans la sagesse sa sainteté.

Devoit-il abolir la loi ? ne devoit-il pas plutôt l'accomplir ? Or, la loi avoit décrété, dès le tems de Moïse, la bâtisse du temple, puisqu'il en vit le modèle sur la montagne, et qu'il le réalisa en abrégé dans l'arche portative.

La loi décréta la bâtisse d'un temple stable du tems de David, par la bouche du prophète Nathan, qui, de la part de Dieu, en remit l'exécution à Salomon.

La loi avoit décrété qu'on n'adoreroit qu'à Jérusalem, dans ce temple que Dieu s'y étoit choisi.

Ainsi, quoique le temple eût été détruit par les Assyriens, en punition des iniquités des Juifs, le décret divin ne pouvoit pas manquer pour cela d'avoir son accomplissement, et l'esprit n'appuyoit si fortement sur cette réédification, qu'afin que le réparateur, comme fidèle à la loi, vint lui-même adorer dans ce temple; et que, par le moyen de cette fidélité à la loi, il pût manifester ensuite dans le grand temple ou dans le temple universel, les merveilles et les graces divines dont il étoit à la fois et l'organe et la source; et c'est par la même loi de ces progressions douces, qu'il a été revêtu de la forme élémentaire, afin qu'en accomplissant, dans notre temple humain, l'œuvre de notre naissance, il nous élevât avec lui dans le temple incorruptible, que notre nature nous a destiné pour demeure et pour véritable lieu d'adoration.

Aussi l'esprit de la promesse fait-il dire à Aggée, qui croyoit cependant alors ne parler que du temple bâti par la main des hommes: La gloire de cette dernière maison sera encore plus grande que celle de la première, et je donnerai la paix en ce lieu (ch. 2 : 10). Aussi le temple futur est-il invisible, aussi Jérémie a-t-il dit (3 : 16 et 17): Lorsque vous vous serez multipliés et que vous serez accrus

dans la terre, on ne dira plus : voici l'arche de l'alliance du seigneur ; elle ne reviendra plus dans l'esprit, on ne s'en souviendra plus, on ne la visitera plus, et il ne se fera plus rien. En ce tems-là Jérusalem sera appelée le trône de Dieu, toutes les nations s'y viendront assembler au nom du seigneur, etc.

Zacharie.

L'ESPRIT a été plus en travail dans ce prophète que dans la plupart de ses collègues ; car il a eu continuellement deux mouvemens très remarquables, celui du rétablissement de Jérusalem, après le retour de la captivité de Babylone, et celui de la venue du Messie. Ces deux mouvemens se pressent tellement en lui, qu'il est porté alternativement de l'un à l'autre, et sans aucune transition ; et c'est là ce qui prouve l'état laborieux d'un homme prophète qui n'est plus à lui, mais à tous les mouvemens divers qu'il plaît à l'esprit de lui imprimer.

Zacharie a été vivement pressé aussi du mouvement de la fin des tems, dans les chap. 5 et 6, où la prophétie de jugement paroît visiblement s'accomplir, telle que Saint-Jean la présente dans l'apocalypse ; il ne faut que considérer la femme, le vase où on l'enferme, la masse de plomb, les chevaux de diverses couleurs, le livre de malédiction selon lequel tout voleur doit être jugé, pour se convaincre de cette vérité.

La prophétie de salut, ou la venue du réparateur est si clairement peinte dans les chap. 10, 11, 12, 13, 14, que c'est un véritable évangile.

Les partisans de la doctrine d'une future régénération terrestre, universelle et en permanence, s'appuient en vain sur le passage onzième du chap. 14 : Jérusalem sera habitée, et elle ne sera plus frappée d'anathème, mais elle se reposera dans une entière sécurité.

Ce passage montre seulement la grandeur du présent qui seroit fait à Jérusalem dans le réparateur; et il est confirmé par les passages suivans qui annoncent la vengeance que la justice exercera contre les ennemis des Juifs, et particulièrement contre Antichrist; et en même tems les maux que souffrira Jérusalem, par la division de ses enfans; ce qui s'est vérifié par la ruine même de la cité sainte.

De là, le prophète reprend l'enthousiasme de l'avènement du sauveur, et en trace toutes les merveilles sous des couleurs empruntées de la loi lévitique, parce que ce sont celles de son tems, et que l'esprit ne pouvoit en employer d'autres. Mais il ne faut appliquer aucune de ces couleurs claires et vives à la fin des tems; car le prophète, quand il parle de cette époque, ne l'a peinte qu'avec des couleurs sombres, parce que, dans le vrai, il n'y en a pas d'autre qui convienne à cette partie du tableau de l'histoire de l'homme, où les obscurités ne s'éclairciront que par l'accomplissement, attendu que les choses doivent faire elles-mêmes leur propre révélation.

Il est le dernier de ceux qui ont prophétisé depuis la captivité. Ses deux premiers chapitres contiennent des reproches à Juda, à Israël, à leurs prêtres, et des défenses contre le divorce. Les deux suivans annoncent le réparateur et le jugement final, ou ce jour horrible dans lequel Dieu agira lui-même (4 : 3).

Ce prophète appuie beaucoup sur l'ange qui, aux différentes époques, prépare les voies. Il annonce Saint-Jean le précurseur ; il rappelle la loi donnée à Moïse, pour faire connoître au peuple les lois et les ordonnances du seigneur. Il annonce Elie avant le grand jour.

Mais, malgré le double avènement qu'il annonce clairement, je ne vois autre chose dans cette double époque que la prophétie de grace ou de salut, et la prophétie de jugement, comme je l'ai exposé à l'article du regne prophétique et suivans.

Les passages les plus fameux de ce prophète sont le dernier et l'avant-dernier : je vous enverrai le prophète Elie avant que le grand et l'épouvantable jour du seigneur arrive, et il réunira le cœur des pères avec leurs enfans, et le cœur des enfans avec leurs pères, de peur qu'en venant, je ne frappe la terre d'anathème.

C'est sur ces fameux passages que s'appuient tous les partisans de l'opinion de la régénération terrestre, et du rappel futur des Juifs. Par ce rappel des Juifs, qui, en effet, paroît plus marqué dans

ces passages que dans aucun autre, il est impossible de voir leur retour dans la Jérusalem terrestre, d'après les raisons exposées sur ce point, dans les différentes réflexions que j'ai écrites. Mais on peut croire à un rapprochement et à une réunion de croyance avec les Gentils, dont ils sont les pères spirituellement, puisque le salut vient des Juifs.

C'est ainsi que Saint-Jean Baptiste a réuni les Juifs de son tems avec les lois de l'alliance qu'ils avoient abandonnées, et qui étoient comme leurs pères, puisque c'est sur ces lois qu'étoit fondée leur élection, et c'est par le baptême de l'eau et de la pénitence qu'il a réuni ces Juifs à leurs lois créatrices et génératrices.

Elle fera même alors un double rapprochement des enfans à leurs pères, et des pères à leurs enfans; car, si les Juifs sont spirituellement les pères des Gentils, les Gentils qui ont reçu le réparateur, seront divinement les pères des Juifs; et de même que, lors de la venue du Messie, son ange devoit lui préparer les voies, pour que sa miséricorde et son amour pussent avoir leur cours, de même cet ange les préparera encore avant la fin des tems, pour que la majesté et la gloire divine puissent se manifester, et ne soient pas retenues par le désordre spirituel avec lequel elles sont incompatibles.

Mais cette réunion des Juifs aux Gentils ne sera qu'une préparation à ce grand jour de la majesté divine, comme le baptême de Jean n'étoit qu'une préparation aux opérations temporelles et miséricordieuses du Messie. Cette réunion même n'en-

brassera qu'une partie de ce peuple, comme le baptême de Jean a été bien loin d'embrasser toute la nation.

Ainsi, malgré l'annonce de la venue d'Elie, comme précurseur et comme devant réunir le cœur des pères avec les enfans, et le cœur des enfans avec leurs pères, sans quoi l'anathème seroit lancé nécessairement sur la terre, il n'en est pas moins vrai que le complément des récompenses promises à ces êtres ainsi réunis, seront réservées pour une autre région, et il est également vrai que les iniquités des hommes ne pouvant aller qu'en s'accroissant, la seconde apparition complète du réparateur sera une apparition de jugement, ce qui ne détruit point cependant les adoucissements et les merveilles que nous avons lieu d'attendre de ce réparateur lui-même, dans les époques importantes vers lesquelles nous marchons.

Ceux qui s'appuient sur les prophéties pour attendre dans ce monde, et le regne glorieux, et le retour des Juifs, ne font point assez d'attention à ces mêmes prophéties. Excepté les trois prophètes Aggée, Zacharie et Malachie, tous les autres ont prophétisé avant ou pendant la captivité ; ainsi, leurs prophéties qui promettoient un rappel à ce peuple juif, ont été accomplies par sa délivrance et son retour à Jérusalem, comme on l'a vu précédemment.

Aggée et Zacharie ont prophétisé depuis la captivité, mais avant la réédification de la ville et du temple ; ainsi, tout ce qu'ils promettoient de favorable aux Juifs tomboit sur cette réédification

même ; car , le rétablissement du culte , des sacrifices et de l'autel fut fait par Zorobabel et Jésusé , avant même cette bâtisse (1^{er}. d'Esdras. 3 : 2. etc.)

Malachie est le seul qui ait prophétisé pendant et après cette bâtisse , qui ne dura que 52 jours , puisqu'il prophétisa sous Néhémie ; aussi , les promesses qu'il fait au peuple sont très courtes , puisque l'œuvre étoit finie , et celles qu'il fait pour la fin des tems sont bien loin d'être assez vastes et assez glorieuses pour ressembler à ce superbe regne que tant de gens attendent.

Saint-Paul , dans son fameux chapitre 11 de l'épître aux Romains , paroît favoriser cette opinion durement des Juifs. Mais voici ce qu'on éprouve en lisant ce chapitre :

1^o. Saint-Paul brûloit d'amour pour sa nation ; il étoit rongé de douleur , et peut-être accablé d'humiliation de voir ceux de cette nation si éloignés de cette lumière dont il étoit éclairé ; éloignement qui les tenoit dans l'opprobre , au lieu de la gloire et du bonheur dont ils auroient joui s'ils ne fussent pas restés dans leur aveuglement.

2^o. Il brûloit également d'amour pour les Gentils qui avoient reçu cette lumière , et il les engageoit à la conserver précieusement , en leur montrant l'exemple même de ce peuple juif , et en leur disant que , s'ils n'étoient pas fidèles au don qui leur étoit fait , et qu'ils s'élevassent de présomption contre les branches naturelles retranchées , ils pourroient bien aussi être retranchés à leur tour , eux qui n'étoient que les branches sauvages.

3^o. Il ne présente point le retour des Juifs comme

une chose positive, mais conditionnelle, en disant, verset 23, que, si eux-mêmes ne demeurent pas dans leur incrédulité, ils seront entés, puisque Dieu est tout puissant pour les enter encore.

Ce passage montre toujours l'extrême ardeur de Saint-Paul pour les Juifs, mais n'assure point leur retour. On voit le même caractère dans ce qu'il avoit dit, verset 12, que, si leur chute a été la richesse du monde, et leur diminution la richesse des Gentils, combien leur plénitude encore davantage ?

C'étoit son zèle qui dictoit ces expressions ; les versets 13, 14 et 15 sont tout entiers la peinture de ce zèle : tant que je serai l'apôtre des Gentils, je travaillerai à rendre illustre mon ministère, pour tâcher d'exciter de l'émulation dans l'esprit des Juifs qui me sont unis selon la chair, et d'en sauver quelques-uns ; car, si leur perte est devenue la réconciliation du monde, que sera leur rappel, sinon un retour de la mort à la vie ?

Tous ces passages peignent le desir de l'apôtre, et ne sont point une prophétie ; ou, si l'on y veut voir une prophétie, elle rentre dans l'opinion que nous avons présentée, et qui ne place le retour des Juifs que dans l'autre monde, c'est-à-dire au tems du passage de la mort à la vie, ou du jugement final, quoiqu'ici bas, il puisse y avoir des conversions partielles parmi les Juifs.

4°. Saint-Paul, dans tous ces passages, parloit des Juifs qui lui étoient contemporains. Or, tous ceux qui, depuis lui, ont quitté la terre, ne pourroient plus être compris dans le rappel terrestre,

et si ce rappel terrestre avoit lieu, il ne pourroit tomber que sur une petite partie de la nation, comparée à la masse totale.

Mais Saint-Paul lui-même nous empêche de croire au retour des Juifs, comme peuple et comme corporation. En nous disant, (chap. 9 : 6, 7), que tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas pour cela israélites, et que tous ceux qui sont de la race d'Abraham, ne sont pas pour cela ses enfans; en nous disant (chap. 10 : 11, 12, 13), que tous ceux qui croient au réparateur ne seront point confondus; qu'il n'y a point en cela de distinction entre les Juifs et les Gentils, parce qu'ils n'ont tous qu'un même seigneur, qui répand ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent; que tous ceux qui invoqueront le nom du seigneur, seront sauvés. Enfin, en nous disant, dans d'autres endroits, qu'il n'y a plus ni Grecs, ni barbares, et en nous peignant, avec tant d'énergie, l'alliance de Melchisédec, qui est la véritable alliance que Dieu a faite avec tous les hommes, et dont l'alliance avec Abraham n'étoit que la figure, et n'agissoit aussi que sur une figure ou sur un peuple particulier.

D'après toutes ces observations, nous devons penser que le rappel des Juifs n'est autre que ce que nous avons cru pouvoir le présenter, dans divers endroits de nos écrits; que Saint-Paul ne l'a point annoncé prophétiquement, mais par le feu de son zèle et de sa charité, et par conséquent conditionnellement; qu'il ne l'a point annoncé par corporation, mais par individu, et par la voie de la foi, ce qui met le Juif au rang de tous les autres.

hommes de la terre ; enfin , que le royaume réel et vrai ayant été ouvert pour nous , toutes les figures doivent être passées pour ne laisser la place qu'au réel et au positif divin dont notre souverain maître est la seule source et le seul foyer.

Cela n'empêche pas que , comme les Juifs sont amis , à cause de l'élection , les individus qui se convertiroient ne pussent jouir de quelques avantages au-dessus des autres hommes , selon le chap. 21 9 , 10. des Romains : l'affliction et le désespoir accablent l'âme de tout homme qui fait le mal ; du Juif premièrement , et puis , du Gentil. Mais la gloire , l'honneur et la paix seront le partage de tout homme qui fait le bien ; du Juif premièrement , et puis du Gentil.

Car , quoique dans le passage suivant , il dise que Dieu ne fait acception de personne , il montre assez , dans plusieurs autres endroits , que Dieu regardera toujours ce peuple avec complaisance , et comme étant les branches naturelles , le premier né , le peuple choisi.

Progressions de l'iniquité ; progressions des prodiges divins.

Avant la chute , le mal ou le désordre a été dans la matière ou dans le principe animal. Par là il a été plus concentré , plus actif et plus saillant , pendant cette première époque , qui a duré jusqu'au déluge , que dans celle qui l'a suivi , et où nous sommes encore.

Pendant cette seconde époque , le mal a pris un

essor et a monté dans la pensée de l'homme, ce qui a fait que ce mal, sans être aussi saillant que dans la première époque, a cependant été beaucoup plus répandu, puisqu'il a infecté deux regnes dans l'homme, au lieu d'un.

A la fin des tems, il sera non-seulement plus répandu encore; mais même plus énorme et plus saillant, parce qu'il infectera l'action même spirituelle de l'homme, et qu'ainsi les trois regnes qui nous constituent, seront dans la dépravation.

On peut donc dire que le mal n'a fait qu'aller en croissant depuis le commencement du monde, et qu'il ne fera pas autre chose jusqu'à la consommation.

Mais il faut dire aussi pour la consolation des ames, que le bien a suivi et suivra, jusqu'à la fin, la même progression, et que, par conséquent, ceux qui placeront leur confiance dans cette ligne de vérité, pourront toujours se soutenir contre le mal et éviter d'en être vaincus.

Après le péché de l'homme, les prodiges divins furent partiels, parce que l'homme étoit seul, et que le mal n'avoit pas encore pu s'étendre.

Dans sa postérité anti-diluvienne, les prodiges furent universels, témoins le déluge, parce que le mal avoit pénétré parmi tous les hommes, à un petit nombre près.

Dans sa postérité post-diluvienne, le mal s'est subdivisé par nations, et il y a eu des nations entières qui sont devenues les organes de l'iniquité: voilà pourquoi les prodiges sous Moïse et sous Josué étoient généraux et visibles à tout le

peuple choisi , ainsi qu'aux peuples criminels que celui-ci venoit combattre.

Sous les rois , sous les prophètes , et lors de la captivité , les prodiges , sur-tout ceux de justice et de punition , eurent ce caractère général , parce qu'ils étoient nationaux.

Sous le réparateur , les prodiges furent plus concentrés et plus partiels en apparence , quoique plus universels en réalité , parce qu'ils avoient pour objet de revivifier la racine de l'homme , au lieu que tous les prodiges qui avoient précédé cette époque , avoient encore plus frappé les yeux et la matière de l'homme , que son esprit.

En un mot , les opérations du réparateur étoient l'union même du règne divin avec l'homme , et le nombre de ceux à qui cette connoissance vive pouvoit se transmettre , étoit très petit , parce que le mal est répandu sur toute la terre ; au contraire les opérations antérieures à lui , n'étoient que pour chasser le mal des régions et des peuples où il avoit étendu son empire , particulièrement dans l'ordre des sens et de la matière : voilà pourquoi les prodiges d'alors s'adressèrent plus particulièrement aux sens et à la matière.

Dans les époques vers lesquelles nous marchons , les prodiges seront plus généraux que sous le Christ , et en même tems ils seront d'un autre ordre que dans l'époque antérieure à lui , parce qu'ils auront pour objet de ramener les hommes à la croyance de l'éternel principe , dont l'idée s'est comme effacée pour eux.

Aussi , ces prodiges s'opéreront peu par la

puissance de l'homme , de peur que ceux qui en seroient témoins ne portassent pas leur esprit plus loin que l'homme , et ne la prissent pour la divinité suprême ; mais ils s'opéreront beaucoup dans l'ordre des puissances de la nature , afin que les nations ne puissent former de doutes sur les pouvoirs de l'esprit et sur ceux de la main supérieure , qui les fait agir.

Au jugement final , les prodiges seront à la fois universels , spirituels , naturels , infernaux et divins , parce que ce sera le moment de révéler les fondemens des choses bonnes et mauvaises , et de faire entrer chacun dans les racines qu'il aura ouvertes et dans les voies qu'il se sera préparées.

Après ce jugement final , les prodiges seront permanens et ils ne seront plus que divins dans l'ordre supérieur ; ils seront spirituels , purs , vifs et réguliers , dans l'ordre de l'ancienne ou première nature , et ils seront la mort et l'abomination même dans l'ordre inférieur ou infernal.

Différence de l'ancien testament au nouveau.

L'ANCIEN testament avoit pour objet la restauration de l'ame humaine , c'est-à-dire , l'œuvre de l'homme. Le nouveau a pour objet l'œuvre de Dieu , quoique cette œuvre de Dieu n'y soit elle-même présentée que sous de très grandes profondeurs. Aussi le cantique de Zacharie , les instructions , et les opérations du Christ avant sa mission , celles

mêmes qu'après sa résurrection il donne à Saint-Pierre, en lui disant trois fois : paissez mes brebis, tiennent encore de l'esprit de l'ancien testament, et ne tombent que sur l'œuvre de l'homme.

Aussi, le nouveau testament ne s'est réellement ouvert qu'à la pentecôte, ou à la venue de l'esprit saint, qui devoit tout apprendre aux apôtres ; encore, à cette époque, ne leur a-t-il donné la clef de ce nouveau testament, pour ainsi dire, qu'en germe et en puissance ; c'est aux siècles qui suivent cette époque à montrer les fruits de cette racine précieuse, et il en doit paroître de très excellens dans l'âge où nous entrons ?

Différence de la mission du réparateur à celle d'Adam.

L'OBJET de la mission du réparateur étoit de nous réunir à l'acte vif du principe divin, parce que cette union auroit été l'objet des travaux d'Adam, s'il n'en eût fait que de réguliers.

L'émanation d'Adam avoit été prise dans le modèle éternel qui est sans cesse présent à la pensée divine. La génération de sa race ne pouvoit qu'être souillée, puisqu'il s'étoit souillé par son crime. Si le Christ étoit né de lui, il auroit été souillé comme elle ; c'est-à-dire, si le grand nom, si Jésus, enfin, n'étoit pas devenu Jésus-Christ, et fût resté dans le degré de sublimité et de gloire, où il se trouva lorsque la divinité se rendit Christ, dans

cette même image éternelle d'où Adam avait été créé, la restauration n'auroit pas eu lieu, puisque le remède auroit été trop séparé de la plaie. Or, voici la marche différente des deux Adams.

Le Christ, à l'instant où il fut engendré de l'image éternelle de l'homme par le grand nom, se trouva rempli de la toute puissance et de la vivante essence éternelle, ou de ce grand nom divin, qui est à la fois le principe et le soutien de toutes choses.

Adam n'auroit pu atteindre ce glorieux terme qu'après avoir accompli ses immenses travaux, et c'est cette faveur qui en eût été la récompense. Adam auroit tendu sans cesse vers ce sublime but, et à chaque progrès que ses travaux auroient fait, il auroit acquis une portion ou un degré de cette rayonnante lumière, dont ce grand nom est à la fois l'organe et le foyer.

Le Christ possédant en lui tous ces trésors, les a suspendus lorsqu'il s'est venu ensevelir dans notre matière; il les a seulement développés à nos yeux graduellement, et il continuera à les manifester par progression jusqu'à ce qu'il nous remette au point d'union complète avec le principe, lors de la fin des tems.

Adam eût reçu ce qu'il n'avoit pas, jusqu'à ce que tout lui eût été donné sans restriction, lorsque le cours de son œuvre auroit été rempli.

La raison de l'hommeification divine, tant spirituelle que corporelle, tant céleste que terrestre, tient donc à ce que Dieu avoit remis à l'homme la tâche de soumettre la terre, et à ce que, malgré notre chute, il respecte tellement ses decrets, qu'il

s'est fait homme pour les accomplir sous notre nom, comme pour nous en laisser la gloire, après que lui, il en auroit eu toute la fatigue et toute l'amertume.

En outre, l'homme étoit mort spirituellement avant d'avoir accompli sa mission. Ainsi, il falloit que le réparateur mourût corporellement avant d'avoir rempli le cours ordinaire de la vie de l'homme, et cela à une époque qui symbolisât dans tous ses points avec les divers degrés progressifs de la maladie de l'homme, et ceux de sa guérison. Rapports dont je ne parle point, parce qu'indépendamment de ce que mon objet n'est point d'instruire ici de ces hautes vérités, il me seroit impossible d'en traiter sans exprimer ces rapports-là par des nombres.

Mais si l'homme a conservé quelques notions des proportions qui doivent se trouver entre les remèdes et les maux, et qu'il ne sente pas son cœur se briser en concevant combien doit être grand et effroyable l'abîme où il est tombé, pour que le grand nom divin, ou la parole éternelle qui soutient tout, soit venue s'y plonger après lui, il n'est pas digne de respirer, et encore moins de jeter les yeux sur les vérités que nous lui avons présentées. Car, quelle douleur peut se comparer à la douleur de sentir combien, ici bas, cette parole se trouve expatriée.

Il ne s'étonnera pas moins en apercevant pour quel objet cette parole est ainsi venue se donner à lui, quand il confrontera ce présent avec l'emploi qu'il en fait, et quand il verra combien il l'empêche lui-même par ses imprudentes paroles, d'opérer le

Bien qu'elle nous feroit naturellement si nous lui laissions développer librement ses vues bienfaisantes.

Des différentes espèces de baptêmes.

LA chaîne des baptêmes s'étend depuis la délivrance de l'abîme où l'homme étoit tombé, et depuis son incorporation dans sa forme terrestre jusqu'au baptême du zèle divin, qui est le complément de tous les baptêmes. Voici leur progression :

Après la délivrance de l'abîme où l'homme étoit tombé, vient le baptême de la forme terrestre que nous portons et qui nous sépare de la région de l'iniquité ;

Après le baptême de notre corps terrestre, vient le baptême des élémens qui, par leur action constante sur notre forme terrestre, tendent sans cesse à la maintenir dans ses lois régulières, et à nous tenir d'autant plus à part de l'épouvantable difformité par laquelle le crime auroit marqué notre être dans le corps terrestre qu'on nous a donné.

A ce baptême des élémens, a succédé le baptême de simple ablution matérielle que nous pratiquons journellement pour nos simples besoins corporels, et par lequel, sans que nous y pensions, nous devenons actifs dans le baptême des élémens, puisque l'eau les renferme tous, tandis que sans cela, nous ne sommes que passifs, par rapport à ce baptême des élémens.

Après les simples ablutions qui, même, y compris les Juifs, ont été, pour ainsi dire, le seul baptême des diverses nations de la terre, vient le baptême de purification ou de restauration, et qui, sous diverses formes, a été employé par Moïse, par Josué, par Elisée, et par Saint-Jean.

A ce baptême de restauration, qui est recommandé pour tous les hommes, puisqu'ils sont tous dans le péché, succède le baptême d'élection, qui fut donné matériellement au Christ au moment où il devoit commencer sa mission terrestre.

Ensuite vient le baptême de ratification qui lui fut donné sur le Thabor ; puis le baptême de couronnement qu'il reçut après sa résurrection.

Enfin le baptême du zèle divin qui est compris secrètement dans le baptême d'élection, dans le baptême de ratification et le baptême de couronnement, et qui ne peut se développer complètement qu'après que ceux-ci ont été accomplis, parce qu'il suppose la plénitude de réunion entre l'agent qui le reçoit, et la source qui emploie cet agent.

Tous ces baptêmes sont une immersion, chacun dans son genre, puisque ce n'est qu'en étant plongé dans ces diverses propriétés, puissances, ou influences, que l'on devient en état d'en recevoir les vertus, et de les manifester.

Toutes ces diverses propriétés du baptême sont fondées sur l'état d'altération où nous a plongés la chute, et qui fait que non-seulement le malade a besoin de ces différens degrés de traitement, mais que le remède même doit en marquer les gradations sensibles pour les vivifier toutes, et non pas pour

se purifier, et puisqu'il ne seroit pas remède, s'il n'étoit pas lui-même sans péché.

Le baptême du zèle divin est celui par lequel nous apprenons ce que c'est que de servir à Dieu : tous les autres baptêmes ne nous apprennent qu'à servir Dieu, chacun dans leurs mesures.

Tu engendreras avec douleur.

IL faut arriver jusqu'au sentiment de la génération divine en nous, pour comprendre toute la hauteur et toute la juste sévérité de cette sentence.

L'enfantement douloureux de la femme n'est que le type de cet autre enfantement, ou de l'enfantement spirituel-divin, qui est le seul qui puisse réellement rétablir la vie en nous ; et même cette espèce d'enfantement, quoiqu'il concerne à la fois la femme et l'homme, regarde cependant encore plus l'homme que la femme, puisque c'est l'homme qui est la première cause de la mort divine en nous ; de même que l'enfantement corporel regarde plus la femme que l'homme, puisque c'est elle qui est le premier moyen de notre corporisation matérielle.

Voilà pourquoi il falloit une femme pour donner au réparateur la vie corporelle par l'enfantement matériel, et pourquoi il falloit que le réparateur fût un homme, afin de nous rendre la vie supérieure par l'enfantement divin, dont l'homme peut seul être le principal organe.

Aussi, dans les élections divines, il y a eu des femmes prophètes et saintes, participant aux communications sensibles de la gloire divine devant l'arche, comme Mérian, douées même du don des œuvres, et des privilèges de l'intelligence, comme il y en a eu plusieurs sur-tout depuis le Christ; mais il n'y en a aucune qui ait été chargée de la mission apostolique, ou de transmettre l'esprit divin aux hommes, à qui seuls cette destination paroît réservée comme étant spécialement propres à l'enfantement divin.

Il n'y en a eu aucune non-plus qui ait été chargée des grandes restaurations, soit naturelles, soit spirituelles, qui tiennent particulièrement à la puissance, telles que celles qui ont été opérées par Abel, Noé, Moïse, le Christ, et celles qui se manifesteront jusqu'à la fin des temps.

Si les femmes juives étoient si honteuses de leur stérilité, non-seulement parce qu'elles espéroient donner la naissance corporelle au Messie; mais aussi parce qu'il avoit été promis à Abraham que sa postérité seroit aussi nombreuse que les étoiles du ciel, combien l'homme ne doit-il pas rougir de sa propre stérilité, lorsqu'il ne concourt pas à cet enfantement divin auquel il est appelé, et que tous les vrais Israélites doivent opérer!

Cet enfantement est douloureux, et c'est à l'homme véritablement Israélite que s'applique la sentence: *Tu enfanteras avec douleur*; et cette douleur est la rupture universelle de tous les ligamens qui enchainent l'organe de notre génération divine, et l'extrême angoisse que nous éprouvons quand l'être

Divin cherche à pénétrer jusque dans nous, au travers de ces barrières accumulées ; mais aussi c'est à l'homme, dans cet état, que convient le passage de l'évangile : la femme est triste lorsque l'heure de son enfantement approche ; mais lorsqu'il est accompli, elle oublie tous ses maux, dans la joie d'avoir mis un homme au monde.

Réfléchis, homme, à la dignité que tu acquiers par ce sublime enfantement divin, puisqu'elle ne s'élève à rien moins que de te rendre le père de Dieu dans ce bas-monde.

Mais à plus forte raison, et préalablement à toute autre opération, Dieu veut-il être son propre père en toi, et pouvoir s'engendrer, quoique laborieusement, dans tous les points de ton être ; enfin, il n'y a point de souffrances qu'il ne supporte dans l'espérance qu'il goûtera la joie inexprimable d'avoir mis par - tout, en toi, des hommes au monde.

Des aruspices et des oracles.

LA science des aruspices étoit un débris des sacrifices établis dès l'origine des choses, et réhabilités lors de l'élection du peuple juif. L'homme, et encore plus l'ennemi de l'homme, connut que par-là les sacrificateurs avoient obtenu des grâces et des secours ; il soupçonna que c'étoit une science, et il entraîna aisément l'esprit de l'homme à chercher dans quelles parties de la victime cette science résidoit, afin que par le moyen de l'homme, cet

l'ennemi de l'homme pût s'emparer de la science divine elle-même.

De là toutes ces conjectures que les aruspices de tous les pays ont formées, d'après le mouvement des intestins, d'après l'éruption du sang ou d'autres signes semblables; bientôt ils jugèrent que ces signes avoient des rapports avec des faits analogues dans l'ordre politique, et leurs jugemens prirent sans peine la forme de prédictions. Si, ensuite, un seul événement y devenoit conforme, la prédiction une autre fois devenoit un oracle, et ils en faisoient une loi, qui devenoit une règle dans la science des augures.

Les oracles parlés, et ces réponses mystérieuses et divinisées que l'on a vu pratiquer dans les cultes religieux parmi toutes les nations, dérivent aussi originairement de ces droits primitifs, qui furent accordés à l'homme après sa chute, et qui furent remis en vigueur, lors de l'établissement de l'arche d'alliance.

Nous avons parlé assez à découvert sur les langues, pour montrer que ces sortes de réponses ne doivent pas s'attribuer toutes à la supercherie, et que le pouvoir de l'ennemi de l'homme a pu s'étendre jusqu'à rivaliser par des paroles sensibles avec la vérité même, lorsque l'homme n'a pas employé tous ses soins à prendre cette vérité seule pour son guide. De là ensuite les hommes astucieux auront pu aisément employer les subterfuges, pour régner sur l'ignorance et la crédulité des peuples.

Quant aux immolations des victimes humaines, j'ai désiré de savoir aussi quelle pourroit en avoir

été l'origine. L'histoire des Celtes m'apprend bien que ces sacrifices humains et les autres barbares usages religieux, ont été plus fréquents dans le Nord que dans le Midi. Elle m'apprend que c'est de cette région que sont venues les lois, par lesquelles les peuples immoloient aux Dieux les prisonniers, les esclaves, les vieillards, les infirmes, etc., lesquelles lois se sont subdivisées et modifiées ensuite chez les différens peuples où elles ont été apportées.

C'est de là aussi que sont venues les épreuves du feu, de l'eau, et les duels en champ clos, pour les accusations, et même toutes ces décisions remises si inconsidérément à la loi du sort. (Toutes choses que l'ennemi de l'homme a pu détourner de leur vraie ligne, et qui pouvoient parvenir à leur but dans la loi lévitique, lorsque l'esprit y présidoit, comme nous le voyons dans les eaux de jalousie, dans l'aventure d'Achân, et dans celle de Jonathas.)

Mais si l'histoire des Celtes m'apprend quel est le pays qui a offert le plus abondamment l'affreuse superstition des immolations humaines, elle ne m'apprend pas la raison de la différence qui s'observe en ce genre, du Midi au Nord, et elle ne m'en apprend pas non plus la véritable source. Quant à la différence locale, la voici :

C'est que les peuples du Nord n'ont pas eu, autant que les autres peuples, l'idolâtrie souverainement criminelle, et qu'ils ont eu principalement l'idolâtrie insensée. Aussi ont-ils conservé dans leurs cruelles dévotions même, une trace de respect pour le premier être, qu'ils croyoient honorer

par de pareilles extravagances ; au lieu que les peuples du Midi attaquoient ce premier être , et loin de lui offrir des victimes humaines , s'ils en immoloient quelquefois , c'étoit plutôt à son ennemi.

Le Mexique avoit l'usage des sacrifices humains , aussi l'Amérique septentrionale fut-elle peuplée par le Nord de l'ancien continent , soit par l'Orient de l'Asie , soit par l'Occident de l'Europe.

L'Amérique méridionale n'avoit point de ces sacrifices ; c'est probablement parce que d'un côté , elle fut peuplée par les îles et le Midi de l'Asie , et de l'autre , par les Antilles , et l'Afrique occidentale.

Quant à la véritable source de ces sacrifices humains , des écrivains fort estimables ont dit avec raison , que c'est par méprise que les hommes en sont venus à immoler d'autres hommes dans leurs sacrifices ; qu'ils ont cru que les puissances physiques de la nature avoient une volonté , une moralité susceptible de ressentiment , d'amour et de haine , et que comme les hommes , elles s'appaisoient par des présents , par des prières et des bassesses.

Mais après ce que nous avons dit ci-dessus , on voit que ces cérémonies cruelles et absurdes , ont pu être dictées aux hommes , par une voix plus imposante , et qu'ils ont prise pour l'organe de la vérité , tandis qu'elle étoit celle de l'erreur et de l'abomination , comme nous avons vu ces méprises se répéter si souvent parmi les oracles et les devins de toutes les religions.

Le sacrifice d'Abraham lui-même , combien de

fois n'a-t-il pas pu donner lieu à des prestiges, et servir de moyen au prince des ténèbres, pour égarer les mortels ! tandis que dans ce modèle des sacrifices, la sagesse suprême ne cherchoit que la foi du sacrificateur, et que dans les sacrifices qui auront été copiés sur ce modèle, l'esprit de mensonge ne cherchoit que le sang des victimes et l'entière ruine des facultés de ceux qui les immoloient : raison puissante pour apprendre à l'homme à se tenir en garde contre les insinuations de cet ennemi du genre humain et de toute vérité.

De la marche du prince des ténèbres.

SON grand objet, depuis qu'il ne demeure plus dans l'intérieur des formes supérieures ; mais à côté des formes inférieures, est de tâcher de se loger dans l'intérieur de ces formes inférieures, pour se mettre à couvert de l'air vif qui le travaille ; c'est, en outre, pour pouvoir poursuivre l'homme de plus près ; et c'est pour cela qu'après s'être logé dans l'intérieur de ces formes inférieures, il ne cherche qu'à les ruiner et à les dissoudre, en en mettant à découvert tous les principes.

C'est là son but dans les obscénités et dans la luxure ; en découvrant les organes des formes, et les principes de leur substance, il cherche à s'emparer de ces organes et de ces principes, pour annuler les générations ; aussi la stérilité est-elle une suite

naturelle de la luxure ; comme c'est à cause de lui que les formes matérielles ont pris naissance , il n'est pas étonnant qu'il cherche à en opérer la destruction.

Sa méchanceté paroît bien plus à découvert dans les carnages et dans les meurtres qu'il occasionne sur la terre , parce qu'il ne peut se servir là que de notre fureur , au lieu que dans l'autre exemple il se sert de moyens doux et séducteurs.

L'esprit qu'il porte dans ces fureurs est tel que , pour peu que nous eussions l'usage de notre raison , l'effet qu'il opéreroit , devroit être de nous faire retourner promptement vers la vérité à laquelle nous n'aurions pas songé sans cela.

Dans les guerres et dans toutes les querelles des hommes , cet ennemi exaspère la colère , et il s'exaspère lui-même par là , jusqu'à ce qu'il sente le besoin de sang pour se rafraîchir , à cause de la teinture qui est dans ce sang : voilà d'où vient la joie et la satisfaction des vainqueurs et des meurtriers , quand ils ont versé le sang de leurs adversaires.

Mais comme cette teinture ne se trouve pas là dans sa vraie place , elle finit par revendiquer ses droits et par laisser dans une grande souffrance ceux qui ont versé ce sang , et , par conséquent , le prince des ténèbres dont ils ont été les organes. Aussi , quelles horribles justices se feront sentir au dernier jour !

Tirons de l'exemple inverse une leçon utile. Exaspérons notre amour jusqu'à ce que nous sentions le besoin du sang divin pour nous rafraîchir ;

il coulera bientôt sur nous , et il y coulera avec sa teinture ; et comme tout sera alors à sa place, il n'y aura point de consolations que nous ne puissions attendre.

Quoiqu'il y ait des puissances de l'air qui soient redoutables , on peut dire cependant que l'ennemi n'aime pas l'air , parce qu'il n'aime qu'à détruire, et que l'air, maintenu dans ses mesures, est conservateur. Cet ennemi ne se connoît pas à lui-même , cette tendance à la destruction , il y est poussé en aveugle , et par la terrible angoisse de son état de ténèbres.

Ce qui fait qu'il n'aime pas l'air , c'est que l'air est rempli aussi de puissances salutaires et redoutables qui le molestent. Aussi toutes les grandes opérations des deux alliances se sont faites à l'air. Il n'y a que les remèdes qui se sont préparés à huis clos , de peur qu'ils ne fussent infectés en les préparant ailleurs. On sait en outre qu'il n'aime pas l'harmonie , et que l'harmonie ne peut avoir lieu que par le secours de l'air ; et , en effet , il ne cherche continuellement qu'à établir et propager le désordre dans l'harmonie universelle de la nature astrale , aérienne , et terrestre.

Cet ennemi a grand soin aussi de nous occuper d'œuvres nulles , afin de nous obliger par là à les recommencer et à les répéter sans cesse jusqu'à l'épuisement de nos forces et de nos moyens , ce qui arriveroit si l'action vraie ne se mêloit pas de son côté à nos œuvres , et ne régénérât pas nos moyens et nos forces.

Les œuvres personnelles et habituelles de cet

ennemi, sont donc encore plus nulles que les nôtres, puisqu'il n'y a point d'action vraie qui les soutienne; aussi ne pouvons-nous pas nous faire l'idée de son néant, de sa pénurie, et de ce que l'on peut appeler sa vanité ou son vide.

Dieu est l'opposé, et par la même raison de notre mélange actuel, nous ne pouvons pas nous faire l'idée de la plénitude de ses œuvres divines; qu'autant que nous aurons rétabli la plénitude de notre être, qui est le seul qui, parmi toutes ses créatures, en puisse faire ici bas la vivante épreuve.

Si les effets positifs de l'iniquité ne se faisoient pas sentir à l'homme, à celui même qui seroit au rang des plus profonds spéculateurs, il la regarderoit comme n'étant qu'une histoire, et il faut que nous sachions par expérience que c'est une puissance.

Or, l'horreur de la situation de l'ennemi, c'est que c'est dans sa propre volonté que réside cette puissance-là, et que sa volonté est soumise elle-même à cette puissance qu'elle s'est créée et engendrée, ce qui fait que nous ne devons pas être plus tranquilles auprès de lui, que nous ne le serions au milieu d'une troupe de chiens enragés, qui, par leur état de rage, ne pourroient s'empêcher de chercher à mordre.

Mais plus nous sommes convaincus que l'iniquité est une puissance, plus nous devons comprendre que ce n'est aussi que par une puissance que nous pouvons la vaincre et la soumettre, et non pas par de simples discours et par des livres.

Toutefois, pour ceux qui, quoiqu'étrangers peut-être aux vérités que nous exposons, ne leur sont cependant point assez opposés pour les nier, nous dirons que l'ennemi ne prend point la forme des animaux purs, dans les œuvres matérielles qu'il fait ou qu'il projète de faire en nous, et qui se manifestent soit à notre mort, soit par les tableaux qui nous sont quelquefois présentés de notre état pendant notre vie; il ne peut, dans ces cas-là, agir que dans la mesure de son action fausse, et n'employer, par conséquent, que les formes des animaux qui sont en correspondance avec cette action.

Mais il peut prendre la forme de ces animaux purs, dans les épreuves spirituelles et les incorporisations extérieures, par lesquelles il essaie de tromper et de séduire ceux qui ne se tiennent pas sur leurs gardes. Un des moyens de le juger et de le connoître dans ces circonstances, c'est le peu de permanence de ces mêmes formes, et la variation à laquelle elles sont assujéties, attendu que cet ennemi n'a pas le droit de s'emparer à poste fixe, des actions pures et régulières, sans quoi la convention éternelle seroit renversée.

Or, elle n'a été qu'un peu couverte de nuages par le péché primitif et par les péchés secondaires; et le régulateur suprême la maintient dans son exactitude, avec une constance assez remarquable, pour que l'œil attentif puisse la reconnoître partout et dans tous les cas.

Nous livrons ceci à l'intelligence humaine, qui en tirera le profit qu'elle pourra. Comme nous

parcourons le cercle des choses , nous ne pouvons nous dispenser d'offrir un extrait de tout ce qui est renfermé dans leur enceinte.

La clef de la science.

ELLLE consiste dans une secrète alliance entre le grand pasteur et nous , par laquelle il s'établisse entre nous deux une convention , un mot d'ordre et de reconnaissance , au moyen duquel nous puissions nous rapprocher au milieu des multiplicités et des divisions de la région passagère , et nous unir dans tous les instans , pour ne faire société qu'avec nous , et nous retrouver toujours ensemble , au milieu de cette multitude de nations étrangères , qui ne peuvent entendre notre langage.

Nous pouvons même faire plus par cette convention , que l'on ne fait par son image dans les guerres politiques ; nous pouvons passer sains et saufs au milieu de nos ennemis , et nous dérober à leurs yeux sans qu'ils le sachent , comme fit Élizée envers les troupes de Bénadad , roi de Syrie.

Ainsi , toute notre occupation doit consister à nous appeler l'un et l'autre continuellement par cette secrète alliance et par notre mot de convention. Notre pensée ne doit porter que sur ce seul point , parce que nous sommes sûrs que si nous y sommes réellement fidèles , tous les mouvemens qui en résulteront et que nous aurons à suivre , seront dans l'ordre et dans une juste mesure.

A ce sujet il est bon d'observer quelle a été universellement la marche de l'esprit de vérité, envers les hommes ; c'est sans doute de commencer auprès d'eux par être plutôt œuvres que parole, comme nous l'avons remarqué précédemment ; mais c'est aussi de ne les appliquer eux-mêmes à l'œuvre qu'après les avoir préparés par l'instruction, par les principes et par la loi.

C'est pour cela que le premier homme reçut sa loi et tous les secrets de son alliance divine, avant de marcher à l'œuvre, pour laquelle il avait reçu la naissance divine et spirituelle-temporelle.

C'est pour cela que Noë reçut toute son instruction, avant d'opérer de la part de Dieu, sur la terre coupable, le jugement par l'eau, en raison du crime qui avait été commis contre l'élément eau, ou le principe de toute corporisation.

C'est pour cela qu'Abraham, Jacob, Moïse, reçurent chacun des instructions divines, avant de procéder à l'œuvre de leur élection.

C'est pour cela que le peuple hébreu reçut la loi sur Sinai, avant d'aller conquérir la terre promise.

C'est pour cela que ce même peuple a été instruit par les prophètes, avant de voir s'accomplir dans son sein, l'œuvre de la réparation universelle.

C'est pour cela que le Christ a préparé ses apôtres par ses instructions, ses œuvres et son exemple, avant de leur dire d'aller prêcher.

C'est pour cela que le genre humain ne cesse de recevoir des instructions pour se préparer au

combat final, qui sera la plus grande des œuvres que la famille humaine ait à opérer dans le tems.

Enfin, c'est pour cela que les sages de tous les pays et de toutes les élections, soit directes, soit indirectes, doivent être préparés par de vastes et longs enseignemens, avant d'entrer en exercice.

Ces observations peuvent tenir en garde contre les nombreux inspirés et prophètes, qui se sont élevés en différens tems, et particulièrement de nos jours. Je les vois entrer tout de suite en œuvres, avant d'avoir fait leur séminaire ; je les vois enseigner, avant d'avoir reçu la tradition des principes et avant de les avoir sondés ; je les vois puiser ces principes dans les faits et dans les communications, tandis que ces faits et ces communications doivent être soumis au jugement des principes.

Il n'est donc pas étonnant que leurs édifices ne soient pas solides, et qu'on les voie si fréquemment s'écrouler, puisque ce n'est pas une instruction bien ordonnée, qui en est la base.

La médecine universelle.

COMME l'amour de la sagesse éternelle, pour sa production, est infini, elle n'a pu manquer à présenter à l'homme, dans son état de misère, un remède universel, qui pût lui aider à s'en délivrer ; et cependant comme elle n'a pu suivre que les lois du tems, en lui offrant un semblable remède, il faut qu'en le lui présentant, elle se soit conformée à la loi qui suit tous les remèdes, et

qui fait qu'ils sont toujours , ou doivent être plus actifs que le mal ; qui fait enfin que ces moyens curatifs , soit les vomitifs , soit les caustiques , soit les opérations chirurgicales , nous causent pour le moment des douleurs plus graves que celles de nos maux.

C'est donc à dire qu'elle a dû nous proposer de supporter une douleur plus forte que celle de notre propre situation malheureuse , ou une affection plus pénible encore que celle que nous cause notre triste existence spirituelle-humaine , au milieu de l'abîme terrestre que nous traversons.

Or , ce remède plus déchirant , cette douleur plus forte , cette affection plus pénible , est précisément la tâche qui attend l'homme quand il est employé à l'œuvre : c'est à la fois la chose qu'il doit faire et qui doit le guérir , et lui faire éprouver un mal assez grand pour lui faire oublier tous ses maux.

Voilà comment la sagesse sait concilier son propre intérêt avec la guérison de l'homme ; voilà la véritable médecine universelle.

Je n'expose pas ici en quoi consiste cette espèce de douleur , parce que les hommes en sont si loin qu'ils ne me croiroient pas. Je l'ai exposée rapidement et presque imperceptiblement dans d'autres endroits de mes écrits : les yeux perçans m'auront saisi ; ce que je dirois de plus seroit inutile aux autres ; mais autant je puis assurer que ce remède est infail-
liblé pour nous guérir de tous nos maux spirituels , autant j'affirme qu'il n'y a que lui qui ait cette propriété.

Il y a en outre un secret sûr pour que ce remède ne tarisse jamais , et pour qu'il puisse universellement encourager ceux qui se désespèrent , ou qui sont paresseux.

Ce secret est de se dire qu'après avoir fait usage du remède dans une circonstance , une autre circonstance nous attend pour le mettre en pratique de nouveau , parce que les besoins de notre maître ne cessent point , et que c'est là principalement que doit s'appliquer le passage d'un de nos écrivains , qui veut empêcher un homme de se tuer , tant qu'il lui reste une bonne œuvre à faire.

Car , ces besoins de notre maître ne cesseront pas même après que le tems sera entièrement effacé , quoiqu'alors nos douleurs le soient aussi , attendu que ce maître aura éternellement le besoin de l'amour.

Les douleurs et contrariétés spirituelles que nous recevons partiellement et journellement sur la terre , soit de la part de l'ennemi , soit de la part de nos lois astrales - particulières , soit de la part des hommes , sont l'école et l'apprentissage qu'on nous fait faire , pour parvenir au sentiment des douleurs de notre souverain et divin maître , qui ne sont autre chose que celles de l'universelle charité divine.

C'est par là que nous pouvons nous faire une idée de ses souffrances , et obtenir la faveur d'y participer : car ce n'est que par là que nous pouvons nous nommer ses frères ; jusque là nous ne sommes que ses enfans ou ses pupilles : bien heureux quand nous ne sommes pas ses ennemis et ses bourreaux !

Véritables droits de l'homme.

J'AI dit, dans l'un de mes écrits, que l'homme étoit la prière de la terre. On peut découvrir dans ces paroles les véritables droits de l'homme, qui, d'après le modèle éternel, n'est rien moins que le mercure spirituel de ce monde, et peut réactionner le souffre divin, et le rapprocher et le réunir ici bas à toutes les substances spirituelles-désordonnées dont ce souffre divin est séparé.

Oui, l'homme régénéré a le droit de faire monter jusqu'à Dieu les cris des malheureux mortels, et l'expression des misères et des calamités de la terre, comme il a le droit d'obtenir du ciel une réponse satisfaisante et des promesses consolatrices, et de les rapporter à ses tristes concitoyens.

Il a le droit, comme cela fut accordé à Jérémie 1 : 10., de citer spirituellement à son tribunal les mauvais rois ou les mauvais génies des nations, de les lier dans la privation, comme les souverains politiques le font dans leurs guerres humaines, qui ne tombent, les trois quarts du tems, que sur des déplacemens, changemens, remplacement d'autres individus à la tête des gouvernemens.

Il a le droit de faire descendre d'en haut de meilleurs rois ou de meilleurs génies sur les peuples, pour les administrer selon la justice, et leur procurer la paix de la sagesse et de la vérité ; privilège dont les pontifes chrétiens ont outrageusement abusé, en se prévalant de leurs titres, et en n'exer-

çant qu'un simple pouvoir humain et figuratif, et encore, sur l'ordre purement terrestre et politique, au lieu d'exercer un pouvoir vif sur l'ordre vif des choses de l'esprit, comme c'étoit l'intention de la loi originelle de l'homme.

Il a le droit de combattre par l'esprit toutes les puissances visibles ou invisibles, humaines ou sur-humaines, qui peuvent attaquer les peuples.

Il a le droit d'être le ministre et le représentant du Dieu suprême sur la terre; comme tel, il a le droit d'être admis à la confiance la plus intime de ce suprême Dieu, et de pénétrer à toute heure et à tout moment dans ses demeures les plus secrètes; vérité dont certains officiers des rois terrestres répètent sensiblement la figure, par les privilèges qu'ils possèdent d'entrer à leur gré dans l'intérieur du palais de leur maître, et même par les marques ostensibles qu'ils portent de ces privilèges.

L'homme a le droit d'aborder ainsi le souverain suprême, pour appeler ses regards sur les désordres et les maux spirituels des êtres.

Car Dieu est tellement épris de sa propre beauté, et de ses délicieuses qualités et *vertus*, que tout ce qui n'est pas lié à leur ravissante harmonie, lui est comme étranger; et l'homme de l'esprit, en se ramenant à sa sublime simplicité naturelle et divine, a le droit de réveiller Dieu, pour ainsi dire, de cet enivrement divin, pour l'avertir des préjudices que souffre son image extralignée, et de le déterminer à venir promptement la secourir et la tirer de l'angoisse où elle se trouve, soit

individuellement, soit comme peuple, soit en général, et comme famille universelle.

Les personnes intelligentes concevront ici que cette loi a lieu principalement pour les régions coagulées, comme est ce monde terrestre, tandis qu'elle est moins nécessaire dans les régions limpides, telles qu'étoit la circonscription des anges rebelles. Aussi Dieu fut-il averti directement de leur rebellion, au lieu que, depuis leur chute, il établit l'homme auprès d'eux comme son ministre, et que, depuis la prévarication de l'homme, il a daigné conserver encore ce même ministère à l'homme auprès des hommes.

Il ne faut pas confondre non plus ce privilège de l'homme, avec le sublime pouvoir des ministres purs et sans péché, qui ont servi de voie de communication à Dieu, entre le regne intérieur et le regne extérieur, antérieurement à toute prévarication, soit spirituelle, soit humaine.

L'homme étant placé dans la région altérée, ne peut transmettre au maître divin que la connoissance des maux et des désordres, afin d'en obtenir le soulagement et le pardon; au lieu que les ministres purs et sans péché dont nous parlons, habitent les régions de l'ordre et de la lumière; ainsi, ils transmettent au suprême souverain la connoissance de ce qu'il y a de bien dans les créatures, pour leur en obtenir la récompense; et ils lui transmettront, à la fin des tems, la connoissance de tout ce qu'elles auront opéré de salutaire dans cette région terrestre, et dans les autres régions que nous ne voyons point.

Cependant, l'homme ne peut être admis à la jouissance de ses véritables droits, qu'autant qu'il est rentré dans la ligne de vie dont la chute l'a fait sortir, et il ne peut rentrer dans cette ligne de vie qu'autant que l'éternelle parole a fait en lui sa résurrection; et pour que cette parole fasse en lui sa résurrection, il faut qu'il exerce soigneusement et journellement sa parole à son véritable usage, s'il veut qu'elle parvienne en lui à un état d'activité permanent et efficace, sans lequel il est loin de sa destination, et ne fait à tout instant que des œuvres de mort.

Car le droit réel de l'homme est enfin de devenir, dans sa mesure, un véritable Christ, et d'être ordonné comme lui par la consécration éternelle du Dieu suprême, pour être un médiateur et un restaurateur des désordres dans l'espèce humaine et dans la nature; c'est de se remplir, comme le Christ, de l'ardente soif de la justice; c'est de désirer, comme lui, que le douloureux baptême s'accomplisse, comme étant le seul qui puisse avancer le règne divin, et nous faire rentrer dans la maison de notre père. Sans cela, on peut bien se donner le nom de chrétien, mais on ne peut pas prétendre à celui de frère du Christ.

Or, il n'y a rien de plus difficile que de devenir le frère du Christ; car, avant d'arriver à ce haut terme, il faudroit commencer par recouvrer notre vrai titre d'homme, et tout nous apprend qu'il n'y a eu réellement, jusqu'à présent, qu'un seul homme dans le monde, et que cet homme a été Jésus-Christ lui-même, parce

qu'il est le seul qui ait été l'homme de la volonté.

Les autres ne sont hommes que par la chair, le sang, les ténèbres, l'amour propre et individuel; ou bien, quand ils sont hommes selon l'esprit, ils ne le sont que temporellement et partiellement. Jésus-Christ est le seul qui l'ait été universellement; aussi, il est le seul qui puisse nous rendre hommes, soit partiellement, soit universellement, comme lui.

C'est même de là que dérive une merveille inconnue dans le christianisme, et qui consiste à ce que, par la virtualité de celui qui, jusqu'à présent, a été réellement le seul homme sur la terre, nous pouvons être, même pendant notre vie, ce que le Christ n'a pu être complètement qu'après sa mort, c'est-à-dire que nous pouvons être, dès ce monde, des hommes divinisés et unis, pour l'éternité, avec le principe.

Il y a une intelligence bien profonde à retirer de ces réflexions, c'est qu'il seroit possible aux hommes, par les rapports qui peuvent se trouver entre le Christ et nous, de se démontrer la réalité de la venue de Jésus-Christ, et voici comment on y parviendrait :

Il n'y a que les puissantes affections du Christ qui puissent nous remplir complètement, et contrebalancer en nous toutes les affections dépravées qui nous abusent pendant la vie, et même toutes les vertus fausses qui servent de base et d'aliment universel au monde; enfin, tous les maux physiques, moraux, naturels, civils et politiques, aux-

quels nous sommes exposés pendant notre séjour sur la terre.

Si, par l'expérience que le véritable homme de desir en peut faire, il est convaincu que tel est le privilège du Christ envers l'homme, et qu'il sente, par le fait, que nulle autre puissance n'a le pouvoir de lui rendre ce service, et que cependant, ce soit un service qui lui soit réellement rendu, quand il a le bonheur de persévérer avec constance dans la poursuite de sa renaissance, ce sera sans doute alors une démonstration positive que le remède est venu, puisqu'il obtient sa guérison.

Homme réfléchi, pèse ce que je te présente ici ; et toi, homme encore novice dans la sagesse, songe que ce ne sera point par des voies particulières que tu deviendras frère du Christ, quelque spirituelles qu'elles soient ; ce ne sera qu'en te renouvelant perpétuellement et en détail, tant extérieurement qu'intérieurement, que ce torrent immense et sanctificateur viendra t'insonder et t'absorber en lui.

Erreurs des ministres de la nouvelle loi.

Les pasteurs de la nouvelle loi disent que les miracles ne sont plus nécessaires, puisque l'église est établie. Ceci, au fond, est une idée vraie, mais mal appliquée. Il est sûr que toutes les merveilles de l'ancien et du nouveau testament n'avoient pour but que de nous amener au royaume

de la liberté divine, ou à l'entier exercice de nos droits ; ordre de choses dans lequel, en effet, nous n'aurions plus eu besoin de miracles, puisque nous aurions joui naturellement et pleinement de la vérité, de la lumière et de l'intelligence qui sont les trésors de la véritable église.

Mais nos pasteurs ont pris leur regne pour celui auquel nous aurions dû parvenir. Ils ont fait rétrograder le troupeau avec le même aiguillon avec lequel ils auroient dû le faire avancer ; et c'est avec les armes de la lumière qu'ils nous ont retenus dans l'obscurité.

Toutefois, je veux croire que c'est avec bonne-foi qu'ils se sont conduits ainsi. Néanmoins, ils devoient voir que la clef de la science, que le Christ avoit apportée, étoit une clef lumineuse, et qui ouvroit toutes les barrières ; et avec cette seule idée, ils auroient pu s'apercevoir de toutes les erreurs subséquentes qui ont résulté de leur erreur première.

Car, il seroit contraire à la raison de prétendre que se passer de miracles, cela veuille dire qu'il faille se tenir au-dessous, et non pas s'élever au-dessus de ces merveilleux moyens.

L'évangile avoit bien dit : heureux ceux qui croient sans avoir vu ! c'est-à-dire : heureux ceux qui, par l'esprit de l'ame, ont senti, connu et goûté le don ineffable que l'amour divin avoit fait au monde ! mais il avoit si peu annullé les miracles, qu'il les annonce comme les signes des dons qui seront accordés à ceux qui croiront à l'envoyé divin, ou à l'attendu des nations.

Il disoit donc par là que celui qui croyoit sans les miracles, étoit plus avancé que celui qui avoit besoin des miracles; mais le plus renferme le moins; et Jésus-Christ n'a engagé à croire sans les miracles, que parce qu'il avoit aussi le pouvoir de faire croire par des miracles, ceux qui n'auroient pas pu croire sans cela; et c'est par ce double pouvoir qu'il étoit l'accomplissement de la loi, mais qu'il ne détruisoit point la loi.

C'est pour cela qu'il rappeloit sans cesse les œuvres de l'ancien testament, et qu'il a scellé publiquement sur le Thabor son indissoluble alliance avec Moïse, en montrant par là que, s'il donnoit plus que Moïse n'avoit donné, il étoit bien loin de suspendre ce grand ministre de la loi des œuvres miraculeuses.

Lors donc que nos pasteurs prétendent que les miracles sont inutiles, ils devroient d'abord ne tenir un pareil langage qu'après nous avoir portés plus loin que la loi de Moïse, et ils nous ont fait reculer beaucoup en-deçà, excepté que, pour ce qui tient au temporel, aux dîmes et aux biens terrestres, ils se sont cramponnés plus que Moïse même à la loi lévitique qu'ils nous donnoient comme étant passée.

Secondement, ils auroient dû au moins se réserver quelques rayons de cette loi vive des miracles, pour éclairer dans l'occasion ceux dont la foi auroit eu encore besoin de ce soutien.

Ils n'auroient pas dû exposer le troupeau à croire que toute l'œuvre du réparateur se bornoit à la pratique de quelques institutions, et à l'établissement

des pasteurs , dans des possessions mondaines et territoriales , qui sont elles-mêmes si contraires à l'esprit de l'instituteur qu'ils nous prêchoient.

Ils n'auroient pas dû l'exposer à croire que l'établissement des bénéfices étoit tout l'objet que la puissance divine s'étoit proposée en se manifestant sur la terre ; que dès que ces choses étoient établies , elle n'avoit plus rien à faire de visible en ce monde , et qu'ainsi les miracles n'étoient plus nécessaires.

Il est bien vrai que les miracles n'étoient pas nécessaires pour cela , car , ce ne sont pas les miracles qui les ont établies ; il ne faut pas non plus de miracles pour les conserver , il ne faut que le même esprit d'astuce et de cupidité qui les a fondées ; car , c'est une loi que , dans toutes choses , l'origine , le cours et la loi de conservation sont du même genre.

D'après ces courtes réflexions , on ne peut s'empêcher de dire que les prêtres chrétiens ont fraudé la loi de Moïse , en ce qu'ils s'en sont arrogé les avantages temporels , sans mettre en jeu la moindre de ses virtualités ; et qu'ils ont fraudé aussi la loi du Christ , en ce qu'ils ont voulu la faire croire en n'en prenant ni n'en montrant point l'esprit , et en disant que , puisque l'église étoit établie , les miracles étoient inutiles , tandis que ces pasteurs nous avoient ramenés , par leur marche rétrograde , à la loi de Moïse , qui n'étoit que la loi des miracles. C'est par ces contradictions qu'ils se sont perdus. Tout royaume , divisé d'avec lui-même , doit se détruire.

Ils se sont perdus aussi en transposant l'esprit

des principales institutions mêmes sur lesquelles repose tout l'édifice du christianisme.

L'eucharistie, par exemple, étoit une voie ouverte par le réparateur, pour monter de l'ordre sensible à l'ordre vif de la parole qui s'étoit établie sur toutes les régions purifiées par l'œuvre de la restauration, comme elle s'établissoit sur le pain azime, par la cérémonie en question; aussi, le réparateur disoit-il, à ce sujet, que la chair et le sang ne servoient de rien, et que ses paroles étoient esprit et vie.

Nos pasteurs ont transposé et réduit l'esprit de cette divine institution, en concentrant son sens général dans la formule cérémonielle qui n'en est que l'extrait; en concentrant son esprit universel et vaste comme l'infini, dans ce qui ne devoit lui servir que de support, et sur-tout dans le mode externe et réglementaire, c'est-à-dire, dans une limite si étroite que cet esprit de l'institution même ne peut s'y étendre ni s'y procurer tous les développemens qu'il desire; enfin, en faisant d'une institution de bienfaisance, et d'une loi gratuite, remise à la libre disposition de l'homme, une institution de rigueur.

Ils se sont perdus en faisant eux-mêmes, de cette institution, un usage si multiplié, mais si monotone dans ses variétés, que cet esprit qu'elle devoit faire croître et s'élever dans les éternelles progressions, n'a cessé d'aller en rétrogradant, par une suite de cette monotone intempérance même, et a fini souvent par laisser et le pasteur et le troupeau dans l'aridité des déserts.

C'étoit un talent que la sagesse divine avoit livré à l'intelligent et industrieux amour de l'homme , et qui , comme tous les talens , ne pouvoit produire que par une libre culture ; mais ce talent , ils ont eu peur de le perdre , et au lieu de le mettre à la banque , ils l'ont enveloppé , ils l'ont serré , ils l'ont enfoui , et cependant , ils ont fait en même tems tous leurs efforts pour composer avec cette institution-là , ainsi réduite , toute la foi des nations.

Ils devoient voir que cette institution-là pouvoit en effet venir de la foi , conduire à la foi , servir même de siège à la foi , comme étant un des germes de la foi , mais qu'elle n'étoit pas la foi , puisque l'évangile et toute l'écriture étoient remplis des œuvres miraculeuses et des prodiges de la foi , avant que cette institution eucharistique fût établie.

Ils se sont perdus , en réduisant également le pouvoir de lier et de délier les péchés. C'étoit dans le spirituel , c'étoit dans les correspondances supérieures et de tout genre , qu'il étoit réellement important d'apprendre à discerner , et de lier ou délier les pécheurs , pour manifester la gloire du principe , pour inspirer aux nations le respect qu'elles lui doivent , et pour opérer la détention ou l'élargissement du coupable.

Mais les pasteurs qui perdoient chaque jour ce discernement spirituel , l'ont remplacé par le discernement matériel ; par le discernement des viandes , des tems , des jours , des heures , et de cent mille autres points de détail et d'opinion , qui n'ont

fait qu'absorber le fond de plus en plus ; et c'est sur les contraventions à ces sortes de discernemens que les pasteurs ont établi l'exercice de leur pouvoir de lier et de délier.

Après avoir ainsi réduit le discernement de ce qui doit être du ressort de cette puissance , ils ont réduit grandement aussi l'exercice de cette puissance elle-même , et l'ont éloignée d'autant de l'esprit et de la source dont elle dériveroit , c'est-à-dire qu'ils n'ont gardé qu'une moitié de cet esprit, savoir : celle qui renferme le pouvoir de retenir et de remettre les péchés , et qu'ils ont laissé l'autre moitié , savoir : celle qui renferme le pouvoir de les connoître , ainsi que l'ont possédée ceux dont ils sont les successeurs.

Cependant , l'une eût été aussi importante que l'autre à conserver , et elles pouvoient entrer au nombre de leurs droits , après avoir fondé et consacré cette institution , comme elles y entroient avant qu'elle fût établie et transformée en règlement ; ce qui a fait penser quelquefois que , dans la main des hommes , ce sont les institutions qui sont le plus contraires à l'esprit primitif des institutions même.

En effet , avant que l'institution de retenir et de remettre les péchés fût établie publiquement en régime obligatoire , Saint-Pierre confessa fort bien Saphire et Ananie , et il montra qu'il possédait les deux moitiés de la puissance , qui devroient faire la base de l'institution ; car , par l'une , il connut successivement le mensonge des deux époux , et par l'autre , il leur infligea successivement leur pénitence , en leur déclarant qu'ils

alloient mourir , pour avoir menti à l'esprit ; et à l'instant , ils moururent , et on les porta en terre.

Le prophète Elisée , long-tems avant Saint-Pierre , avoit fort bien confessé son serviteur Gîézi ; car , par la première moitié de sa puissance , il connut l'avarice et la fausseté de ce serviteur , qui , sous le nom de son maître , avoit été escroquer de l'or et des habits à Naaman , que le prophète avoit guéri de la lèpre , et par la seconde de ces puissances , il fit tomber sur le coupable la lèpre dont il avoit guéri Naaman.

Enfin , bien plus anciennement encore , Dieu exerça le vrai modèle de la confession envers Adam et Eve , dans le paradis terrestre , en disant à Adam : d'où avez-vous su que vous étiez nu , sinon de ce que vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avois défendu de manger ? et en infligeant sur l'homme et la femme , une pénitence qui dure encore , et qui durera jusqu'à ce que ce monde figuratif soit effacé.

Je ne parle point d'une autre distraction qu'ont eue nos pasteurs , quand ils ont infligé aux pécheurs la prière pour pénitence , tandis que , dans son vrai sens , la prière ne peut réellement être qu'une récompense ; je n'en parle point , dis - je , parce qu'avant d'arriver à la prière qui est une récompense , il faut passer par la prière de la servitude et de la douleur , et que c'est probablement de celle-là qu'ils ont voulu parler à leurs pénitens.

Je suis bien loin aussi de vouloir atténuer en rien l'usage de ces deux institutions , dont je viens

de parler , quoiqu'ils les aient réduites à d'étroites mesures. Elles peuvent encore être trop utiles dans cette limite même resserrée , pour que je veuille arrêter le bien qu'elles peuvent faire ; car , les sages restauratrices ont l'attention de se graduer selon toutes les proportions des besoins et de la foi des hommes.

Résumé.

IL faut se rappeler sans cesse que si l'homme n'avoit pas en lui un miroir vivant , qui lui réfléchit tous les objets , de quelques classes qu'ils soient , il ne seroit pas porté , comme il l'est , à tout sonder , à tout connoître , à tout embrasser.

Il faut s'assurer de la différence saillante que l'homme trouve en lui-même , entre ce miroir vivant qui lui apprend tout , et son être purement sensible et matériel qui ne lui apprend rien , qui ne connoît rien , qui ne retient rien.

Il faut reconnoître que le pouvoir de cet être vivant sur mon être purement sensible , est un pouvoir actif , par lequel j'imprime et fais naître dans cet être sensible , des propriétés , des dons , des talens pratiques , qu'il n'auroit pas par sa nature.

Il faut observer que le pouvoir de cet être sensible sur mon être pensant , est un pouvoir passif ; qui peut bien en obstruer les facultés , comme cela lui arrive souvent dans les maladies et autres désordres ; mais qui ne crée jamais ces facultés dans

cet être pensant et *vivant*, et par conséquent lui est très inférieur ; puisque , par ce moyen , l'un a des droits qui sont absolument inconnus à l'autre.

Il faut enfin rejeter , comme une erreur principale , l'opinion qui veut que nos sens soient le principe de nos idées , tandis qu'ils n'en sont que les organes et le moule , comme la terre est le matras des fleurs et de tous les végétaux ; mais ne pourroit pas les produire , et encore moins les créer si on n'en semoit pas les germes en elle.

Ces principes posés et adoptés d'une manière imperturbable , il faut se souvenir que l'être qui pense en nous , est le seul miroir qui nous réfléchisse complètement , les diverses qualités de la source universelle d'où nous sortons , et de laquelle provient également tout ce qui existe.

C'est ce qui m'a fait dire si souvent qu'il est impossible de prouver Dieu d'une manière solide , qu'autant qu'on a d'abord prouvé irrévocablement l'ame de l'homme.

Car , il n'y a qu'elle qui l'en réfléchisse toutes les plus importantes qualités , et qui nous apprenne par le contact qui s'en fait en nous , qu'il y a hors de nous et au-dessus un être doux , juste , intelligent , vivifiant et vivant , dont le caractère dominant est l'amour et la sainteté , attendu que l'impression que ce mot et ce sublime sentiment opèrent en nous , est la plus imposante des affections que nous puissions éprouver , quand nous avons le bonheur de parvenir jusqu'à elle , et de ne pas la laisser s'éteindre , lorsque nous avons été assez heureux pour la sentir.

C'est pourquoi il faut constamment s'attacher à regarder simplement la nature comme un agent circonscrit dans son œuvre, et comme le témoin d'une grande puissance, qui l'a créée et qui la dirige ; mais non ; comme le témoin d'une puissance libre et sainte : car cette nature n'a rien en elle, qui réfléchisse et qui sente la sublime affection de la liberté et de la sainteté de Dieu, et ce privilège est réservé à l'ame humaine.

Voilà pourquoi il est si nécessaire d'appuyer, avec une constance opiniâtre, sur l'existence de cette ame humaine.

Voilà pourquoi aussi ceux qui ne veulent ou ne savent prouver le Dieu saint et complet, que par le témoignage des choses physiques, remplissent si mal leur objet, et manquent si souvent leur but ; d'autant que ce n'est point la gloire de Dieu que les cieux racontent, comme le dit la traduction des psaumes, mais seulement la gloire de l'esprit ou de la puissance, comme le dit le texte.

Enfin, on peut dire à la rigueur que l'intelligence humaine se peut démontrer à elle-même la nécessité de l'existence de Dieu, puisque s'il n'y avoit pas eu éternellement la substance de l'être éternel, et le facteur nécessaire pour la modifier, il n'y auroit rien. On peut dire aussi que la nature peint la qualité puissante de ce Dieu suprême ; mais que l'ame en peint toutes les autres qualités : car, elle est née dans le sein de leur immensité et de leur universalité.

Après ces premiers pas, il faut pénétrer attentivement dans l'ame humaine, et voir que si son

privilege est de réfléchir complètement les diverses qualités de la source universelle de tous les êtres et de toutes les affections, notre vraie nature seroit d'être continuellement et universellement stimulés, vivifiés, dirigés, activés par la divinité même qui devroit être notre perpétuel moteur dans toutes nos pensées et dans tous les actes de notre existence, comme nous voyons que le suc de la terre n'abandonne pas un instant les canaux des plantes, et qu'il dirige sans cesse tous leurs progrès et tous leurs mouvemens.

Enfin tout nous engage, d'après les principes ci-dessus, à croire que nous devrions, par les droits de notre être, faire *un* avec la divinité, et participer à toutes ses œuvres, et cela sans interruption, sans fatigue, sans subir les ennuyeuses progressions du tems, et sans nous traîner dans les humiliantes lenteurs de l'espace.

Quoique le fait réponde si peu à la sublimité de ces privilèges, il n'en sera pas moins vrai que l'homme qui s'observera de bonne foi, conviendra que l'espèce humaine a une tendance continuelle à les atteindre et à paroître en jouir; et il lui suffira de jeter un coup-d'œil sur toutes les œuvres et sur tous les desirs de l'homme, pour voir qu'il s'efforce par-tout de vaincre ou de paroître avoir vaincu les obstacles qui le retiennent dans la privation sur ce point, et que c'est sur cela que se fondent toutes les industries humaines, toutes les dissimulations de l'hypocrisie, et tout le mécanisme social, soit général, soit particulier.

Lorsque ces principes seront sentis et avoués,

il faudra donc reconnoître qu'autant il sont solides et incontestables, autant il est incontestable aussi que nous sommes dans une situation qui fait avec eux un parfait contraste.

En effet, au lieu de ces lumières certaines dont nous devrions jouir, notre carrière scientifique est comme un gouffre où nous entassons continuellement des axiômes, des méthodes industrielles, et de spécieux systèmes, sans jamais le combler, et où nous ne semblons occupés qu'à composer de longues listes de nomenclatures, avec lesquelles nous essayons de remplir le vide de notre esprit, et que nous multiplions à mesure que ce vide augmente, de façon que nous pouvons dire que nous tendons sans cesse au terme, mais que nous n'y arrivons jamais.

Nos actes et nos mouvemens spirituels, au lieu d'être l'effet rapide et subit de nos pouvoirs, ne sont que le résultat d'un échaffaudage de ressorts, qui décèle hautement notre impuissance.

Nos desirs, au lieu d'avoir en eux un moyen analogue à leur vivacité, languissent dans une privation habituelle, qui leur prouve que ce n'est pas dans l'état où nous sommes, que se trouve l'exercice des droits qui devroient nous appartenir : car, le vrai caractère de l'esprit, et d'un esprit qui est heureux et libre, est que ses desirs (au moyen de ce qu'ils sont vrais et purs) aient une vertu efficace, qui leur donne le droit d'être satisfaits à l'instant où ils sont formés.

Enfin, on reconnoitra que si nous apercevons bien cette fameuse loi, par laquelle il est certain

que l'ame humaine est le seul être sur la terre , qui ne puisse vivre que d'admiration et d'adoration, nous voyons bien aussi combien nous sommes loin ici bas de remplir constamment cette loi , puisque nous ne sommes environnés que d'objets nuls ou ténébreux pour nous , qui ne parlent point , et qui ne peuvent en effet satisfaire notre besoin d'admirer et d'adorer , puisque nous ne les comprenons pas , et qu'ils ne descendent point jusque dans les profondeurs de notre être ; de façon qu'au lieu de nous trouver dans une situation conforme à tous les principes posés ci-dessus , nous pouvons dire que nous sommes au contraire dans une torture universelle , puisque nous sommes dévorés de besoins dans tout notre être , et que nous n'avons aucun moyen de les satisfaire.

Quand , par une infinité d'autres observations qui sont également à la portée de tout le monde , on ne doutera plus de l'altération de l'espèce humaine ;

Quand on sera bien sûr que nous sommes tous des prisonniers ici bas , puisque notre corps matériel est pour nous une barrière et un obstacle continuel aux développemens de notre esprit ;

Quand on se sera convaincu que toutes les propriétés des substances physiques , sont également emprisonnées dans la nature , et comme dans un désordre universel ;

Quand on réfléchira que les prisons naturelles ne peuvent pas être établies par le caprice et la méchanceté , comme le sont souvent les prisons artificielles , bâties par la main des hommes ;

Quand on observera en conséquence qu'il faut qu'il y ait une cause légitime, qui nous ait attiré cette tribulation, soit à nous, soit à cette nature, qui devoit nous servir d'apanage, tandis que parmi les tribulations humaines, il y en a beaucoup qui ne sont dictées que par la fureur et par l'injustice ;

Quand on se verra forcé de tirer de là la conclusion qu'il faut que notre espèce ait été dévoyée de sa ligne par elle-même, et qu'ainsi on ne peut imputer qu'à elle sa punition, puisqu'on ne peut imputer la cause du mal au principe suprême, qui est exclusivement le bien par essence, ni à la nature matérielle qui n'est pas libre ;

Quand, enfin, on sentira que ce principe suprême doit être incomparablement plus attaché à sa production ou à l'âme, que la mère la plus tendre ne peut l'être à ses enfans, on ne pourra guère se dispenser de tirer les inductions suivantes, savoir :

Que le principe suprême a étendu le mode de son affection, pour sa progéniture égarée, comme nous voyons qu'une mère tendre étend son amour sur son jeune enfant, qui s'est laissé aller à des fautes de son âge ;

Que cette extension a dû produire un puissant remède, composé, 1^{re}. de cette affection divine, pour sa production ; 2^{de}. de cette image originelle de l'homme, dont l'empreinte s'étoit altérée et que l'affection divine cherchoit, avec transport, à réparer ; et 3^o. d'une enveloppe qui pût servir de support à ce remède ; qui fût formée d'abord des

bases élémentaires, analogues à cette substance dans laquelle nous sommes emprisonnés, et qui parvint successivement jusqu'à être ce qu'est notre prison même, afin que le remède pût pénétrer par-tout ;

Que ce n'est là que ce que nous voyons se répéter tous les jours, où une mère tendre, ayant à guérir son enfant malade, met en œuvre son affection vive pour cet enfant ; unit dans sa pensée cette affection avec l'harmonie ou la santé, dont il est privé et qu'elle voudrait lui rendre ; et, enfin, attache tous ces mouvemens secrets sur des substances matérielles, analogues à la plaie de son fils ;

Que ce mode de restauration renfermoit ainsi à la fois, et le monde divin, ou Dieu lui-même, sous le nom de Jésus, qui est le grand nom des Hébreux, surmonté de sa couronne ; et le monde spirituel ou l'homme-esprit, sous le nom de Christ ; et le monde naturel, ou l'homme-corporel, sous le nom de fils de Marie, ce qui n'est que le véritable modèle de l'homme bien ordonné, puisque nous ne sommes tous qu'un monde spirituel renfermé dans un corps, et que ce monde spirituel, qui est nous, devrait perpétuellement et universellement être rempli et vivifié par le monde divin ;

Qu'au moment même où la chute a eu lieu, ce mode de restauration dût commencer à se former, comme l'amour de la mère éclate au moment où son enfant tombe ;

Que le principe suprême a chargé son amour de toute sa puissance, et lui a dit d'aller porter le

mode de restauration, dont l'univers et l'espèce humaine avoient besoin ;

Que nous devons, d'après cela, nous regarder comme universellement et perpétuellement environnés de ce puissant agent de restauration, qui nous est offert et qui nous accompagne par-tout ;

Que, dès-lors, il n'y a point de bornes à nos espérances, puisque celui que nous pouvons approcher, est dépositaire de la plénitude de la puissance du souverain être, et de la plénitude de son amour ;

Qu'ainsi c'est la faute des hommes, s'ils ne se réintègrent pas dans leur universalité originelle, puisque cette universalité s'est donnée toute entière à eux, et ne cherche qu'à opérer en eux, et à faire *un* avec eux, si ces malheureux hommes ne répétoient journellement la faute première, en dédaignant de leur propre mouvement cette universalité, comme leur chef ou la tige de leur race, l'a dédaignée dans l'origine.

Ceux qui, d'après tout ce qui précède, se trouveront disposés à admettre et à goûter ces vérités, ne courront donc aucun risque d'y ouvrir leur ame toute entière ; ils ne courront aucun risque à regarder cette organe suprême de restauration, comme étant le desir de Dieu ou la parole universelle, et par conséquent la racine de toutes les langues.

Ils sentiront que, par cette raison, Dieu a consacré et posé dans ce desir et sur ce desir, toute la puissance divine qui étoit nécessaire à l'homme, pour recouvrer ses droits, qui étoient divins et

universels, puisque Dieu nous avoit établis sur tous les ouvrages de ses mains.

Ils sentiront qu'en s'unissant à ce désir suprême, ils deviennent désir universel, eux-mêmes, et peuvent, par le souverain pouvoir de ce souverain agent, remplir la souveraine tâche qui a été destinée à l'homme, dès son origine.

Ils sentiront que s'ils ont la constance et le bonheur de s'unir intérieurement à ce souverain désir, ils s'uniront aussi à cette racine de toutes les langues, et pourront ainsi converser avec tout ce qui existe, puisque tout est langue, et avoir à la fois, par ce moyen, et la clé de toutes les sciences, et l'intelligence de l'objet de l'existence de tous les êtres, tant dans le monde primitif, que dans le monde secondaire où nous sommes.

Ils sentiront que ce qui fait que les savans dans les sciences humaines, n'arrivent point à ce but sublime qui seroit de connoître, c'est qu'ils ne desiront point, ou autrement dit, qu'ils n'aiment point ; et que, réciproquement, ils n'aiment point, parce qu'ils ne connoissent point, attendu que ne pas aimer, est la plus grande preuve de l'ignorance.

Ils sentiront que Dieu ne se donne ainsi aux hommes bien disposés et amis du vrai, que pour faire parvenir son désir dans toutes les régions, parce que la distance, ou plutôt la disproportion entre Dieu et ces régions, seroit trop grande, ce qui se vérifie dans un sens inverse, entre l'ange rébelle et la nature : car cette ange rebelle est séparé de la nature, et il se sert des hommes

passionnés et égarés pour faire parvenir ses mauvais desseins dans l'univers.

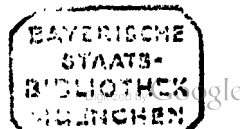
Ils sentiront qu'en devenant ainsi eux-mêmes le desir de Dieu, et ce desir de Dieu ne pouvant manquer d'avoir son accomplissement, leur destination doit être de faire parvenir par-tout à leur tour, dans leur cercle, ce desir de Dieu, ou de revivifier tout ce qui les entoure spirituellement comme corporellement, ce qui ne signifie autre chose, sinon que nous sommes appelés par ce mode de restauration, à remplir toute notre atmosphère, des virtualités du royaume même.

Ils sentiront que toute leur existence étant dévouée à cet emploi, il n'y a pas un moment de leur vie qui ne dût être occupé à cette œuvre restauratrice, et que c'est sur cette œuvre restauratrice, soit pour eux personnellement, soit pour ce qui est hors d'eux, que tous les instans de leur séjour sur la terre, seront jugés au grand tribunal.

Ils sentiront, enfin, qu'il leur sera impossible d'avoir rien à opposer à ce jugement, puisque, d'après tout ce qu'on a vu dans cet écrit, nous ne cessons de nous promener au milieu des clartés universelles et des révélations naturelles de tout genre, soit en bien, soit en mal, et que l'homme lui-même dans ses maux, dans ses plaisirs, dans ses lumières, dans ses ténèbres, est, pour sa propre intelligence une révélation continuelle.

Et c'est par là que je terminerai ce que j'avois à dire sur le véritable esprit des choses.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.





T A B L E

D E S M A T I È R E S

Contenues dans le second volume.

	Page
LE tems.	I
<i>Le tems est aveugle : raison pour qu'il puisse nous être utile.</i>	6
<i>Du bien et du mal considérés par rapport au tems.</i>	12
<i>Des trois âges.</i>	17
<i>Tout est monde. Conséquence fâcheuse qui en résulte.</i>	19
<i>Le tems en action.</i>	21
<i>Classification des hommes dans le tems.</i>	26
<i>Sentiers du tems.</i>	32
<i>Dans ce bas-monde , les biens l'emportent infiniment sur les maux.</i>	34
<i>Coup-d'œil sur la mort</i>	38
<i>L'esprit de la mort.</i>	39
<i>Toute affection de l'ame , de l'esprit , ou du cœur , soit bonne , soit mauvaise , nous élève au-dessus de la mort.</i>	43
<i>Le moment et le mode de notre mort pourrions et devrions nous être connus.</i>	44

<i>Comment serons-nous ? où serons-nous quand nous ne serons plus dans ce bas-monde ?</i>	50
<i>Comment peut-il y avoir des sons parlés et articulés, sans le moyen de nos organes physiques et matériels ?</i>	55
<i>Nous ne venons ici bas que pour nous y faire habiller.</i>	57
<i>Titre d'admission dans les régions futures.</i>	61
<i>Il faut que chaque chose prononce elle-même son propre nom.</i>	62
<i>Le caractère essentiel du nom de Dieu.</i>	65
<i>Le caractère de la nature ou de l'univers.</i>	71
<i>La nature n'est qu'une borne et une limite, où vient expirer la voix de Dieu.</i>	73
<i>Action substituée à la parole.</i>	75
<i>Degrés et rapports de la parole.</i>	77
<i>Droits de la parole.</i>	78
<i>Balance et compensation nécessaires de la coagulation universelle - naturelle, par une substance en fluidité.</i>	81
<i>Nom de l'homme à lui inconnu.</i>	84
<i>De l'homme-miracle, et des miracles en permanence.</i>	86
<i>L'homme un désir de Dieu.</i>	89
<i>Clef de la tête ; clef de l'âme.</i>	92
<i>L'homme est l'économe de Dieu.</i>	96
<i>De l'origine des langues.</i>	103
<i>Les ressorts de chaque être lui sont cachés.</i>	106
<i>Tout ce qui est action, est une sorte de magisme.</i>	110
<i>Chaque production reçoit de son principe les moyens nécessaires pour manifester les propriétés qui la constituent.</i>	113

DES MATIÈRES.

iiij

<i>Dans toutes les classes, les langues des êtres sont auprès d'eux.</i>	116
<i>Foible objection opposée contre la nécessité de la parole, pour l'institution de la parole.</i>	120
<i>Apologue.</i>	128
<i>But de la parole. Troisième objection.</i>	131
<i>Difficulté prévue.</i>	138
<i>De l'esprit des traditions en général, et des écritures saintes en particulier.</i>	144
<i>Doctrines universelles de toutes les traditions.</i>	149
<i>Des traditions juives et chrétiennes.</i>	153
<i>Raison pour laquelle tous les faits de l'écriture doivent se répéter dans l'homme.</i>	158
<i>Caractère des écritures saintes.</i>	159
<i>Avantages qui résultent pour l'homme, de ce que le principe s'est fait organe.</i>	163
<i>De l'objet des écritures saintes; de leurs mesures appropriées à l'homme.</i>	166
<i>Murmures contre l'élection du peuple juif.</i>	169
<i>Faux aperçus d'un grand nombre de gens sur les écritures saintes.</i>	172
<i>Moïse, accusé de matérialisme.</i>	174
<i>Sur les massacres et les actes sanguinaires dont sont remplies les écritures saintes.</i>	178
<i>Des sacrifices lévitiques.</i>	184
<i>De l'interprétation des écritures saintes.</i>	189
<i>Moyens naturels par lesquels la sagesse divine accomplit ses plans.</i>	193
<i>Mariages des patriarches.</i>	201
<i>Esprit du traitement des différentes classes des élus de Dieu.</i>	207
<i>Toutes les langues sont primitivement infusées.</i>	211

<i>Langues-mères.</i>	212
<i>Les hiéroglyphes sont antérieurs aux lettres alphabétiques.</i>	215
<i>Activité des langues. Les monumens.</i>	216
<i>Langues parlées.</i>	221
<i>L'homme devrait être toutes les langues.</i>	226
<i>De l'universelle affection.</i>	229
<i>Imperfections des langues humaines.</i>	233
<i>Langues des différens Mondes.</i>	237
<i>Les comparaisons et les images.</i>	241
<i>Des différentes servitudes du peuple Hébreu.</i>	242
<i>Sens radical des trois grandes servitudes des Juifs.</i>	246
<i>Remarques sur les manifestations divines parmi le peuple Juif.</i>	252
<i>L'arche d'alliance.</i>	256
<i>Du règne prophétique.</i>	258
<i>Les deux cercles.</i>	261
<i>Des prophéties, depuis l'époque de la restauration.</i>	263
<i>Triple caractère des prophéties.</i>	266
<i>Trois classes de prophéties.</i>	271
<i>Universalité du prophétisme.</i>	274
<i>Caractère moral des prophètes.</i>	278
<i>Esprit de la justice.</i>	282
<i>Tribulations des prophètes.</i>	284
<i>Le temple de Jérusalem.</i>	286
<i>Aggée.</i>	287
<i>Zacharie.</i>	289
<i>Malachie.</i>	291
<i>Progressions de l'iniquité ; progressions des prodiges divins.</i>	297
<i>Différence de l'ancien testament au nouveau.</i>	300

DES MATIÈRES.

<i>Différence de la mission du réparateur à celle d'Adam.</i>	301
<i>Des différentes espèces de baptêmes.</i>	304
<i>Tu engendreras avec douleur.</i>	306
<i>Des aruspices et des oracles.</i>	308
<i>De la marche du prince des ténèbres.</i>	312
<i>La clef de la science.</i>	317
<i>La médecine universelle.</i>	319
<i>Véritables droits de l'homme.</i>	322
<i>Erreurs des ministres de la nouvelle loi.</i>	327
<i>Résumé.</i>	335

1+2 = 500.-
Jan 84



1+2 = 500.-

Jan 84

